J. G.

# ANTHOLOGIE

DES

# POÈTES FRANÇAIS

DU

XIXème SIÈCLE

# ANTHOLOGIE

DES

# POÈTES FRANÇAIS

DU

## XIX^ème SIÈCLE

***

1842 à 1851

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31 PASSAGE CHOISEUL, 23-31



# FRANÇOIS COPPEE

1842

Le *plus populaire des poètes contemporains, François Coppée, est né à Paris en 1842. On le mit au lycée Saint-Louis; mais, dernier enfant d'un père et d'une mère dont le cœur était plus haut que la fortune, il ne put achever ses études, et, pour alléger les charges de sa famille, il entra comme employé au Ministère de la guerre. Plus tard, il fut nommé bibliothécaire au Sénat, puis archiviste du Théâtre-Français. Il démissionna en 1884, après son élection à l'Académie française, où il est le successeur de Victor de Laprade, qui avait succédé lui-même à Alfred de Musset.*

*M. François Coppée publiait à vingt-quatre ans son premier volume,* Le Reliquaire *(1866), bientôt suivi des* Intimités *(1868), et quelques initiés le tenaient déjà pour un maître, quand la glorieuse soirée du* Passant *(14 janvier 1869) révéla tout à coup son nom au grand public. Depuis, il a mené de front, avec un égal bonheur, son œuvre lyrique et son œuvre dramatique, s'appliquant à la double tâche qu'il semble s'être imposée au début de sa carrière : réconcilier la réalité avec la poésie, et le théâtre avec l'idéal.*

*Nous ne devons point parler ici de son œuvre dramatique, bien qu'il soit un des rares poètes qui aient, comme il le dit lui-même,*

. . . . . . su charmer quelquefois
Ce temps d'opéra-bouffe et de drame bourgeois.

*Tout le monde a lu ou entendu ces émouvantes scènes :* Deux dou-

leurs *(1870)*, Fais ce que dois *(1871)*, L'Abandonnée *(1871)*; *ces délicieuses idylles :* Le Luthier de Crémone *(1876) et* Le Trésor *(1879); ces puissants drames :* Madame de Maintenon *(1881)*, Severo Torelli *(1883)*, Les Jacobites *(1885)*.

*L'œuvre lyrique de M. François Coppée n'est ni moins variée ni moins considérable. On en peut grouper ainsi les divers éléments : poèmes de la vie moderne, poèmes intimes, poèmes historiques ou légendaires. Ces derniers, contenus pour la plupart dans le recueil intitulé* Les Récits et les Elégies *(1878), comptent parmi les productions les plus achevées, sinon les plus originales du poète. Si l'avenir devait ajouter à la* Légende des Siècles *quelques feuillets intercalaires, pour compléter le cycle de nos « petites épopées », n'y transcrirait-on pas, avec les plus belles pages épiques de Leconte de Lisle et de Théodore de Banville, les poèmes qui s'appellent :* La Bénédiction, L'Hirondelle du Bouddha, Le Liseron, La Tête de la Sultane?

*Les poésies intimes de M. François Coppée forment trois courts recueils, publiés à de longs intervalles :* Les Intimités *(1868)*, L'Exilée *(1876)*, Arrière-Saison *(1887). — Trois amours : le premier plus sensuel, le second plus pur, le dernier plus tendre. — Qu'on y joigne* Olivier *(1875), cette demi-confession romanesque; qu'on relise dans* Le Cahier rouge *(1874) et dans les* Poésies diverses *(1887), les admirables élégies :* Désir dans le spleen, L'Anneau, Vieux brouillon de lettre, *et l'on reconstituera sans peine toute l'histoire intérieure d'une vie d'affection, histoire où quelques-uns estiment que le poète a mis le plus haut de son art comme le plus profond de son âme.*

*Bien qu'on puisse préférer telle ou telle autre partie de son œuvre, c'est, sans contredit, dans les poèmes de la vie contemporaine, dans les tableaux réalistes et domestiques qu'éclate le mieux l'originalité de M. François Coppée. Il est, par-dessus tout, l'auteur des* Poèmes modernes *et de* La Grève des Forgerons *(1869), des* Humbles *(1872) et des* Contes en vers *(1881). Il a presque inauguré le genre où Sainte-Beuve et Brizeux s'étaient timidement essayés. Il a presque créé la langue, — ce vers « moderniste » d'autant plus poétique qu'il se confond davantage avec la prose par la familiarité du vocabulaire et la simplicité*

*de la tournure. Enfin, le sentiment lui-même est nouveau, — cet unique et piquant mélange de mélancolie et de malice, d'attendrissement et d'ironie, qui a dicté* Le Banc, Les petits Bourgeois, Un Fils *et* La Marchande de journaux. *Car ne semble-t-il pas, en vérité, qu'on trouve à la fois chez M. Coppée un témoin naïf et un critique avisé, un poète lyrique et un gamin de Paris? Mais la malice est sans arrière-pensée, l'ironie est sans fiel, et l'émotion partout domine, pleine de sympathie et de pitié, bien faite pour aller droit au cœur, où elle va.*

*Les grands poètes romantiques s'étaient nourris d'idées et de sentiments généraux; il les avaient exaltés en des rythmes aux larges ailes, mais à l'essor souvent trop vague. En vertu de l'universelle loi de réaction, après eux devait naître une poésie aux qualités et aux défauts contraires, moins large et plus précise. La* poésie de détail, *voilà, en effet, ce que représente excellemment M. François Coppée. Il est venu après Victor Hugo comme Téniers après Rubens, comme Gérard Dov après Rembrandt. Pareil à ces « petits maîtres » flamands et hollandais avec lesquels il a tant de ressemblances, il a rapproché l'art de la foule sans l'éloigner des artistes. Il plaît aux simples par la simplicité vraie de ses conceptions, aux raffinés par le raffinement merveilleux de son faire; et c'est pourquoi — rare exception! — il est de ceux dont la popularité ne saurait diminuer la gloire.*

*Les œuvres complètes de M. François Coppée ont été éditées par Alphonse Lemerre.*

AUGUSTE DORCHAIN.

---

## *LES AÏEULES*

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.

Donc, voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur leur bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort ; et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;

Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière, à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.
Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller en été s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur : il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,

Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

*(Le Reliquaire)*

* * *

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : « Ils seront généreux. »
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.

— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

*(Intimités)*

## LA BÉNÉDICTION

Or, en mil huit cent neuf, nous prîmes Saragosse.
J'étais sergent. Ce fut une journée atroce.
La ville prise, on fit le siège des maisons,
Qui, bien closes, avec des airs de trahisons,
Faisaient pleuvoir les coups de feu par leurs fenêtres.
On se disait tout bas : « C'est la faute des prêtres. »
Et, quand on en voyait s'enfuir dans le lointain,
Bien qu'on eût combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche,
On fusillait gaîment et soudain plus dispos
Tous ces longs manteaux noirs et tous ces grands chapeaux.
Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
A mon rang de sergent, avec les voltigeurs,
Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge,
Au loin, dans le funèbre et sourd bourdonnement.
Il fallait enjamber des morts à tout moment.
Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges,

Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur;
Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour et sans marche guerrière.
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient les coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.

Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : « A l'aide ! » En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger, et tombons
Au milieu d'une belle et grave compagnie
De grenadiers chassée avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, démons noirs au crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et qui, pieds nus, le bras sanglant hors de la manche,
Les assommaient à coups d'énormes crucifix.
Ce fut tragique : avec tous les autres je fis
Un feu de peloton qui balaya la place.
Froidement, méchamment, car la troupe était lasse
Et tous nous nous sentions des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe horrible de héros.
Et cette action vile une fois consommée,
Lorsque se dissipa la compacte fumée,
Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés,
De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
— Et, derrière, s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilaient de points d'or toute l'ombre;
L'encens y répandait son parfum de langueur;
Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
Un prêtre en cheveux blancs et de très haute taille

Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
Le vieux couvent avec sa façade moresque,
Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
Et, dans l'encadrement noir de la porte basse,
Ce prêtre et cet autel brillant comme une châsse,
Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes! j'étais alors un vrai sac à jurons,
Un impie; et plus d'un encore se rappelle
Qu'on me vit une fois, au sac d'une chapelle,
Pour faire le gentil et le spirituel,
Allumer une pipe aux cierges de l'autel.
Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache;
Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
Annonçait un blasphème et n'était pas trompeur.
— Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.

« Feu! » dit un officier.

Nul ne bougea. Le prêtre
Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
Et nous fit face avec son grand saint sacrement;
Car sa messe en était arrivée au moment
Où le prêtre se tourne et bénit les fidèles.
Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
Et chacun recula, lorsque avec l'ostensoir
Il décrivit la croix dans l'air et qu'on put voir
Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes.
Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,

Comme font les curés dans tous leurs *Oremus*,
Dit :

« *Benedicat vos omnipotens Deus,* »

« Feu ! — répéta la voix féroce, — ou je me fâche. »

Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
Abaissa son fusil et fit feu. Le vieillard
Devint très pâle, mais, sans baisser son regard
Etincelant d'un sombre et farouche courage :

« *Pater et Filius,* » reprit-il.

Quelle rage
Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais ; mais pourtant cette action fut faite.
Le moine, d'une main s'appuyant sur le faîte
De l'autel et tâchant de nous bénir encor
De l'autre, souleva le lourd ostensoir d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, et, d'une voix très basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés :

« *Et Spiritus sanctus.* »

Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.

L'ostensoir rebondit par trois fois sur la pierre.
Et, comme nous restions, même les vieux troupiers,

Sombres, l'horreur vivante au cœur et l'arme aux pieds,
Devant ce meurtre infâme et devant ce martyre :

« *Amen!* » dit un tambour en éclatant de rire.

*(Poèmes modernes)*

## PETITS BOURGEOIS

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : Le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis,
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil, dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi, dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,

Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus:
Une pendule avec Napoléon dessus
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas, car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures,
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur!
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse?
— Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,

Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,
Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

*(Les Humbles)*

## LA SOEUR NOVICE

Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle, elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

*(Les Humbles)*

*
* *

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

*(Promenades et Intérieurs)*

*
* *

Comme le champ de foire est désert, la baraque
N'est pas ouverte, et, sur son perchoir, le macaque
Cligne ses yeux méchants et grignote une noix
Entre la grosse caisse et le chapeau chinois;
Et deux bons paysans sont là, bouche béante,
Devant la toile peinte où l'on voit la géante,
Telle qu'elle a paru jadis devant les cours,
Soulevant décemment ses jupons un peu courts
Pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle triche,
Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

*(Promenades et Intérieurs)*

*
* *

N'EST-CE pas ? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais seulement vicaire
Dans un vieil évêché de province, très loin,
Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
Un confessionnal recherché des dévotes.
On recevrait des fruits glacés et des compotes ;
On serait latiniste et gourmand achevé ;
Et, par la rue où l'herbe encadre le pavé,
On viendrait tous les jours une heure à Notre-Dame,
Faire un somme, bercé d'un murmure de femme.

*(Promenades et Intérieurs)*

*
* *

DEPUIS que son garçon est parti pour la guerre,
La veuve met les deux couverts comme naguère,
Sert la soupe, remplit un grand verre de vin,
Puis, sur le seuil, attend qu'un envoyé divin,
Un pauvre, passe là pour qu'elle le convie.
Il en vient tous les jours. Donc son fils est en vie,
Et la vieille maman prend sa peine en douceur
Mais l'épicier d'en face est un libre-penseur
Et songe : — Peut-on croire à de telles grimaces ?
Les superstitions abrutissent les masses.

*(Promenades et Intérieurs)*

## SUR LA TERRASSE DU CHATEAU DE R...

Devant le pur, devant le vaste ciel du soir,
Où scintillaient déjà quelques étoiles pâles,
Sur la terrasse, avec des fichus et des châles,
Toute la compagnie avait voulu s'asseoir.

Devant nous l'étendue immense, froide et grise,
D'une plaine, la nuit, à la fin de l'été.
Puis un silence, un calme, une sérénité !
Pas un chant de grillon, pas un souffle de brise.

Nos cigares étaient les seuls points lumineux ;
Les femmes avaient froid sous leurs manteaux de laine;
Tous se taisaient, sentant que la parole humaine
Romprait le charme pur qui pénétrait en eux.

Près de moi, s'éloignant du groupe noir des femmes,
La jeune fille était assise de profil,
Et, brillant du regret des anges en exil,
Son regard se levait vers le pays des âmes.

Ses mains blanches, ses mains d'enfant sur ses genoux
Se joignaient faiblement, presque avec lassitude,
Et ses yeux exprimaient, comme son attitude,
Tout ce que la souffrance a de cher et de doux.

Elle semblait frileuse en son lourd plaid d'Écosse
Et pourtant souriait, heureuse vaguement,
Mais ce sourire était si faible en ce moment
Qu'il avait plutôt l'air d'une ride précoce.

Pourquoi donc ai-je alors rêvé de la saison
Qui dépouille les bois sous la bise plus aigre,
Et pourquoi ce sillon dans la joue un peu maigre
M'a-t-il inquiété bien plus que de raison ?

Je connais cette enfant; elle n'est que débile.
Depuis le bel été passé dans ce château,
Elle va mieux. C'est moi qui lui mets son manteau,
— Lorsque le vent fraîchit, — d'une main malhabile.

J'ai ma place auprès d'elle, à l'heure des repas,
Je la gronde parfois d'être à mes soins rebelle,
Et, tout en plaisantant, c'est moi qui lui rappelle
Le cordial amer qu'elle ne prendrait pas.

Elle ne peut nous être aussi vite ravie !...
— Non ! mais devant ce ciel calme et mystérieux,
Avec ce doux reflet d'étoile dans les yeux,
Cette enfant m'a paru trop faible pour la vie ;

Et, sans avoir pitié, je n'ai pas pu prévoir
Tout ce qui doit changer en ride ce sourire
Et flétrir dans les pleurs ce regard où se mire
Le charme triste et pur de l'automne et du soir.

*(Le Cahier rouge)*

## DÉSIR DANS LE SPLEEN

Tout vit, tout aime ! et moi, triste et seul, je me dresse
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps.
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,
Et je viens de quitter sans regrets ma maîtresse.

Je suis comme un malade aux pensers assoupis
Et qui, plein de l'ennui de sa chambre banale,
N'a pour distraction stupide et machinale
Que de compter des yeux les fleurs de son tapis.

Je voudrais quelquefois que ma fin fût prochaine,
Et tous ces souvenirs, jadis délicieux,
Je les repousse, ainsi qu'on détourne les yeux
Du portrait d'un aïeul dont le regard vous gêne.

Même du vieil amour qui m'a tant fait pleurer,
Plus de trace en ce cœur, blasé de toute chose,
Pas plus que n'a laissé de trace sur la rose
L'ombre du papillon qui vient de l'effleurer.

O figure voilée et vague en mes pensées,
Rencontre de demain que je ne connais pas,
Courtisane accoudée aux débris d'un repas
Ou jeune fille blanche aux paupières baissées,

Oh ! parais ! si tu peux encore électriser
Ce misérable cœur sans désir et sans flamme,
Me rendre l'infini dans un regard de femme
Et toute la nature en fleur dans un baiser.

Viens ! Comme les marins d'un navire en détresse
Jettent, pour vivre une heure, un trésor à la mer,
Viens ! je te promets tout, âme et cœur, sang et chair,
Tout, pour un seul instant de croyance ou d'ivresse !

*(Le Cahier rouge)*

## LE LISERON

Près de la vieille Égra, dans la Bohême noire,
Rude et sombre contrée à la sanglante histoire,
Le pâtre au voyageur désigne encor du doigt
Un très ancien moutier des sœurs de Saint-Benoît,
Écroulé sous l'assaut des lierres parasites.

Du temps que Sigismond fit contre les Hussites
L'épouvantable guerre où tant de sang coula,
Cette maison avait pour abbesse Thécla,
Qu'on honore à présent comme une bienheureuse.
Fleur délicate éclose en cette époque affreuse,
Thécla, dès sa première enfance, avait été
Un modèle d'ardente et douce charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile.
Noble et belle, elle avait à vingt ans pris le voile
Et portait le bâton pastoral et l'anneau
Comme saint Dominique et comme saint Bruno.
Trouvant toute faiblesse aux autres naturelle,
Elle n'était jamais assez dure pour elle,
Voulait qu'on l'éveillât dans son premier sommeil
Et portait sur la chair un cilice pareil
A la robe de crin des vieux anachorètes.
Mais ces austérités qu'elle tenait secrètes
Et que lui reprochait parfois son confesseur,
N'altéraient point l'exquise et charmante douceur
De son commandement sur ses bénédictines.
Goûtant la poésie et les lettres latines,
Elle expliquait le sens des textes les moins clairs,
Au grand étonnement des lettrés et des clercs.

Mais l'abbesse était bonne encor plus que savante;
Des pauvres elle était la très humble servante
Et parfois, dans la rue, embrassait un lépreux.
Elle avait accompli des miracles nombreux.
Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
Elle avait imposé silence aux hirondelles
Qui, dans la nef gothique ayant fait leurs abris,
Troublaient en ce moment l'office de leurs cris;
Et, sur l'ordre sorti de ses lèvres naïves,
S'envolant aussitôt sous les vieilles ogives,
Jusqu'au *Benedicat* les oiseaux s'étaient tus.
Au loin se répandait l'odeur de ses vertus,
Ainsi qu'un vent du sud tout parfumé de roses.
Ses deux mains pour donner étaient toujours décloses;
Et quand elle passait, grande sous le froc blanc,
Ses beaux regards baissés, le chapelet au flanc,
Sa personne unissait dans un divin mélange
La grâce de la femme et la force de l'ange.

Dans ce cœur tout céleste, il n'était donc resté
Aucun attachement pour la terre, excepté
Le vif amour des fleurs qu'avait la bonne sainte.
Elle les adorait. Devant une jacinthe,
Une pervenche, un lis, une rose, un œillet,
Son regard attendri tout à coup se mouillait.
Ainsi que d'un penchant coupable à la mollesse,
Elle s'en accusait; mais c'était sa faiblesse.
Elle avait dans son cœur, tout bas interrogé,
Comme le sentiment d'un amour partagé
Devant ses chères fleurs. Autour de sa fenêtre,
Un églantier grimpait qui semblait la connaître;
Comme si de la voir le jasmin fût charmé,
Pour elle il exaltait son arome embaumé
Et doux comme une voix qui murmure : « Je t'aime ! »

Quand venait la Toussaint, la pâle chrysanthème
Lui souriait encor sous les feuillages bruns;
Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.

Or, ce fut dans la paix profonde de ce cloître
Dont le pieux renom ne cessait de s'accroître,
Qu'un jour une nouvelle affreuse pénétra.

Après avoir rompu le colloque d'Égra,
Procope le Tondu, le chef des Taborites,
Relevait l'étendard des doctrines proscrites
Que Jean Huss proclama du haut de son bûcher,
Et contre l'Empereur s'apprêtait à marcher;
Et Thécla savait bien que si son monastère
Se trouvait sur les pas de l'horrible sectaire,
Il l'anéantirait par la flamme et le fer
Et n'épargnerait point ces béguines d'enfer
Qui relevaient du pape, ainsi que leur abbesse,
Et qui communiaient sous une seule espèce.

Sauve qui peut! Le cri de terreur est jeté.
L'Éger roule à présent un flot ensanglanté
Où des cadavres nus s'en vont à la dérive.
Car Procope a quitté Tabor! Procope arrive!
Au rappel de l'affreux tambour qu'on fabriqua
Avec la rude peau du borgne Jean Ziska,
Tous sont venus, Saxons, Bohêmes et Moraves.
Procope arrive! Il marche, avec vingt mille braves,
Trente canons de siège et deux cents chariots,
Sur Fritz le Querelleur et ses Impériaux.
S'il rencontre un couvent, il le brûle et massacre
Quiconque est tonsuré, moine, abbé, clerc ou diacre.
Il est pieux, austère, impassible, inhumain,
Atroce; il a toujours l'Evangile à la main.

Parmi des flots de sang et des torrents de larmes,
Il passe. Ses soldats, dans un couvent de carmes,
Ont pris ces malheureux, leur ont coupé les pieds,
Puis, monstrueux bourreaux, sur ces estropiés
Frappant tous à grands coups de gaule et de lanière,
Les ont martyrisés d'une telle manière
Qu'ils les ont fait courir sur leurs moignons sanglants.
Aussi, par les chemins, pauvres fuyards tremblants,
Portant leurs vases d'or et leurs saintes reliques,
On ne rencontre plus que prêtres catholiques
Qui demandent asile et de qui nul ne veut.
Car Procope est en route ! Il vient! Sauve qui peut !

Mais plus se rapprochait la sanguinaire armée,
Et moins Thécla semblait avoir l'âme alarmée ;
Elle était sans terreur, comme un ancien martyr ;
Et, quand un paysan vint, un soir, l'avertir
Que des troupes sonnant une marche guerrière
Venaient par le chemin qui longeait la rivière,
L'abbesse fit ouvrir, contre tous les avis,
La grande porte et fit baisser le pont-levis.
Puis elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

Sur un bai-brun rétif et qui blanchit le mors,
Voici Procope. Il vient dans un bruit de fanfare ;
Et sur le ciel sanglant derrière lui s'effare
Le sombre gonfanon des Frères de Tabor,
Sur lequel est brodé le grand Calice d'or.
Les routes du vallon sont toutes occupées
Par un fourmillement de lances et d'épées ;
Et huit bœufs, balayant la terre du fanon,
Traînent auprès du chef un énorme canon

Autour duquel s'enroule une guivre de bronze,
Lourde pièce fondue en mil quatre cent onze
Par Ali, le sorcier de Prague, et dont le son
Etait si foudroyant qu'il donnait le frisson
Aux plus vieux batailleurs jusqu'au fond de leurs chausses
Et faisait avorter au loin les femmes grosses.

Sous les murs du couvent, juste au milieu du val,
Procope le Tondu descendit de cheval,
Et, se tournant alors vers les gens de sa suite :

« Cage ouverte ! dit-il, les oiseaux sont en fuite ;
Nous arrivons trop tard. »
Et, le sourcil froncé,
Farouche, il s'avança jusqu'au bord du fossé.
Mais, après un regard sous le vieux portail sombre,
Il recula, voyant une lueur dans l'ombre.
C'était l'église ouverte, et les cierges flambants,
L'autel avec sa croix, les nonnes sur leurs bancs ;
Et tout à coup l'abbesse et ses bénédictines,
Sans aucun tremblement dans leurs voix argentines,
Entonnèrent un triste et long *Pie Jesu*.
Saisi par un émoi qu'il n'avait jamais eu,
L'homme hésita. Très brave, il estimait les braves.
Il fit camper et mettre aux chevaux les entraves,
Ota son morion et but un verre d'eau.
Puis, prenant à l'écart Ruprecht de la Moldau :

« Frère, j'ai du penchant pour cette brave abbesse,
Lui dit-il. L'huis qu'on m'ouvre et le pont qu'on m'abaisse
Me gênent. Je serais trop lâchement vainqueur
De vingt filles chantant des prières en chœur.
Epargnons-les. »

Ruprecht fut d'un avis contraire :

« Prends garde d'irriter nos hommes, vaillant frère :
Cette nonne les brave ; et d'ailleurs sois certain
Que ces femmes en blanc qui beuglent du latin
A leur premier aspect tomberont en syncope.
Livre-nous ce moutier, c'est plus sûr. »

Mais Procope
N'écoute déjà plus celui qui lui répond.
Il a pris un parti. Revenant vers le pont
Et défiant des yeux le calme monastère,
Il tire son épée et plante l'arme en terre.

« Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
Dit-il, si mon estoc prend racine et fleurit
Cette nuit, c'est qu'alors Dieu veut que ces chrétiennes
Chantent paisiblement désormais leurs antiennes ;
Et dès l'aube, aussi vrai que Jean Huss fut martyr,
Sans leur faire aucun mal, je m'engage à partir. »

Puis, le soldat s'en fut reposer sous sa tente.

La nuit vint, nuit sereine, étoilée, éclatante,
Et dont le clair de lune argentait tout l'azur ;
Et les nonnes en chœur, dans l'air tranquille et pur,
Lançaient toujours le chant de leurs voix solennelles,
Qu'interrompait parfois le cri des sentinelles
Debout auprès des feux qui se courbaient au vent.

Enfin l'aurore emplit le ciel vers le levant.
Tout s'émut. Le son grêle et perçant des trompettes
Éveilla dans le camp les hommes et les bêtes ;
Le soleil du matin, oblique et froid encor,
Fit sur les fronts casqués courir un frisson d'or,
Et, sortant de sa tente au milieu d'un murmure,
Procope, revêtu déjà de son armure,

Revint au pont-levis pour revoir son estoc.
Du couvent, grand ouvert et calme sur le roc,
Toujours l'hymne pieux s'envolait dans la nue.
La lourde épée encore en terre, droite et nue,
N'avait pas pris racine et n'avait pas fleuri ;
Mais, pour vivre un seul jour, en une nuit mûri,
Un liseron, autour de la lame immobile,
Avait fait tournoyer sa spirale débile.
La moindre de ces fleurs que l'abbesse aimait tant
Tenait captif le glaive au reflet éclatant,
Et, suave et charmant comme un œil qui regarde,
Son frais calice bleu fleurissait sur la garde.

Procope demeura pendant un long moment,
Regardant l'humble fleur, songeant à son serment,
L'âme d'inquiétude et de stupeur frappée ;
Puis enfin :

« Donnez-moi, dit-il, une autre épée,
Et qu'on lève le camp !... Mon cheval !.. Nous partons. »

Et, traînant après lui cavaliers et piétons
Qu'un liseron des bois avait remplis de crainte,
Il s'éloigna.

La fleur avait sauvé la sainte.

*(Les Récits et les Élégies)*

## JUIN

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps si tôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

*(Les Mois)*

## PRISE DE VOILE

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis, avec fracas, s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,

Se tenaient à côté des portières ouvertes,
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés,
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,
Qui réunissent là tout ce monde importun!
Que t'apporte-t-il donc? Une pitié banale.
Lorsque, offrant à Jésus ton âme virginale,
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs;
Lorsque tu jureras d'une voix frémissante,
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,
Et que tu sentiras un frisson dans tes os
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux
Coupant brutalement tes boucles parfumées,
Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
De ces heureux du jour, de tous ces contentés,
Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités?
De quel enseignement sera ton sacrifice?

L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.
Ce soir, lorsque, ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,
Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau !

Mais j'ai tort, ô ma sœur! Mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
C'est parce que le monde est justement ainsi
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
Pour tout le mal commis par les hommes impies,
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur! Pour tous les tyrans, sois esclave;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus;
Bonne, pour les pervers; sobre, pour les repus;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées;
Souffre, il est des heureux; prie, il est des athées!
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
« Sois bénie! » et quand même — affreux soupçon! — le ciel
Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,

Que pour les égarés et les impénitents,
Etant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie!

*(Jeunes Filles)*

---

## VIEUX BROUILLON DE LETTRE

Adieu ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

Adieu ! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.

Adieu! Pour nous punir de notre fantaisie,
L'Amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.

Huit jours tu m'appartins, — ô joie, ivresse, gloire! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.

Mais puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle?
C'est impossible, hélas! Épargnons-nous des pleurs.
Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.

Ayons pitié de nous! Fuyons-nous, mon amie!
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux!

*(Contes en Vers et Poésies diverses)*

## AU JARDIN DU LUXEMBOURG

CHER et vieux Luxembourg! — c'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons j'étais déjà de ceux
Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,
Et la fière Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la Maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,

Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Evoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage!

L'amour! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,
La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai
Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée,
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.
Mais nous avions vingt ans, et c'était une fête!
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,
Oui, je la donnerais toute, je vous le dis,

Pour le moment si court où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seule a vu la Velléda.

O parc royal, tu vis finir sa fantaisie,
Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant, —
C'est toi qui fus encor mon premier confident.
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,
Qui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume;
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les voluptés du rêve je m'enfonce,
A l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand pour le départ roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons je t'aime, ô Luxembourg!
Car ma jeunesse, hélas! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.
A toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs au soleil me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore,
Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant,

Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre
De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal !

*(Contes en Vers et Poésies diverses)*

## RUINES DU CŒUR

MON cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

*(Arrière-Saison)*

## JOSE-MARIA DE HEREDIA

1842

José-Maria de Heredia *est né le 22 novembre 1842 dans les montagnes de la Sierra Madre, proche Santiago de Cuba. Il a été élevé en France, au collège de Saint-Vincent, à Senlis, par de bons prêtres, excellents humanistes. Après un court séjour à l'Université de la Havane, il revint à Paris et suivit les cours de l'École des Chartes. Les études paléographiques développèrent en lui ce goût de l'exactitude et de la méthode qu'il devait plus tard concilier très heureusement avec le sentiment de la poésie et de l'art.*

*Il se lia bientôt avec Leconte de Lisle, et entra dans le groupe des poètes dits* Parnassiens, *où il se fit remarquer par l'éclatante plénitude de son style. Nul ne poussa aussi loin que lui le souci de la perfection plastique. Son œuvre se compose d'un certain nombre de morceaux épiques tels que* Les Conquérants de l'Or, *de tierces rimes et de sonnets d'une originalité puissante. On peut dire que M. José-Maria de Heredia a transformé ce petit poème à forme fixe et qu'il en a fait un usage nouveau. Tour à tour descriptif, mythologique, héroïque, il sait composer en quatorze vers des tableaux achevés, d'un merveilleux éclat. M. Jules Lemaître a pu dire très justement : « Chacun de ces sonnets suppose une longue préparation, et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le milieu particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de*

*science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation. » On retrouve, en effet, dans ces merveilleux poèmes, la nature ardente et fleurie où s'écoula l'enfance du poète, l'âme des Conquistadors dont il descend, les purs souvenirs de la beauté antique qu'il évoque pieusement. Le sonnet, avant M. José-Maria de Heredia, n'approchait pas de la richesse et de la grandeur que cet ouvrier poète lui a données.*

*M. de Heredia n'a pas réuni ses vers, qu'on trouve épars dans les divers Parnasses et dans plusieurs recueils, notamment dans la Revue des Deux Mondes. C'est pourquoi on a pu dire que ce poète était à la fois illustre et inédit.*

*M. José-Maria de Heredia a traduit et illustré de notes savantes la* Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle Espagne, *par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des Conquérants. Cet ouvrage, deux fois couronné par l'Académie française, a été édité chez Alphonse Lemerre.*

ANATOLE FRANCE.

---

## NÉMÉE

DEPUIS que le Dompteur entra dans la forêt
En suivant sur le sol la formidable empreinte,
Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.
Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

A travers le hallier, la ronce et le guéret,
Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe
Se tourne et voit, d'un œil élargi par la crainte,
Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.

Il s'écrie ! Il a vu la terreur de Némée
Qui sur le ciel sanglant ouvre sa gueule armée
Et la crinière éparse et les sinistres crocs ;

Car l'ombre grandissante avec le crépuscule
Fait, sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule,
Mêlant l'homme à la bête, un monstrueux héros.

---

## *FUITE DE CENTAURES*

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête,
Et déjà sur le ciel se dresse au loin la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail ;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

---

## *LE RÉVEIL D'UN DIEU*

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente Théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie
Où la Mort avait clos ses longs yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté;
Mais voici qu'il s'éveille, à l'appel d'Astarté,
L'Époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressuscité, l'antique Adolescent!
Et le ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang.

## *LE CHEVRIER*

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile;
Aux gorges du Ménale où l'été nous exile
La nuit monte trop vite, et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasyle!
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre, là-bas, est l'antre où se retire
Le Démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Peut-être il sortira si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ?
C'est lui ! Sa double corne accroche les rayons
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres !

---

## *ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE*

Ici gît, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile, vibrant sous le pied dentelé,
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée ;
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

---

## ANTOINE ET CLÉOPATRE

### I. — *LE CYDNUS*

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir,
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir
Avec des chants de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre, debout dans la splendeur du soir,
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse où l'attend le guerrier désarmé ;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses ;

Et ses yeux n'ont pas vu, présages de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux Enfants divins, le Désir et la Mort.

### II. — *SOIR DE BATAILLE*

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor, dans l'air où vibraient leurs voix fortes,
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Tourbillonner au loin les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant!

### III. — *ANTOINE ET CLÉOPATRE*

Tous deux, ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Egypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns,
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

Et, sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

## *L'EXILÉE*

MONTIBUS... CARRI DEO
SABINVLA V. S. L. M

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa
Et le Flamine rouge avec son blanc cortège;
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent en leur vol tes rêves familiers;

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les Dieux plus prochains te consolent de Rome

## *LES CONQUÉRANTS*

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

## A UNE VILLE MORTE

*Cartagena de Yndias.*
(1533-1583-1697.)

Morne ville, jadis reine des Océans!
Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Dans ta rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des Anglais mécréants,
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres,
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors;

Et, dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

## *LE VIEIL ORFÈVRE*

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du Saint sur le gril,
O honte! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer,
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

---

## *ÉMAIL*

Le four rougit; la plaque est prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'irise ardemment
Et fixe avec le feu dans le sombre pigment
La poudre éblouissante où ton pinceau se trempe.

Dis, ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penseur, du héros, du prince ou de l'amant?
Par quel Dieu feras-tu, sur un noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le glauque hippocampe?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant de saphir,
Inscris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thalestris, Bradamante, Aude ou Penthésilée;

Et, pour que sa beauté soit plus terrible encor,
Casque ses blonds cheveux de quelque bête ailée
Et fais bomber son sein sous la gorgone d'or.

---

## *LE RÉCIF DE CORAIL*

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux Abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

## LE SAMOURAÏ

*C'était un homme à deux sabres.*

D'UN doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et sur l'épaule éclate
Le blason de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

## LE LIT

QU'IL soit encourtiné de brocart ou de serge,
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge
Sous le noir crucifix ou le rameau bénit,
C'est là que tout commence et là que tout finit
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le Lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

## SUR UN MARBRE BRISÉ

La mousse fut pieuse en voilant ses yeux mornes,
Car, dans ce bois inculte, il chercherait en vain
La Vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Sylvain,
A son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois. L'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge;

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

## STÉPHANE MALLARMÉ

1842

Stéphane Mallarmé, *né à Paris le 18 mars 1842, a donné une traduction en prose des* Poèmes *d'Edgar Poë, et publié dans de nombreux recueils périodiques des poésies qui n'ont encore été réunies qu'en un très rare volume photogravé sur le manuscrit de l'auteur.*

*M. Catulle Mendès a dit avec finesse, dans sa* Légende du Parnasse contemporain, *que M. Stéphane Mallarmé était ce qu'on appelle au collège un «auteur difficile.» Il est, en effet, plus aisé de sentir le charme pénétrant et mystérieux de M. Mallarmé que de définir et d'analyser ce charme. Lorsque tant de contemporains font de la peinture avec les mots, voici un poète qui s'en sert pour faire de la musique. Les initiés qui déchiffrent, à partition ouverte, des morceaux symphoniques tels que* L'Après-midi d'un Faune *savent distinguer, à travers le voile des lointaines correspondances et des vagues analogies, la pensée de M. Mallarmé, ou, pour mieux dire, son rêve. Ce qui est indéniable, c'est l'influence exercée par lui, dans ces derniers temps, sur tout un groupe de jeunes artistes en vers, — décadents, symbolistes, etc., — qui l'honorent comme un Précurseur et comme un Maître, et, chez lui comme chez eux, il convient de saluer la noble ambition de découvrir un art nouveau. La place de M. Stéphane Mallarmé était donc marquée ici, et d'ailleurs nous avons seulement choisi dans son œuvre quelques poèmes qui sont accessibles à tous les lecteurs.*

F. Coppée.

## SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur,
Et vers le ciel errant de ton œil angélique,
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie,
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

## SONNET

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui,
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui ?

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le cygne.

---

## LES FLEURS

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier, et de la neige éternelle des astres,
Mon Dieu, tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres.

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées;

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair,
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose!

Et tu fis la blancheur sanglotante des lis
Qui, roulant sur les mers de soupirs qu'elle effleure,
A travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure!

Hosanna sur le cistre et sur les encensoirs,
Notre Père, hosanna du jardin de nos Limbes!
Et finisse l'écho par les mystiques soirs,
Extase des regards, scintillement des nimbes!

O Père, qui créas, en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

---

## VERO NOVO

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
Et dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,
Et, triste, j'erre après un Rêve vague et beau,
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe, énervé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face une fosse à mon Rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève...
— Cependant l'Azur rit sur la haie en éveil,
Où les oiseaux en fleur gazouillent au soleil.

---

## SONNET

Quand l'ombre menaça de la fatale loi
Tel vieux Rêve, désir et mal de mes vertèbres,
Affligé de périr sous les plafonds funèbres
Il a ployé son aile indubitable en moi.

Luxe, ô salle d'ébène où, pour séduire un roi,
Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,
Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres
Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi,

Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.

L'espace à soi pareil, qu'il s'accroisse ou se nie,
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.

---

## *ÉVENTAIL*

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître, pour personne
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
Ainsi qu'un rire enseveli
Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli!

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur l'or des soirs, ce l'est,
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

## RAOUL LAFAGETTE

1842

RAOUL LAFAGETTE, *né à Foix le 18 juin 1842, a publié cinq volumes de poésies intitulés :* Chants d'un Montagnard *(1869),* Mélodies païennes *(1873),* Les Accalmies *(1877),* Les Aurores *(1880) et* Pics et Vallées *(1885).*

*Michelet et George Sand accueillirent avec une vive sympathie les* Chants d'un Montagnard.

*Au sentiment de Victor Hugo, les* Mélodies païennes *sont traversées d'un souffle de justice et de vérité ; et le grand poète écrit à l'auteur : « Les hautes pensées ont leur pourpre comme les hautes cimes. » Quant au dernier volume paru, Théodore de Banville a dit que c'était « un livre sain, robuste, d'une grande envolée, où l'on respire une brise parfumée, amère et fortifiante. »*

*Les œuvres poétiques de Raoul Lafagette ont été éditées par A. Lacroix, Lechevalier, Richard Lesclide, G. Charpentier et A. Lemerre.*

A. L.

---

### *LES CASCADES*

LES cascades échevelées
Tombent du ciel dans les vallées,
Creusent le roc en entonnoirs,

Fouettent la ronce qui s'effare
Et sonnent leur blanche fanfare
Pour égayer les sapins noirs.

Leur folle vague, ivre de joie,
Bondit, s'éparpille, tournoie,
Croule en nappe, monte en vapeur ;
On les voit, vierges effrénées,
Libres filles des Pyrénées,
Se ruer au gouffre sans peur.

— Où donc allez-vous, les démentes ?
Pourquoi préférer vos tourmentes
Au sommeil du lac dans l'éther ?
— Laissez l'inertie aux cadavres,
Nous entendons l'appel des havres,
Nous courons à la grande mer !

*(Pics et Vallées)*

## *LES ROCS*

Comme je vous envie, ô pierres ! nobles pierres !
— Vous opposez, plaignant notre éphémère orgueil,
Vos blocs sans pieds ni mains, sans lèvres ni paupières,
A nos pulpes qui vont se dissoudre au cercueil.

Quelle pitié, qu'un roi qui ne tient pas en place !
Sur les contorsions de cette humanité,
Qu'incessamment la Mort fauche, raidit et glace,
Vous dressez à jamais votre immobilité !

Du jongleur politique au théocrate louche,
A voir tant d'histrions profanes ou sacrés
Mentir effrontément, j'ai maudit toute bouche,
O rocs silencieux, probes et vénérés!

La magie aurorale et les splendeurs nocturnes
Ne sauvent pas des vers notre œil gélatineux;
Gloire à vous, granits sourds, basaltes taciturnes,
Dont le grain reste intact sous le ciel lumineux!

Vous devîntes muets par dégoût de nos fables;
Frères aînés de l'ours, de l'isard et du daim,
Vos contours violents, et pourtant immuables,
Plaisent à la révolte et charment le dédain.

Blottis dans la vallée ou déchirant les nues,
Ronds ou très anguleux, livides ou rosés,
En groupe ou seuls, troupeaux moussus, têtes chenues,
Mon âme comprend bien tout ce que vous taisez.

Votre songe regrette encor l'heure première
Du gouffre sans poissons et de l'air sans oiseaux,
Quand ce globe brûlant n'offrait à la lumière
Que les pics émergés de l'infini des eaux.

Vous aimez à heurter vos teintes et vos formes;
Spectres démesurés de l'abîme béant,
Ici vous ressemblez à des outres énormes,
Plus loin vous figurez des armes de Géant.

Et tous, les confidents des nuits et des aurores,
Pensifs, vous écoutez religieusement
L'hymne que les forêts et les gaves sonores
Exhalent en l'honneur du vaste firmament.

Du colossal amas des roches étagées
Par strates, au caillou blanc ou bleu qui sourit
Sous l'eau claire, pareil aux plus fines dragées,
Mon regard vous connaît et mon cœur vous chérit;

Car, vêtus de soleil ou noyés de ténèbres,
Vous seuls m'avez versé la consolation
Chaque fois que je vins, dans mes heures funèbres,
Oublier parmi vous l'humaine abjection.

Je n'ai jamais quitté votre retraite austère
Sans qu'un pleur filial n'humectât mes adieux,
O rocs qui résistez, quand tout pourrit sur terre;
Et je salue en vous mes maîtres et mes dieux!

*(Pics et Vallées)*

## *LES BOIS*

Bois profonds et pensifs, pleins d'ombre et de mystère,
Temples illimités du culte universel,
Où l'arbre, murmurant les hymnes de la Terre,
A, dans l'encens des fleurs, la roche pour missel...

Ouvrez-vous, accueillez sous vos vivants portiques
Un frère du sapin, du chêne et du bouleau;
Mêlez, pour en former d'ineffables cantiques,
Votre vague rumeur aux frais soupirs de l'eau.

Par d'antiques rameaux, que nul siècle n'émonde,
Au sein des frondaisons mille nids sont bercés;
O vénérables bois! l'âme éparse du Monde
Semble frémir en vous lorsque vous bruissez.

Et si, bouleversant vos masses effarées,
L'orage empoigne et tord vos membres anxieux,
Vous exhalez la plainte immense des marées,
Quand la houle hagarde escalade les cieux.

Mais de la Solitude on sent mieux le génie
Dire : « Mon amour veille, ô mon fils ! je te vois, »
Lorsque vous recueillez votre ample symphonie
Dans un silence fait de la pudeur des voix.

Le dernier des maudits, Nature maternelle,
Est le sot consumé par d'arides tourments,
Qui, ne connaissant pas la douceur de ton aile,
Jamais ne communie avec les éléments.

Oh ! parmi vos muguets laissez fleurir mes rêves,
Bois sacrés ! — trempe-les, source, en ton pur cristal ;
Qu'ils prennent la verdeur enivrante des sèves
Et la divine paix du peuple végétal !

Sanctuaires bénis par la foi primitive,
Vous charmez l'espérance et calmez les regrets ;
L'extase et la douleur cherchent la perspective
Que ferme le rempart verdoyant des forêts.

Bien loin de tout sentier, aux alcôves voilées
De feuillages tremblants, épaissis là pour eux,
Sur le lit nuptial des mousses étoilées
S'étouffent les baisers des couples amoureux.

Maint furtif ruisselet, aux notes argentines,
Susurre son idylle au creux de vos ravins,
Sauvages paradis des frêles églantines,
Où jadis se cachaient Dryades et Sylvains.

Et les Elfes légers dansent dans la clairière,
A l'heure fantastique où le spectre d'un bruit
Émeut les faons, qui vont, troupe si peu guerrière,
Boire à la mare obscure où la lune reluit.

Chêne vaste et noueux, peuplier haut et svelte,
Religieux sapins, hêtres, frênes et houx...
A votre aspect le sang de l'Ibère et du Celte
Se réveille en mon cœur, et je suis tout à vous !

Vos gigantesques troncs, pressant leurs intervalles,
Innombrables, rugueux, plus durs que le granit,
Comme les grands piliers des voûtes ogivales,
S'élancent hardiment, montent jusqu'au zénith.

Votre salubre haleine et vos larges murmures
Prodiguent leur jeunesse à nos afflictions,
Que vous saluiiez l'aube ou plongiez vos ramures
Dans la morne splendeur des constellations.

Et nul décor humain n'égale la magie
De votre clair-obscur, en ce long corridor,
Où là-bas, tout au fond de la forêt rougie,
Le couchant radieux allume un vitrail d'or !

*(Pics et Vallées)*

## CHARLES CROS

1842

CHARLES CROS, *né à Fabrezan (Aude) le 1er octobre 1842, a fait paraître en 1873 un volume de vers intitulé* Le Coffret de Santal *et l'a réédité en 1879 avec de nouvelles pièces. Il est l'auteur de nombreux monologues remplis d'esprit qui ont eu un grand succès. Tout en s'occupant plus particulièrement de sciences, il a produit des poésies qui sont pleines de charme et d'originalité.*

A. L.

---

### *A LA PLUS BELLE*

NUL ne l'a vue, et dans mon cœur
Je garde sa beauté suprême;
(Arrière tout rire moqueur !)
Et morte, je l'aime, je l'aime.

J'ai consulté tous les devins.
Ils m'ont tous dit : « C'est la plus belle ! »
Et depuis j'ai bu tous les vins
Contre la mémoire rebelle.

Oh! ses cheveux livrés au vent!
Ses yeux, crépuscules d'automne!
Sa parole, qu'encor souvent
J'entends dans la nuit monotone!...

C'était la plus belle, à jamais,
Parmi les filles de la terre.
Et je l'aimais, oh! je l'aimais
Tant, que ma bouche doit se taire.

J'ai honte de ce que je dis,
Car nul ne saura ni la femme,
Ni l'amour, ni le paradis
Que je garde au fond de mon âme.

Que ces mots restent enfouis,
Oubliés (l'oubliance est douce),
Comme un coffret plein de louis
Au pied du mur couvert de mousse

---

## *VISION*

Au matin, bien reposée
Tu fuis rieuse, et tu cueilles
Les muguets blancs, dont les feuilles
Ont des perles de rosée.

Les vertes pousses des chênes
Dans ta blonde chevelure
Empêchent ta libre allure
Vers les clairières prochaines.

Mais tu romps, faisant la moue,
L'audace de chaque branche
Qu'attiraient ta nuque blanche
Et les roses de ta joue.

Ta robe est prise à cet arbre,
Et les griffes de la haie
Tracent parfois une raie
Rouge, sur ton cou de marbre.

Laisse déchirer tes voiles.
Qui es-tu, fraîche fillette,
Dont le regard clair reflète
Le soleil et les étoiles ?

Maintenant te voilà nue,
Et tu vas, rieuse encore,
Vers l'endroit d'où vient l'aurore.
Et toi, d'où es-tu venue?

Mais tu ralentis ta course,
Songeuse et flairant la brise.
Délicieuse surprise,
Entends le bruit de la source.

Alors frissonnante, heureuse
Et te suspendant aux saules,
Tu glisses jusqu'aux épaules
Dans l'eau caressante et creuse.

Là-bas, quelle fleur superbe!
On dirait comme un lis double.
Mais l'eau, tout autour est trouble
Pleine de joncs mous et d'herbe.

Je t'ai suivie en satyre
Et caché, je te regarde
Blanche, dans l'eau babillarde.
Mais ce nénuphar t'attire.

Tu prends ce faux lis, ce traître,
Et les joncs t'ont enlacée.
Oh ! mon cœur et ma pensée
Avec toi vont disparaître.

Les roseaux, l'herbe, la boue
M'arrêtent contre la rive.
Faut-il que je te survive
Sans avoir baisé ta joue ?

Alors, s'il faut que tu meures,
Dis-moi comment tu t'appelles,
Belle, plus que toutes belles !
Ton nom remplira mes heures.

« Ami, je suis l'Espérance.
Mes bras sur mon sein se glacent. »
Et les grenouilles coassent
Dans l'étang d'indifférence.

## EUGÈNE VERMERSCH

1843-1876

EUGÈNE VERMERSCH, *né à Lille en 1843, fit de bonnes études dans sa ville natale, puis vint à Paris pour y prendre ses inscriptions d'étudiant en médecine. Il avait alors dix-huit ans. Déjà journaliste par sa collaboration à* l'Écho du Nord, *journal de Lille, il se jeta tête baissée dans la mêlée parisienne. On a de lui, dès cette époque, des ouvrages nombreux et très divers, dont le plus remarquable, pour lequel il emprunta la forme créée au* XV^e^ *siècle par François Villon, est intitulé :* Le Testament du sieur Vermersch. *Le talent du versificateur se montrait à un degré rare chez ce jeune homme, doué d'une vive intelligence et d'une étonnante facilité. Malheureusement pour lui, le milieu dans lequel il se trouva plongé dès son arrivée à Paris l'entraîna vers les tristes voies de la politique, qui fit de lui le rédacteur en chef et l'inspirateur du* Père Duchêne *pendant les journées sanglantes de la Commune.*

*Au dénoûment de cette sinistre aventure, Eugène Vermersch parvint à s'échapper. Successivement expulsé de Belgique et de Hollande, il partagea son exil entre la Suisse et l'Angleterre. La surexcitation cérébrale née d'un excès de travail engendra chez lui des préoccupations singulières où sombra sa raison. C'est dans le* lunatic asylum *de Colney Hatch, à six milles et demi de Londres, qu'Eugène Vermersch mourut fou le mercredi 9 octobre 1876, à l'âge de trente-trois ans.*

*Il laisse un certain nombre d'ouvrages inédits parmi lesquels un volume de vers intitulé :* Galerie de Tableaux, *auquel appartiennent les trois premiers morceaux qu'on va lire.*

AUGUSTE VITU.

## JAPON

JAPON, clair paradis des nuances joyeuses,
Émeraudes, rubis, saphir et diamant !
Pays de l'art subtil ! pays cher à l'amant
Des femmes au teint pâle et des fleurs lumineuses !

Salut, fils du Soleil ! Aux heures pluvieuses
J'évoque tes splendeurs en un rêve charmant.
Là, dans un pavillon où, paresseusement,
Ondulent des rideaux d'étoffes précieuses,

Sur des coussins brodés d'oiseaux et de dragons,
Je me vois étendu, délicatement ivre,
Et fumant à longs traits une pipe de cuivre,

Tandis que dans la rue une dame aux yeux longs,
Qui m'aima récemment, de sa main languissante
Retrousse en souriant sa jupe éblouissante.

## LA HÊTRAIE

C'ÉTAIT une hêtraie, élevée et profonde,
Oasis de fraîcheur et de sérénité,
Au sommet d'un coteau plantée avec fierté,
Calme, à s'y croire encore aux premiers jours du monde.

Aucun sentier frayé n'y conduisait d'en bas :
Il fallait y grimper dans de hautes fougères,
Des massifs de sapins et des champs de bruyères
Qui dans l'herbe agitaient leurs grands bouquets lilas.

Des lapins gris rayaient des zigzags de leurs courses
Le gazon court jonché par les pommes de pin,
Et, de quelque côté que l'on prît son chemin,
On faisait fuir des vols d'oiseaux buvant aux sources.

Des quartiers de rochers vieux comme l'univers
Se levaient pêle-mêle et vous barraient la route ;
Une eau d'argent filtrait à leurs pieds goutte à goutte,
Et des tulipes d'or tremblaient à leurs fronts verts.

La montée était dure ; aussi, rêveur sauvage,
J'étais à peu près sûr d'être seul tout ce jour
Sous les hêtres sacrés où, frémissant d'amour,
Un rossignol pleurait son éternel veuvage.

Il tombait de la voûte un demi-jour douteux,
Pareil à la clarté des vieilles basiliques ;
Et, comme des piliers, les arbres symboliques
Dressaient tout droit au ciel leurs fûts religieux.

Le vent dans le lointain, secouant des mélèzes,
M'apportait les soupirs d'un orgue qui s'endort,
Et dans cet air tiédi je crois sentir encor
L'encens des résédas et le parfum des fraises.

Des faisans empourprés passaient discrètement,
Mettant sur le sol nu leurs sveltes ombres bleues,
Et leur col zébré d'or, l'arc de leurs grandes queues
Dans les herbes jetaient des feux de diamant.

***

Moi, dans mes sens troublés par les odeurs des sèves,
Dans ma moelle où brûlait encor son souvenir,
Brisé par le passé, tremblant pour l'avenir,
Je sentais la poussée ardente de mes rêves.

## *LES ROSES-THÉ*

Le rosier couvrait tout le mur.
Comme dans un pays des fées,
Ses parfums en chaudes bouffées
Troublaient perversement l'air pur.

Sur le velours des feuilles vertes
Où les papillons se cherchaient,
Des milliers de roses tranchaient,
Eclatantes, grandes ouvertes.

C'étaient d'énormes roses-thé
Avec des aromes de fraise,
Blondes comme une miss anglaise,
Que baisait un ciel enchanté.

Leur pâleur tendre et délicate,
Leur cœur charmant couleur de chair,
Leur corsage de velours clair,
Plus que la pourpre et l'écarlate

Des roses vives du jardin,
Savaient me plonger dans l'extase
Quand, à l'heure où le ramier jase
Parmi les perles du matin,

La Chère, aux longues mains rosées,
Frissonnante dans son peignoir,
Sur mon front en laissait pleuvoir
Deux que sa bouche avait baisées.

Avec moi je les emportais,
Et, tout le jour, brûlé de fièvre,
Je cherchais l'endroit où sa lèvre
S'était posée, et je guettais,

Comme une volupté lointaine
Qu'on voudrait retenir encor,
Dans les fleurs de lumière et d'or
Un souvenir de son haleine.

Mais notre roman est fini.
Les roses-thé me font sourire.
Parfois, pourtant, je les respire :
Alors mon front se rembrunit !

Ce ne sont plus les mêmes choses
Que me disent les mêmes fleurs :
Notre amour n'est plus dans nos cœurs ;
Son baiser n'est plus dans les roses.

## *LE CRANE*

Je me promenais, seul, dans un grand cimetière,
Et le ciel gris laissait tomber avec le soir
Un deuil qui s'épandait sur la nature entière.

Morne et courbé, j'allais sous le feuillage noir
Des cyprès, des sapins et des hauts sycomores,
Perdu dans ma douleur et dans mon désespoir.

De sinistres hiboux, de leurs ailes sonores,
Fuyaient, fouettant mon front pâle, aveuglant mes yeux,
Où s'éteignait l'ardeur des anciennes aurores.

Un silence profond, sombre et mystérieux
Enveloppait l'horreur des funèbres allées,
Tandis que le soleil s'éteignait dans les cieux.

Je marchais parmi les ombres échevelées
Des saules. Et voici que j'avais dépassé
Les grands tombeaux et les célèbres mausolées.

Et puis, je traversai le terrain, effacé
Sous les croix de bois noir, de la fosse commune,
Où le doux univers souffrant s'est déversé.

Et j'atteignis un champ où, dans la terre brune,
Un fossoyeur avec acharnement bêchait,
Sous la mélancolie immense de la lune.

Colossal, sur sa bêche énorme il se penchait.
Par moments, il riait; mais, dans son œil atone,
Une larme, récente encore, se séchait.

Sur sa lèvre fanée, un refrain monotone
Vaguement se traînait en un rythme indolent,
Et, triste, se mêlait aux souffles de l'automne.

Un jour crépusculaire, incertain, effrayant,
Eclairait faiblement les épaules hideuses,
Le cou cyclopéen et le dos du géant.

Je m'approchai de lui. Les pins et les yeuses
S'étirèrent dans un lointain gémissement;
Et sur le ciel passaient des ombres monstrueuses.

Mais l'homme travaillait, sans lever seulement
Son formidable front sur le rôdeur profane,
Et d'un plus fier effort bêchait profondément.

Déjà la lune était mystique et diaphane,
Et dans le cuivre d'un ciel blême se mourait,
Quand la bêche donna tout à coup sur un crâne :

Le crâne d'un jeune homme où vivait le regret
De la saison exquise, à peine entr'aperçue,
Et morte sans avoir révélé son secret.

On lisait sur son front l'espérance déçue.
Après l'avoir jeté près d'un tas d'ossements,
L'homme le ramassa sur la terre moussue,

Et, dans sa large main l'ayant gardé longtemps,
Il le considéra de sa prunelle humide,
Et puis il dit, avec de longs tressaillements :

« Pauvre Yorick! C'était un fou charmant, timide
Comme une jeune fille et doux comme un enfant,
Qui fut brisé par un aveuglement stupide! »

De larges pleurs mouillaient la face du géant;
Et moi, je me sentis remué jusqu'à l'âme,
Malgré moi, devant cette épave du néant.

« Pourquoi donc, dis-je à l'homme, es-tu comme une femme,
Devant ce masque affreux et pourri, dont la mort
A fait depuis longtemps disparaître la flamme?

« Après de si longs mois tu le pleures encore,
Qui donc était-ce?... » Et lui, d'une voix effrayante
Comme un sinistre orchestre où la trompe, et le cor,

Et les tambours voilés joueraient la marche lente
Du funèbre convoi d'un héros, s'écria :
« Tu n'es qu'un étranger dans la cité dolente!...

« Lorsque ce fou mourut, ton astre se voila.
C'est lui qui but le vin de ta première ivresse,
Et, vois! tu ne sais plus que ce squelette-là,

« C'est l'homme que tu fus au temps de ta jeunesse! »

## RONDE NOCTURNE

Au cœur d'une forêt profonde,
Sur un petit lac ignoré,
La nuit, j'ai souvent admiré
La chère et fantastique ronde
De femmes qui, jusqu'au matin,
Tournent, mais sans se faire entendre,
Avec des robes de satin
Blanc, rose, lilas et bleu tendre.

Sur un petit lac ignoré,
Les feuilles larges et polies
Des nénuphars aux fleurs pâlies
S'étendent en tapis moiré;

Jamais le vent n'a ridé l'onde,
Les arbres viennent s'y doubler;
Mais nul ne les a vus trembler,
Au cœur de la forêt profonde.

Et de ce lac, jusqu'au matin,
Au travers des feuillages sombres,
La lune, qui bleuit les ombres,
Glace d'un baiser argentin
Les nappes d'eau qui vont s'étendre
Entre les nénuphars géants
Où les fantômes enivrants
Tournent, mais sans se faire entendre.

La nuit, j'ai souvent admiré
La musique qui, par les branches,
Pour ce doux bal de formes blanches,
Flotte sur ce lac ignoré;
Tombe-t-elle d'un autre monde,
D'un clément paradis lointain,
Pour animer jusqu'au matin
La chère et fantastique ronde?

Toutes ces robes de satin,
Au cœur de la forêt profonde,
Reflètent leurs éclairs dans l'onde
Que glace un baiser argentin;
Et les nappes qui vont s'étendre
Parmi les nénuphars géants
Semblent d'étranges diamants
Blancs, roses, lilas et bleu tendre.

## LE ROSSIGNOL

Dans une vaste allée, aux lisières du parc,
Où, parmi des massifs d'aubépine naissante,
Dans cette nuit d'été, la lune languissante
Baise le torse nu d'Amour bandant son arc,

Une dame aux grands yeux de velours se promène;
Des bouquets de fleurs pourpre et de feuillages verts
Flambent sur le fond blanc de ses vêtements clairs,
Dont rampe sur le sol moussu la longue traîne.

Un gilet de satin qui descend assez bas
Dessine les trésors somptueux de son buste;
Ses doigts, péniblement, lèvent sa jupe, juste
Assez pour découvrir les coins d'or de ses bas.

Une mouche aux aguets sur ses lèvres exquises
Fait plus blanches encor ses dents de fin émail,
Et sa main droite agite un immense éventail,
Où des papillons blancs becquètent des cerises.

Le silence s'étend, mystérieux et lourd;
Et, tandis que le vent froisse l'avoine folle,
La dame, que ravit la lune bleue et molle,
Ecoute un rossignol qui se pâma d'amour.



PAUL ARÈNE

# PAUL ARÈNE

1843

PAUL AUGUSTE ARÈNE, *l'auteur de tant de jolis vers et de contes alertes, est né à Sisteron, en juin 1843, au milieu des montagnes parfumées de la Provence. De bonne heure, il se passionna pour la nature, aimant à la surprendre dans ses mystères les plus tendres, dans ses manifestations les plus poétiques. C'est au souvenir de ces années de jeunesse que nous devons le pittoresque et l'émotion qui caractérisent son œuvre. Paul Arène vint très jeune à Paris, et, poète d'un talent déjà personnel, donna à l'Odéon un* Pierrot héritier *dont les délicats ont gardé la mémoire. Ceci se passait en 1865.*

*Les journaux et revues littéraires les plus en vue accueillirent le jeune écrivain. Il publia d'exquises nouvelles, des articles d'une grâce piquante et originale. L'auteur de l'acte en vers applaudi à l'Odéon se révélait le plus subtil et le plus impeccable des prosateurs. Son œuvre en prose est déjà très variée :* Au bon Soleil, La vraie Tentation du grand Saint Antoine, Paris ingénu, Vingt jours en Tunisie, *représentent comme autant de rayons qui sont venus s'ajouter successivement au miel de sa ruche. De l'aveu de tous,* Jean-des-Figues *est un de ces heureux chefs-d'œuvre qu'il n'est donné à personne d'imiter, même de loin. Entre temps, Paul Arène, toujours fidèle à la lyre, faisait jouer ses* Comédiens errants *(Odéon, 1873); en collaboration avec M. Valéry Vernier,* Un Duel aux lanternes, *étourdissante comédie où le vers atteint aux effets d'art les plus inattendus,* L'Ilote *(Théâtre-Français, 1875), jolie*

*fantaisie athénienne rimée en compagnie de Charles Monselet, et* Le Char, *opéra-comique en vers libres, dont Alphonse Daudet cisela l'une des roues. En outre, Paul Arène a semé un peu partout de ravissantes pièces de vers d'un atticisme tendre et raffiné, d'un parisianisme étincelant, qui paraîtront prochainement en volume.*

*Les œuvres de Paul Arène ont été publiées par A. Lemerre et G. Charpentier.*

TANCRÈDE MARTEL.

---

## *LA BOUQUETIÈRE*

ÉPRIS de Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier...

Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous;
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.

Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer son bouquet,

Car elle était fraîche à merveille;
Ses fleurs avaient l'air engageant;
Mais j'avais trop soupé la veille :
Il ne me restait plus d'argent!

Frontin, je le dis sans reproches,
Avait, ce matin, oublié
De mettre de l'or dans mes poches...
Et j'étais fort humilié.

Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts :
— « C'est le dernier, je suis pressée,
« Vous me paierez une autre fois. »

Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébéiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.

## AOUT EN PROVENCE

A l'ombre du gerbier géant l'airée est prête;
Le fermier, dans le rond où s'entassent les blés,
Fait tourner, retenant leurs licous assemblés,
Six chevaux camarguais noirs comme la tempête.

Sous l'ardent soleil d'août, ils vont, regardez-les!
Et le sol dur résonne, et rien ne les arrête.
Lui, suant, mais joyeux plus qu'au jour de sa fête,
Rêve de sacs d'écus et de greniers comblés.

Cependant le soir vient et la brise s'élève;
La paille en tourbillons vermeils comme son rêve
Monte, se colorant aux rayons du couchant,

Et, tandis que décroît le galop circulaire,
Le rustique songeur droit, au milieu de l'aire,
Dans un nuage d'or voit sa ferme et son champ.

## PIERROT

SUR LA TOMBE DE THÉOPHILE GAUTIER

APPORTE SON HOMMAGE FUNÈBRE

Lorsque la dalle fut scellée,
Et lorsque le dernier ami
Eut quitté la funèbre allée
Où rêve le maître endormi,

Un rayon neigea sur les branches;
Et Pierrot, drapé d'un rideau,
Parut entre les tombes blanches,
Blanc et fluet comme un jet d'eau.

Aussi désespérément blême
Qu'aux jours où, posthume et muet,
Son fantôme en deuil de lui-même
A n'être plus s'habituait,

Il ne parla pas, mais son geste
Exprimait un amer souci;
Un bouquet, blanc comme le reste,
Tremblait à ses doigts blancs aussi;

Et son expression mimique
Avec les poses de rigueur

Disait, lamentable et comique,
Les tristesses de son grand cœur.

Soudain, étrange phénomène !
Dans ce masque égoïste et blanc
Se lut toute l'angoisse humaine.
Une larme claire, en tremblant,

Des cils à la fine narine
Tomba sans secousse, et de là
Sur le col poudré de farine
Pour la première fois roula.

Or, dans les cieux, une par une,
Les étoiles ouvraient leurs yeux ;
Et Pierrot pleurait, et la lune
Versait des pleurs silencieux.

## LA CIGALE

L'AIR est si chaud que la cigale,
La pauvre cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.
Et, rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce des pins chauffée
Où pleure une résine d'or,
Ivre de soleil elle dort.

## SONNET DE MARS

C'est un matin de Mars qu'elle m'est revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas
La neige ourlait encor les buis de l'avenue;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut : — « Bonjour, c'est moi ! » dit-elle.
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans;

Et depuis, quelquefois je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire :
« C'était presque l'Amour et presque le Printemps ! »

## MONOLOGUE

ET

## CHANSON DE POLICHINELLE

Quel vin ! Vit-on jamais escarboucle pareille?
C'est bien simple : Un rayon flâne dans une treille
Et se cache entre les grappes, comme un lézard ;
Un brave vigneron passe là, par hasard,

Sans y songer; du bout de sa serpe il attrape
Le rayon, et le coupe ensemble avec la grappe.
Au panier! au panier!... L'homme verse le tout,
Raisins mûrs et rayons, dans la cuve qui bout.
Rayons et raisins mûrs se mêlent dans la cuve,
La cuve qu'on emplit fume comme un Vésuve,
Et voilà la raison qui fait que nous voyons
Ce diable de vin vieux toujours plein de rayons!

*Il chante.*

Du temps qu'on adorait les merles,
Cléopâtre, reine du Nil,
Dans le vin grec jetait des perles
Grosses comme des grains de mil.
Or, je fais, moi, Polichinelle,
Autrement qu'elle :
En fait de perles, j'aime mieux
Boire une larme de ma belle
Dans un grand verre de vin vieux!

*(Un Duel aux lanternes)*

---

## RUPTURE

Pars, puisque tu le veux, va-t'en, laisse le deuil
Avec ton souvenir dans la maison muette;
Pars vite, sans adieux et sans tourner la tête :
Des pleurs pourraient ternir l'éclat pur de ton œil.

Marche au but qu'ont marqué la folie et l'orgueil,
Que rien ne te fléchisse et que rien ne t'arrête;
La porte est large ouverte et la voiture est prête,
Je veux t'accompagner, tranquille, jusqu'au seuil.

Un autre irait, pareil au pauvre qu'on repousse,
Triste et suivant de loin la trace de tes pas :
Tu me verras plus fier... Surtout, n'espère pas

Que jamais contre toi mon regret se courrouce;
Car seule aux jours amers ta lèvre me fut douce,
Et je n'ai su trouver l'oubli qu'entre tes bras.

## *LES FLEURS ESPÉRÉES*

C'EST l'hiver ! Grelottante et brave, tu me dis :
« Sortons, le froid m'égaie... » Un lierre aux branches tortes,
Sur le ciel pâle et clair dessinant ses eaux-fortes,
Laisse un peu de verdure à l'angle du mur gris.

Les rossignols frileux rôdent autour des portes,
Beaux chanteurs imprudents que la neige a surpris ;
Et le parfum léger des violettes mortes
Semble flotter encor sur les gazons flétris.

Restons plutôt, mignonne, il sera bon de vivre
Tous deux seuls, cependant qu'aux fenêtres le givre
Mettra sa broderie entre le monde et nous,

Et d'attendre, oublieux des hommes et des choses,
Que la vitre éclaircie aux feux d'un mois plus doux
Nous laisse voir enfin le jardin et les roses.

## EN MER

> Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, et la voix lui commanda, lorsqu'il serait entré en un certain lieu, de crier que le grand Pan était mort.
>
> PLUTARQUE.
>
> *(Des Oracles qui ont cessé)*

LORSQUE le vieux Thamus, pâle et rasant le bord,
A la place prescrite eut crié : « Pan est mort! »
Le rivage s'émut, et sur les flots tranquilles
Un long gémissement passa, venu des Iles :
On entendit les airs gémir, pleurer des voix,
Comme si sur les monts sauvages, dans les bois
Impénétrés, les dieux aux souffles d'Ionie,
Les dieux, près de mourir, disaient leur agonie.
Le soleil se voila de jets de sable amer ;
Un âpre vent fouetta les vagues de la mer,
Et l'on vit, soufflant l'eau de leurs glauques narines,
Les phoques de Protée et ses vaches marines
S'échouer, monstrueux et pareils à des monts,
Sur l'écueil blanc d'écume et noir de goémons.

Puis, tandis que Thamus, le vieux patron de barque,
Serrait le gouvernail et jurait par la Parque,
Un silence se fit, et le flot se calma.

Or, le mousse avait pu grimper en haut du mât,
Et, tenant à deux mains la voilure et l'antenne,
« Père! s'écria-t-il tout à coup, capitaine!
Père! un vol de démons ailés et familiers
Vient sur la mer, dans le soleil, et, par milliers,

Si près de nous que leur essaim frôle les planches
De la barque; je les vois passer, formes blanches.
Ils chantent comme font les oiseaux dans les champs,
Leur langue est inconnue et je comprends leurs chants;
Ils chantent : « Hosanna ! » Les entendez-vous, Père ?
Ils disent que le monde a fini sa misère,
Et que tout va fleurir ! Père, ils disent encor
Que les hommes vont voir un nouvel âge d'or !
Un Dieu nous le promet, un enfant dont les langes
N'ont ni dessins brodés à Tyr, ni larges franges
Pourpres, et qui vagit dans la paille et le foin...
Quel peut être, pour qu'on l'annonce de si loin,
Cet Enfant-Dieu, né pauvre, en un pays barbare ? »
D'un coup brusque le vieux Thamus tourna la barre.

« Les démons ont dit vrai, mon fils; depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans,
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlé l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !
Qu'il vienne donc ! Qu'il vienne enfin, l'Enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la sibylle;
Qu'il vienne, celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur. Plus de maux, plus de jeûnes,
Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes !
Aimons le Dieu qui naît. Au fond, que risquons-nous ?
Nous lui présenterons, humblement, à genoux,
L'offrande qui convient à notre humble fortune :
Ce bateau que j'avais, pour l'autel de Neptune,
Taillé dans un morceau de vieille écorce, les
Branches de vif corail prises dans nos filets,
Cette nacre aux reflets d'argent, et, toute fraîche,

Si le temps le permet, notre prochaine pêche... »

Et tandis que, là-bas, le peuple des bergers,
Par les sentiers pierreux que bordent les vergers
Où la vigne biblique aux palmiers se marie,
Allaient à Bethléem, venant de Samarie,
Et que, plus loin, sur les chameaux lents et têtus,
A travers le désert hérissé de cactus,
Les Rois-Mages, qu'abrite un tendelet de toile,
Graves, et les regards au ciel, suivaient l'étoile,
La barque, par delà les flots mystérieux,
Cherchant le jeune dieu, vainqueur des anciens dieux,
Voguait, sa voile rose à la brise gonflée,
Vers Sidon, port voisin des champs de Galilée.

## CHARLES DE POMAIROLS

1843

CHARLES DE POMAIROLS, *né le 23 janvier 1843 à Villefranche de Rouergue (Aveyron), publia en 1879 son premier volume de vers sous le titre de :* La Vie meilleure, *dénomination qui semble marquer pour lui le passage de l'analyse intellectuelle à la vie de sentiment. Ce recueil a été suivi, à un intervalle assez rapproché, d'un second volume :* Rêves et Pensées, *publié en 1881 et couronné par l'Académie française. Un troisième volume intitulé* La Nature et l'Ame *a paru en 1887.*

*C'est l'étroite alliance de l'intelligence et du cœur, du savoir et de l'émotion, qui distingue les poésies de M. Charles de Pomairols, écloses dans la pleine maturité de son esprit. Leur originalité devait naitre de cette alliance qu'on sent s'accomplir dans ses ouvrages depuis le premier jusqu'au plus récent. L'idée s'y pénètre toujours davantage du sentiment qui l'accompagne; l'art y bénéficie de ce progrès naturel, et le vers y devient de plus en plus facile, harmonieux et coloré. La poésie de M. de Pomairols, par ses sources mêmes, est essentiellement moderne. Elle est un fidèle miroir de l'état intellectuel et moral d'un homme de haute et délicate culture à notre époque en France. Elle charme par une tendresse discrète et grave, par une grande profondeur d'analyse et par une aspiration constante vers le plus noble idéal.*

*Les œuvres poétiques de M. Charles de Pomairols se trouvent chez A. Lemerre.*

SULLY PRUDHOMME.

## LE BOIS

Un pré, fût-il très vaste et plein d'îles de fleurs,
Dans sa libre étendue offre un banal spectacle,
Car on peut d'un coup d'œil l'embrasser sans obstacle
Et saisir d'un regard sa masse de couleurs.

Un bois même petit paraît toujours immense,
Car on ne peut le voir tout entier à la fois,
Et toujours il nous garde en l'ombre des sous-bois
Des recoins inconnus dont l'attrait recommence.

Toujours vus un par un et sans lien entre eux,
Sous les arceaux profonds les détails s'accumulent ;
On n'épuise jamais les incidents nombreux,
Et les lointains portés d'arbre en arbre reculent.

Un tronc plus lumineux, des ormes en bouquet,
Une pierre moussue, un nid, une broussaille,
Nous font hâter le pas vers l'heureuse trouvaille,
Et le mystère change en un monde un bosquet.

Auprès du même lieu l'on passe et l'on repasse,
Et comme on l'aborda jadis d'un autre point,
L'œil désorienté ne le reconnaît point.
C'est plaisir de se perdre en un si mince espace.

C'est plaisir de trouver sous l'azur étouffant,
A deux pas de son seuil, un pan de forêt vierge
Dont l'ampleur rétrécie encore nous submerge,
Rêve pour le poète et jouet pour l'enfant.

*(Rêves et Pensées)*

## APPARITION

En quittant, le soir, ta maison
Qui brille à l'Est sur la colline,
J'ai marché vers l'autre horizon
Suivant la pente qui s'incline ;

J'ai traversé le clair ruisseau,
Puis, j'ai remonté l'autre pente,
Et je me suis assis en haut
Pour bien voir ta vitre flambante.

Et c'est ainsi comme il convient :
Toi, jeune, fraîche, gaie et rose,
Ta place est là d'où l'aube vient,
Et la mienne au couchant morose.

J'ai regardé luire au soleil
Les fenêtres de ta demeure,
Et les feux de l'astre vermeil
S'y poser longtemps jusqu'à l'heure

Où le dernier rayon du jour,
Qui semble avec un regret morne
Comme moi quitter ce séjour,
S'est perdu dans le ciel sans borne.

La nuit vient, et pourtant mes yeux
Sont fixés dans l'ombre profonde
Vers ce point entre terre et cieux
Qui seul les charme dans le monde.

Je ne vois plus, le souvenir
M'éclaire de sa lueur triste
Qui sous mon front va se ternir :
Il me semble que rien n'existe.

Tout à coup, en face de moi
Apparaît un reflet blanchâtre
Qui met l'horizon en émoi :
Est-ce un feu nocturne de pâtre ?

Derrière le coteau frangé
La lune ronde comme un globe
Monte, et sur son disque orangé
Qui sitôt me ramène une aube,

Se dessinent fidèlement,
O merveille, ô prompte revanche !
Le haut pignon, le toit charmant
Où tu reposes pure et blanche.

Et voyant dans tout l'horizon
Ce seul point distinct par fortune,
Je bénis avec un frisson
L'astre amoureux, la douce lune,

Qui vient de l'infini lointain,
De sa course encor toute blême,
Me montrer avant le matin
La maison de celle que j'aime.

*(Rêves et Pensées)*

## NAISSANCE DES NYMPHES

### D'ARTÉMIS

C'EST la nuit, dans un coin reculé de l'Hellade,
Où les pentes des monts, dressés en escalade
Au-dessous de l'azur immobile des cieux,
Plongent dans un vallon noir et mystérieux
Qu'emplit la majesté sereine du silence;
L'air se recueille, et pas un souffle ne balance
Son repos endormi sans haleine et sans voix.
La lune blanche monte à la cime des bois
Où son arc léger vibre, et dans la masse sombre
Du vallon dessiné comme une coupe d'ombre,
Creux abîme où se glisse à peine son regard,
Elle éclaire ici, là, par surprise, au hasard,
Et fait des profondeurs paraître à son approche
Le tronc svelte d'un arbre, un blanc contour de roche,
Une clairière vague avec de pâles fleurs,
La face d'une source où scintillent des pleurs.
Et ces formes, brillant seules dans la nuit noire
D'où ressort la candeur de leur éclat d'ivoire,
Sous le rayon divin semblent des corps charmants,
Vierges au port léger, aux souples mouvements,
Jeunes filles aux yeux doux comme des fleurs pures,
Laissant traîner encor leurs brunes chevelures
Derrière elles ainsi que des morceaux de nuit,
Et levant leurs blancheurs dans l'ombre qui les suit.
Et toutes, s'effaçant de leur place à mesure
Que la lune rayonne une lueur plus sûre,

Viennent au bord des bois accompagner en rond
La brillante Artémis qui les passe du front
Et de son fin croissant d'argent clair les domine,
Car les dieux souverains dont le ciel s'illumine
Dépasseront toujours en leur sublime vol
Les filles des forêts, des sources et du sol.

*(La Nature et l'Ame)*

## APRÈS LA MORT DU PÈRE

CETTE terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides,... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage insensible avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénètreront pas dans mon cœur révolté !

Oh non ! non ! D'aussi loin, père, qu'il me souvienne,
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne !
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici ;
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : Père, est-ce bien ainsi ?

C'est votre œuvre qui dure, et vous êtes le maître,
Et si l'orgueil glaçait les sentiments que j'ai,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé !

## DANS LE MIROIR D'UNE AME

Parfois un homme triste, humble, découragé
Par l'idéal lointain dont il se sent rongé,
Subit amèrement la destinée ingrate
D'être à soi-même objet de dégoût et d'ennui,
De juger sa misère et de ne voir en lui
Ni force, ni vertu, ni grâce qui le flatte.

Pourtant il est aimé d'une femme au grand cœur :
Et quel charme aussitôt relève sa langueur !
Par quelle nouveauté le sort le dédommage !
Car il peut, se penchant sur cette âme, s'y voir
Changé par le reflet du féerique miroir
En une merveilleuse et rayonnante image,

L'image de lumière et de noble contour,
L'image de beauté sans tache que l'amour
Dans le cœur généreux de l'amante fait naître,
Portrait qui nous ravit d'un tendre étonnement
Et se laisse sans honte accueillir un moment,
Puisqu'on apparaît là tel qu'on eût rêvé d'être !

*(La Nature et l'Ame)*

## LE PREMIER PRINTEMPS

A chaque avril qui vient je m'attriste et je dis :
Les printemps sont comptés que je peux voir encore,
Le jeune renouveau dont le sol se décore
Me charmera vingt fois, qui sait ? peut-être dix.

Puis un autre viendra, n'en doute point, mon âme !
Qui trouvera mes yeux fermés à son azur,
Le printemps le plus doux peut-être et le plus pur
Qui jamais eût touché mes regards de sa flamme.

Oh ! ce premier printemps qui sourira si beau,
Avant que ma pensée éteinte ait l'habitude
De l'ombre, du silence et de la solitude,
Qu'il sera difficile à passer au tombeau !

Plus tard j'aurai cessé le rêve de la vie,
Mais l'avril inconnu qui sèmera ses fleurs
Sur ma tombe nouvelle et molle encor de pleurs,
Troublera mon repos d'une suprême envie.

*(La Nature et l'Ame)*

## PAUL DELAIR

1843

PAUL DELAIR, *né à Montereau-Fault (Yonne), le 24 octobre 1843, publia en 1870 un premier volume de vers ayant pour titre :* Les Nuits et les Réveils. *Malgré la prédominance trop accusée de la* note *macabre (comme un souvenir de la fameuse ballade de Lénore), ce recueil renferme de très belles pages d'une franche inspiration, telles que* Les derniers Romains.

*Le second volume,* Contes d'à présent, *qui a paru en 1883, est une œuvre sérieuse de maturité où les fruits ont tenu la promesse des fleurs. L'ensemble offre à la fois quelque chose de salubre et de viril. De belles pensées graves, une pitié profonde pour les humbles et les petits, ont une certaine parenté avec les vers émus des* Pauvres gens, *de Victor Hugo. En résumé, on y trouve des strophes éloquentes et d'un charme consolant pour ceux qui souffrent.*

*Les poésies de M. Delair ont été éditées par Alphonse Lemerre et Paul Ollendorff.*

ANDRÉ LEMOYNE.

---

### *LES DERNIERS ROMAINS*

LORSQUE les citoyens, las de guerres civiles,
Rentrent chez eux, laissant le forum aux habiles;
Lorsque les droits du peuple, impunément bravés,
Ne font plus remuer les cœurs ni les pavés ;

Lorsque les Rostres, pleins d'éloquences hautaines,
Se sont tus sur le deuil des libertés romaines,
Et que la force, aux pieds foulant la bonne foi,
A jeté son épée en travers de la loi ;
A ces sombres moments où, pour être tranquille,
Pour que l'ardente *plebs* ne batte plus la ville,
Pour qu'on puisse vaquer, sans tumulte affligeant,
Aux affaires d'amour, aux affaires d'argent,
On fait taire ces voix hargneuses au plus vite,
La tribune d'abord, la conscience ensuite ;
A cette heure où, de soi-même désespérant,
L'âme d'un grand pays capitule et se rend,
Alors, Caton, ceux-là sont un groupe sublime
Qui de leur probité ne font pas grâce au crime,
Et, n'ayant que la mort d'espoir et de désir,
Le forcent à verser le sang pour réussir !
Ils veulent qu'avec eux on traîne aux gémonies
Les aïeux, la pudeur, les dieux et les génies.
Ils s'offrent au couteau par droit et par devoir,
S'imposent au vainqueur, pâle, et lui font savoir
Qu'un peuple n'est jamais si soumis ni si lâche
Qu'on le charge de fers sans que quelqu'un se fâche,
Et que fût-on bien bas, bien vil, il reste encor
Des âmes de vieux bronze et des cœurs de vieil or
A qui ces attentats paraissent choses graves,
Et qu'enfin nul ne règne et ne fait des esclaves
Et des valets, qu'après avoir fait des martyrs.
Ils sont le grand exemple offert aux repentirs,
Et, quand un peuple est las de descendre la honte,
L'escalier d'or par où vers les cieux il remonte.
Leur sacrifice auguste affirme le vrai prix
De l'honneur au rebut, fortune des proscrits,
O Justice, et leur mort fait, vestale fidèle,
Veiller dans le tombeau ta lumière éternelle.

On entend Curion crier : « Vivons d'abord !
« A quoi bon s'obstiner quand on est le moins fort ?
« Un homme intelligent peut sous tous les régimes
« Emplir son coffre-fort d'arguments légitimes.
« L'ordre est l'essentiel. — Peste soit de ces sots
« Qui vont superbement s'égorger pour des mots !
« Si la vie est un songe, essayons qu'il soit rose.
« Les lois seront sous clefs : quel mal me fait la chose ?
« Le soleil en est-il plus chiche de rayons ?
« Le froment pousse-t-il moins dru dans les sillons ?
« Les bois sont-ils moins pleins de nids et de voix douces ?
« Les robes en frôlant les sentiers verts de mousses
« Font-elles envoler moins de parfums dans l'air ?
« Les corsages sont-ils moins souples, l'œil moins clair ?
« César n'enlève rien aux fleurs non plus qu'aux femmes :
« Aimons. N'ayons souci d'être de grandes âmes ;
« Être hommes, c'est assez. Aimons, vivons, plions.
« Trop de vertu rend dur. Au désert les lions !
« Et, savourant la vie en nos voluptés sûres,
« Laissons le vieux Caton déchirer ses blessures ! »
D'autres, sombres, ont dit : « Qu'y faire ? C'est fini.
« Qui voulut la justice en fut toujours puni.
« A quoi bon se briser le front sur l'impossible ?
« Ce penchant à porter le joug est invincible.
« Puisqu'en vain nous avons pensé, lutté, souffert,
« Laissons le Sénat vide et le Forum désert.
« Gardons pour nous le peu qui reste à notre veine.
« Désintéressons-nous de la canaille humaine,
« Et rentrons au foyer tranquille des aïeux ;
« La cendre en est moins vaine, et l'on s'y chauffe mieux.
« Renonçons à la gloire, inutile fumée,
« Et blanchissons en paix près de l'épouse aimée.
« Qui paya de son sang peut dormir sans remord.
« Qu'y pouvons-nous ? Dieu ment. L'avenir même est mort. »

Entre cette amertume et cette indifférence,
Gloire à ceux qui, s'étant levés sans espérance,
Témoignent de leur cause, et, soldats du devoir,
Ramènent sur leur sein les traits du destin noir !
Qui, sur l'autel brisé, libations dernières,
Vident leur cœur et font les suprêmes prières,
Et, jusqu'au bout rendant au pays ce qu'on doit,
Meurent enveloppés dans le linceul du Droit !

---

## *HYMNE AU SOLEIL*

SOLEIL ! père des créatures !
Voici le moment solennel.
Derrière les portes obscures
Hennit le quadrige éternel.

Du lit royal, rouges Aurores,
Épouses, l'époux veut sortir !
Enlevez les verrous sonores !
L'immense éther va retentir.

Gloire ! Sur le perron terrible
Le char surgit. Dans les cieux clairs
Jaillit de la roue invincible
Comme un feu de paille d'éclairs.

Devant lui, sur les molles nues,
Comme des femmes sur des fleurs,
Les Aurores se roulent nues ;
Il les absorbe en ses splendeurs.

Soleil! père des créatures!
Majesté! tu te lèves, Roi!
Répands les saintes nourritures
Aux êtres affamés de toi.

Aussi bien qu'à l'heure première,
Le monde, en extase agité,
Sent la beauté de ta lumière
Et la chaleur de ta bonté.

Tu revêts la terre de flamme;
A ton souffle la réchauffant,
Tu l'embrasses comme une femme,
Tu la couves comme un enfant.

Dans nos campagnes embaumées,
Rends vigoureux le pauvre en pleurs;
Rougis le sein des bien-aimées,
Et sur les morts baise les fleurs!

Sois pour le vieillard qui succombe
Et la jeunesse et l'action;
Enseigne-lui que rien n'est tombe,
Que tout est résurrection!

Soleil! père des créatures!
A travers l'espace et le vent,
Guide-nous aux cités futures,
O dieu visible! ô dieu vivant!

Emporte-nous dans tes abîmes!
Verse-nous, jour de vérité,
Dans la transparence des cimes,
La force et l'immortalité!

## MATINS D'HIVER

Que j'aime les matins d'hiver, et leurs soleils
Qui trempent dans la brume au vent froid balancée !
Avec leur gloire en pleurs et leur douceur blessée,
Au destin des héros je les trouve pareils.

J'aime mieux ces ciels blancs que les étés vermeils,
Car s'ils ont moins de flamme, ils ont plus de pensée ;
Et leur clairon plaintif pour mon âme oppressée
Sonne dans l'infini de tragiques réveils.

Alors des temps défunts j'entends les litanies ;
Et je vois se lever la foule des génies
Avec leur plaie au cœur, où paraît leur vertu.

De leur grand souffle amer ma poitrine est baignée,
Et je suis, le front haut, leur troupe résignée
Qui consent à mourir, ayant bien combattu.

## LOUIS-XAVIER DE RICARD

1843

Louis-Xavier de Ricard, *fils du général marquis de Ricard, a publié deux volumes de poésies :* Les Chants de l'Aube *et* Ciel, Rue et Foyer. *Ces deux livres, pénétrés d'idées humanitaires, expriment, dans une langue mâle et hardie, souvent pleine d'ampleur, les tendances et les aspirations les plus généreuses de notre siècle. Ce poète se rattache à la fois à Leconte de Lisle et à Lamartine pour la solennité du rythme et l'harmonie continue de la phrase. Il s'est distingué par des élans fréquents d'indignation et de passion virile.*

*Ses œuvres se trouvent chez A. Lemerre.*

Emmanuel des Essarts.

---

### *APHRODITÉ ANADYOMENÉ*

C'était un des matins de la vie éternelle :
La jeune Aube riait sur le jeune Univers.
Or, l'esprit vagissait dans l'ombre maternelle ;
La nature, avec soin le couvrant sous son aile,
Nourrissait de clartés ses regards entr'ouverts.

Okeanos, traînant son manteau dans les brumes,
Se berçait, en rêvant sous l'azur infini :

Ses flots joyeux dressaient leurs aigrettes d'écumes,
Si bien qu'on les eût crus couverts des blanches plumes
De quelque immense oiseau dont ils pillaient le nid.

Les sereines forêts laissaient leur chevelure
Tomber en anneaux verts sur leur sein virginal ;
Et tous les habitants de l'épaisse ramure
Avec les vents plaintifs alternaient un murmure
Qui vaguement flottait dans l'éther matinal.

Or, comme un encensoir, la jeunesse du monde
Élevait ses parfums dans les splendeurs du jour.
Du haut de l'Orient, Eôs, rosée et blonde,
Épanchait on ne sait quelle senteur profonde
Qui n'était que le souffle embaumé de l'amour.

L'homme était né déjà : son âme épanouie
Flottait comme un lotos, dans son éternité ;
Il ouvrait tout son être aux forces de la vie ;
Son esprit curieux, sans haine et sans envie
Songeait, n'étant vêtu que de sérénité.

Calme, il se confiait à la bonté des choses,
Il amassait en lui sa méditation ;
La nature, lassée à varier ses poses,
S'abandonnant aux lois de ses métamorphoses,
Se reposait en lui de la création.

Et la matière, alors, comme une fiancée,
Pour féconder son flanc appelait un amant ;
Et l'homme la comprit ; et l'œuvre commencée
Enfante un nouveau monde infini : *la Pensée*.
Depuis, l'homme est le Dieu qui crée incessamment.

La nature s'apaise ; elle a trouvé son maître.
La genèse, dès lors, s'accomplit dans l'esprit.
Le souverain du monde à peine vient de naître,
Que l'on voit le chaos rugissant disparaître,
Et surgir les sommets, où l'idéal fleurit.

L'homme est Dieu : vagissant dans son nid de lumière,
Il grandit lentement dans l'abîme du ciel :
Il délivre, en chantant, son âme prisonnière ;
Sous sa main, jeune encore, il dompte la matière,
Et ses désirs actifs transforment le réel.

*(Ciel, Rue et Foyer)*

## SÉRÉNITÉ

On dirait que ce vent vient de la mer lointaine ;
Sous des nuages blonds l'azur du ciel verdit,
Et, dans l'horizon blême, une brume incertaine
S'amasse à flots épais, se dilate et grandit.

Elle éteint le dernier éclat du soleil pâle
Qui plonge et s'enfouit dans le vague Occident ;
Son front, mélancolique et noirci par le hâle,
Cache au fond du ciel gris son diadème ardent.

L'air sonore frissonne ; et la Nuit souveraine
Du fond de l'Orient se lève lentement,
Elle monte et s'étend ; sa majesté sereine
D'un immense mystère emplit le firmament.

Sous ses pieds nonchalants, que les ténèbres baignent,
Le sol creux retentit, tremble au loin et frémit ;
Et de rouges éclairs, qui palpitent et saignent,
Crèvent le ciel opaque et pesant qui gémit.

La Nuit rêveuse et douce a ceint sa tête brune
D'un bandeau scintillant parsemé d'yeux ouverts ;
Les rayons d'argent froid, qui tombent de la lune,
Sur ses cheveux de jais plaquent des reflets verts.

Elle allonge ses bras d'où ses voiles noirs pendent
A lents plis, imprégnés des pavots du sommeil,
Et troués de clartés mystiques, qui répandent
Sur l'ébène de l'ombre un or fauve et vermeil.

Et ce vent, qui fraîchit, vient de la mer lointaine ;
La gaze de sa robe a glissé sur les eaux,
Et déploie en traînant une odeur incertaine
De sels marins mêlés aux verdeurs des roseaux.

Et les nuages blonds se rembrunissent : l'ombre
Voit, à ses flancs grondants, serpenter des éclairs ;
On dirait d'un vaisseau voguant sur la mer sombre
Avec un bruit confus de canons et de fers.

Courbant, en mugissant, les chênes centenaires,
La Tempête, qui hurle et pleure par moment,
Précipite les lourds chariots des tonnerres
Sur les vastes pavés d'airain du firmament.

Mais, que m'importe à moi ce spectacle, ô Nature !
Le voile de l'ennui décolore mes yeux ;
Car je souffre en silence une morne torture
A vivre dans ces temps désenchantés et vieux.

Je sentis quelquefois l'Amour, qui m'accompagne,
Hésiter et pleurer, délaissé par l'Espoir ;
Mon sentier s'obscurcit ; la Nuit, qui monte, gagne
La cime immaculée où je voudrais m'asseoir.

Si je te dis, Nature impassible et sereine :
« Bonne mère! rends-moi plus puissant et meilleur! »
Je vois dans tes yeux bleus, éternelle sirène,
Sourire vaguement l'éternelle douleur.

C'est pourquoi, sans amour et sans haine inutile,
Je subirai la vie ainsi qu'il sied aux forts ;
Je serai calme et fier, comme l'arbre immobile
Qui, sous les cieux changeants, croît et vit sans efforts.

*(Ciel, Rue et Foyer)*

## *SOUHAIT*

Autour de ta beauté, qu'il caresse de l'aile,
L'essaim blond de mes vers bourdonne ses adieux,
Et ravive un moment son éclat jeune et frêle
A la splendeur profonde et calme de tes yeux.

Ces vers sont tes enfants ; ton sein chaud et fidèle
Leur ouvrit constamment son asile joyeux ;
Et, par de longs fils d'or, ta magique prunelle
Dirigera leur vol dans l'Infini des cieux.

Après avoir, quatre ans, soigné notre couvée,
Nous lui livrons enfin la Liberté rêvée ;
Ah ! dans dix ans encor, puisse un essaim plus beau,

Moissonnant le jardin de tes grâces écloses,
En verser, en chantant, les myrtes et les roses
Sur notre vieil amour, toujours jeune et nouveau !

*(Ciel, Rue et Foyer)*

## PAUL HAAG

1843

PAUL HAAG, *né à Paris le 10 janvier 1843, a publié en 1879, sans nom d'auteur, un recueil de vers intitulé :* Le Livre d'un Inconnu. « *C'est, a dit Théodore de Banville, un volume de vers très remarquable par la sincérité des impressions, par la subtile exquisité de la forme, par la justesse des mots et par une sorte de très mystérieuse et délicate pudeur qui fait que le poète se refuse absolument à tous les effets connus et certains. Plus que tous les récents recueils de poèmes, il paraît répondre au véritable idéal actuel, car le poète s'y montre réaliste dans le beau sens du mot, et il est facile de voir que toutes ses descriptions sont vues, que tous les sentiments qu'il exprime ont été éprouvés et non supposés.* »

Le Livre d'un Inconnu *a été édité par A. Lemerre.*

A. L.

*
* *

CE soir, le firmament est très pur et très clair,
Et dans l'azur profond les étoiles ont l'air
Calme d'un grand troupeau semé dans une plaine ;
Pas un souffle, pas un frisson, pas une haleine,

Dans ce ciel qu'on dirait à jamais apaisé.
Comme un puissant essieu dans ses gonds alésé
Silencieusement tourne l'axe du monde,
Et la grande douceur de cette paix profonde
Marque l'enfantement d'un grand labeur muet :
Car la nature est sage et bonne, et se soumet
Sans révolte à la loi qui régit les espaces,
Fait mûrir les moissons, naître et croître les races,
Et, dans l'ordre savant de leurs mille couleurs,
S'épanouir en paix les calices des fleurs.

*
* *

Ma chère, nous irons, aux derniers soirs d'automne,
Voir fleurir dans les bois la tardive anémone,
Les chrysanthèmes d'or émailler les jardins,
Et les grappes, déjà trop mûres des raisins
Et par les premiers froids légèrement ridées,
Pendre aux rameaux brunis des treilles dénudées ;
Nous irons, nous suivrons les détours du chemin
Où la première fois ma main pressa ta main ;
Nous verrons au penchant des collines prochaines
L'or des grands peupliers et la rouille des chênes,
Et tout nous parlera d'automne et de départ.
Au ciel, ainsi qu'un rouge et sanglant étendard,
Un nuage empourpré planera sur nos têtes ;
Et le calme attristé des campagnes muettes
Et, dans les bois déserts, le silence des nids,
Nous diront que les jours d'été sont bien finis,
Que loin, bien loin de nous est la saison des roses,
Et que demain l'hiver et ses brumes moroses
Auront enveloppé de leur morne linceul

Ces bois que le sanglot du vent troublera seul.

Nous songerons alors que tout meurt et tout passe,
Comme au courant des eaux une ride s'efface,
Comme un nuage au ciel par le vent emporté,
Et nous éprouverons l'amère volupté
De sentir que nos cœurs auront changé de même,
Qu'à notre insu ces mots, ces tendres mots : « Je t'aime ! »
Nous ne les dirons plus avec le même accent ;
Car l'herbe du chemin que l'on foule en passant,
Et le buisson qu'on frôle, et la branche qu'on cueille,
Et la fleur que, distrait ou rêveur, on effeuille,
Tout emporte avec soi quelque chose de nous.
Et tandis qu'à travers les ronces et les houx,
Dans la haute forêt tremblante des fougères,
Le couchant grandira nos ombres passagères,
Nous penserons, chère âme, à ces choses qui font
Plus tristes les baisers, mais l'amour plus profond.

Puis, quand naîtront au ciel les premières étoiles,
Quand la brume, flottant en clairs et légers voiles,
Montera sur les prés humides des vallons,
Dans les premiers frissons du soir nous reviendrons
Par la majestueuse et déserte avenue
Qu'au printemps si souvent nous avons parcourue.
Les dernières lueurs du jour mourant aux cieux,
Descendant dans la paix profonde de ces lieux
A travers le feuillage éclairci des grands arbres,
Éclaireront alors de la pâleur des marbres
Ton grave et doux profil et tes beaux cheveux d'or ;
Et nos regards pensifs pourront noter encor,
Dans les fossés jaunis et dans l'angle des portes,
Le triste encombrement que font les feuilles mortes.

* * *

L'OCCIDENT, rayé par de noirs nuages,
Ressemblait, hélas ! à mon triste cœur :
Sombres souvenirs des récents orages,
Roses souvenirs d'un lointain bonheur.

Dans un coin du ciel, d'un vert pâle et tendre,
Un astre brillait solitairement ;
En le regardant, je sentais descendre
Dans mon cœur la paix du bleu firmament.

Comme un doux regard qu'une larme voile,
L'astre consolant semblait dire : « Espoir ! »
Laisse en paix mon cœur, ô menteuse étoile,
Charme torturant de mon cachot noir !

## CAMILLE MACAIGNE

1843-1877

CAMILLE MACAIGNE, *né à Saint-Quentin le 6 janvier 1843, décédé prématurément le 5 juin 1877, exerça le professorat d'abord au collège de Compiègne, puis au lycée de La Rochelle.*

*Après avoir donné une fidèle et élégante traduction des fables de Phèdre, M. Macaigne entreprit une vaste histoire de la Poésie au* XIX^e^ *siècle, mais il ne put l'achever. Tout en menant de front l'exécution de ce grand travail et l'accomplissement de son devoir professionnel, il fit paraître de nombreuses poésies dans la plupart des publications périodiques de l'époque. Par les soins de sa veuve, très lettrée elle-même, ces poésies ont été réunies en un volume sous le titre de :* Les Roses fauchées *(1884).*

*Dans la préface de ce recueil posthume, M. Emmanuel des Essarts, qui avait contribué à rassembler la plus grande partie de l'œuvre interrompue par la mort, s'exprime ainsi : « Camille Macaigne était un artiste, car il possédait la souplesse du rythme, le secret musical de la rime, l'instinct de l'épithète significative et de l'heureuse alliance des mots. C'était un poète, car il avait le don de voir vite et juste, et de sentir avec intensité. Les sujets qu'il traite sont les thèmes éternels et qui toujours seront les plus fertiles en variations lyriques : les promenades à travers les champs et les bois, les charmants épisodes de la vie de*

*famille, quelques scènes de l'antiquité, les jeux de la fantaisie et jusqu'aux discrètes émotions du patriotisme. »*

*Les poésies de M. Macaigne ont été éditées par A. Lemerre.*

A. L.

## SAINT-JEAN AUX BOIS

Perdu dans la forêt superbe,
Ce hameau se cache humblement,
Comme se dérobe dans l'herbe
La fleurette du sentiment.

Ce n'est pas son temple gothique
Que je me plais à visiter,
Ni le paysage rustique
Que le peintre vient consulter.

Sous ces grands chênes séculaires
Je ne porterai point mes pas,
Et leurs mugissantes colères
Ne me préoccuperont pas.

Je vais chercher sous l'ombre épaisse
La place où dort le souvenir,
Et, comme par une caresse,
Cet endroit sait me retenir.

Je répands une larme douce;
Mon cœur est vivement touché,
Et, dans le vert tapis de mousse
Découvrant un muguet caché,

Je le ravis et je l'emporte,
Et je me retourne vingt fois
Vers ce village qui m'apporte
L'enivrant parfum de ses bois.

## L'HIVER

A Monsieur Victor de Laprade

Les vents glacés du Nord ont émondé les branches
Où les oiseaux jaseurs préludaient à leurs chants.
Les bouleaux ont frémi sous leurs écorces blanches,
Tout est mort dans les bois, tout est mort dans les champs.

Comme un vaste tombeau, ma forêt solitaire
Résonne sous les coups des vents impétueux,
Et le chêne attristé, dépouillé de mystère,
Frissonne avec ennui sous ses grands flancs rugueux.

Ce roi, que vous avez dans un divin langage
Autrefois célébré comme il le méritait,
Je n'irai plus lui rendre un poétique hommage
Comme au temps où l'Avril tout rayonnant chantait.

Je n'irai plus bercer mes rêves de jeunesse
Sous son dais tamisant la lumière des cieux,
Et j'attendrai, pensif, que le printemps renaisse
Avant d'aller courir près des papillons bleus.

Vos vers tout éclatants d'harmonie et de nombre
Que je buvais, puisant à la source du Beau,
Je ne les lirai plus sous ces arbres pleins d'ombre,
Qui du soleil de Juin me voilaient le flambeau.

Mais, auprès des tisons où la flamme pétille,
Dans ce cercle d'amour formé par les enfants,
Par la femme adorée, ange de la famille,
Attachant sur l'époux ses regards triomphants,

On me verra reprendre avec la même ivresse
Vos chefs-d'œuvre immortels que j'ai tant admirés,
Comme de vieux amis unis par la tendresse
Qui se sentent toujours l'un vers l'autre attirés.

Et, quand viendra le temps des floraisons puissantes,
Quand le premier bourgeon de l'orme jaillira,
J'irai questionner mes gazons et mes sentes
Pour savoir quand le scille aux yeux bleus s'ouvrira.

J'irai chercher des vers nouveaux dans ces retraites
Où la sérénité s'est fait un doux séjour,
Et j'y savourerai mes compagnons poètes
Comme un amant qui lit quelque billet d'amour.

Heureux si comme toi, forêt dodonéenne,
Qui pares de splendeurs tes rameaux rajeunis,
Qui, sous les buissons verts du blanchissant troène
Abrites les concerts suaves de tes nids,

Ma France bien aimée, après l'hiver rigide,
Comme en son beau printemps peut encor resplendir,
Et croissant en vigueur, sous ta puissante égide,
O mon Dieu, comme un chêne immense reverdir !

## L'ADORABLE SCRIBE

Elle est auprès de moi, sa gentille faconde
Éclate en je ne sais combien de mots perlés :
C'est le babil humain le plus ailé du monde,
C'est le plus argentin des langages parlés.

J'étudie auprès d'elle, et dans sa main mignonne
Ayant assujetti le crayon frais taillé,
Elle trace des traits multiples et rayonne
Comme un poète après un vers bien émaillé.

Comme tous ses pareils elle est imitatrice,
Et quand elle me voit puiser dans l'encrier,
Elle tend, avec l'air pétillant de malice,
La main vers l'écritoire et me force à crier :

« Bébé, soyez donc sage; en cette liqueur noire
« Vos roses petits doigts seraient vite tachés. »
Ainsi quand je lui conte une émouvante histoire,
Ses grands yeux bleus sur moi se tiennent attachés.

Un gros in-folio qui s'étend sur ma table
Semble me prodiguer ses reproches railleurs,
Mais de le déchiffrer je me sens incapable :
La science est trop grave, et mon livre est ailleurs.

Car, les mains sur le front, distrait de mes pensées,
Et, les doigts entr'ouverts, je regarde longtemps
Cette enfant qui me jette en phrases cadencées
Les caressants accords d'un oiseau de printemps.

L'allégresse déborde en mon âme si pleine
Que l'excès du bonheur la ferait se briser,
Et, buvant les parfums ambrés de son haleine,
J'étreins ce chérubin dans un profond baiser !

Puis, fière, elle m'appelle et me montre l'ouvrage
Tracé sur le papier qu'elle m'a dérobé ;
Moi, père, je souris en admirant la page
Et dis à l'écrivain : « C'est bien, charmant Bébé. »

Les yeux mouillés, je veux me remettre à la tâche,
Mais l'innocent démon redouble ses ébats,
Et, doux fascinateur, il jase et me détache
De tous les grands penseurs qui ne le valent pas.

Et je vois au milieu des lignes confondues
Passer le frais minois de cet être adoré,
Et mes distractions ne seront pas perdues
Puisque je suis heureux et puisque j'ai pleuré !

## *OMPHALE*

La molle Lydienne est pesamment ornée,
Car elle a dans sa main la massue au bois fort
Qui mettait les brigands et les monstres à mort,
Et son dos est couvert de la peau de Némée.

Le héros rampe aux pieds de la sirène aimée ;
Il porte, vil esclave oublieux de l'effort,
La longue stole jaune et, frangé sur le bord,
Un éclatant manteau de pourpre parfumée.

Et, tandis qu'un sang vif coule autour de son cœur,
Que des souffles puissants passent dans son haleine,
Hercule est devenu la fileuse de laine,

Et la royale amante, au sourire moqueur,
Assise sur son lit ciselé par Dédale,
Frappe le demi-dieu du bout de sa sandale.

## L'ESPÉRANCE

Déja l'arbre verdi par l'Avril renaissant
Dans les airs attiédis se balance et se joue,
Et, comme le chantait le cygne de Mantoue,
Confie aux vents meilleurs son bourgeon florissant.

Tout germe, tout grandit sous un souffle puissant,
La Nature renaît à la force et secoue
Sous le baiser d'amour qui caresse sa joue
La torpeur au front pâle et dépourvu de sang.

Et, devant ces témoins de la vie éternelle,
Les chênes, dont les flancs, la tête solennelle,
Par la virilité se sentent envahis,

Moi qui n'ai jamais eu l'espérance illusoire,
Je rêve, chaque jour, ô France, ô mon pays,
Le rajeunissement de ton ancienne gloire.

# PAUL VERLAINE

1844

PAUL VERLAINE *est né à Metz en 1844. Mêlé au mouvement parnassien, il publie en 1866 son premier recueil,* Poèmes Saturniens, *où déjà l'on trouve, à côté de couleurs pastichées, des demi-teintes originales. Puis viennent : en 1869,* Fêtes galantes, *mélancoliques et précieuses ; en 1870,* La Bonne Chanson, *simple et tendre ; en 1874,* Romances sans paroles, *au charme déjà morbide. Après six années d'oubli, M. Verlaine reparaît avec un livre d'un esprit tout nouveau dans son œuvre,* Sagesse *(1881), livre de repentirs et d'effusions catholiques. Si la doctrine en est précise, on n'en peut dire autant de la forme : ici, les mots ont trop souvent perdu leur sens, les idées leur suite, les images leur liaison, les phrases leur syntaxe, les vers leur cadence. Mais au milieu de ces ténèbres, quelques poèmes — conformes, ceux-là, au génie de notre race et de notre prosodie — brillent de la plus pure et de la plus touchante beauté. — Dans* Jadis et Naguère *(1884), il faut noter les stances intitulées* Art poétique, *qui sont la Loi et les Prophètes pour la petite école dite* décadente. *Dans le dernier recueil,* Amour *(1888), se lisent des pages d'une émotion et d'une spiritualité intenses, les plus achevées peut-être, mais aussi les plus inquiétantes d'un poète qui semble apporter à la Cène de l'Évangile le souvenir équivoque du* Banquet *de Platon. — M. Paul Bourget a dit de M. Verlaine : « Cet écrivain étrange, et dont le grand public ignore jusqu'au nom, a essayé de reproduire avec des vers les nuances qui sont le domaine*

*propre de la musique, tout l'indéterminé de la sensation et du sentiment.» Et M. Jules Lemaître : « Il a bien pu subir un instant l'influence de quelques poètes contemporains; mais ils n'ont servi qu'à éveiller en lui et à lui révéler l'extrême et douloureuse sensibilité, qui est son tout. Au fond, il est sans maître. La langue, il la pétrit à sa guise, non point comme les grands écrivains, parce qu'il la sait, mais comme les enfants, parce qu'il l'ignore... Et ainsi il passe auprès de quelques jeûnes gens pour un abstracteur de quintessence, pour l'artiste le plus délicat et le plus savant d'une fin de littérature. Mais il ne passe pour tel que parce qu'il est un barbare, un sauvage, un enfant... (M. Lemaître dit ailleurs: un malade.) Seulement, cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues.»*

*Les œuvres de M. Paul Verlaine ont été éditées par MM. Alphonse Lemerre et Léon Vanier.*

AUGUSTE DORCHAIN.

## MON RÊVE FAMILIER

JE fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

*(Poèmes Saturniens)*

## COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? — Non.

— Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir!
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

*(Fêtes galantes)*

*
* *

J'ALLAIS par des chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,

Nous a réunis dans la joie.

*(La Bonne Chanson)*

## GREEN

VOICI des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front;
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu, puisque vous reposez.

*(Romances sans paroles)*

* * *

L'AME antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,
Traduit ce double sentiment
Par deux grands types de la Mère
En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie :
Tous ses fils sont morts par le fer.
Alors ce deuil brutal aboie
Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,
Bavant vers le flot écumant,
Hirsute, criarde, sauvage,
La chienne littéralement!...

Et c'est Niobé qui s'effare
Et garde fixement des yeux
Sur les dalles de pierre rare
Les enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche,
Elle meurt dans un geste fou.
Ce n'est plus qu'un marbre farouche
Là transporté nul ne sait d'où !...

La douleur chrétienne est immense,
Elle, comme le cœur humain.
Elle souffre, puis elle pense,
Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le Calvaire
Pleine de larmes et sans cris.
C'est également une mère,
Mais quelle mère de quel fils !

Elle participe au Supplice
Qui sauve toute nation,
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'elle,
Sur le monde et sur sa langueur
Toute la charité ruisselle
Des sept blessures de son cœur.

Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts,
Ceux qui surent et purent croire,
Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son assomption.

*(Sagesse)*

## ART POÉTIQUE

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'Eloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

*(Jadis et Naguère)*

---

## PARABOLES

Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien
Dans ces temps de féroce ignorance et de haine ;
Mais donnez-moi la force et l'audace sereine
De vous être à toujours fidèle comme un chien,

De vous être l'agneau destiné qui suit bien
Sa mère et ne sait faire au pâtre aucune peine,
Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine,
Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme,
L'ânon obscur qu'un jour en triomphe il monta,
Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta.

Car l'animal, meilleur que l'homme et que la femme,
En ces temps de révolte et de duplicité,
Fait son humble devoir avec simplicité.

*(Amour)*

*
* *

O l'odieuse obscurité
Du jour le plus gai de l'année
Dans la monstrueuse cité
Où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres !
J'en étais comme un mort, et tu
Flottais en des pensers funèbres.

La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
Qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard refluait
Jusqu'en la chambre où la bougie
Semblait un reproche muet
Pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire...
Puis notre désespoir fut tel
Que nous oubliâmes la terre,

Et que, pensant au seul Jésus
Né rien que pour nous ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
Nous éclaira du jour suprême.

— Bonne tristesse qu'aima Dieu !
Brume dont se voilait la Grâce,
Crainte que l'éclat de son feu
Ne fatiguât notre âme lasse.

Délicates attentions
D'une Providence attendrie !...
O parfois encore soyons
Ainsi tristes, âme chérie !

*(Amour)*

# ANATOLE FRANCE

1844

ANATOLE THIBAUT, *connu sous le nom d'Anatole France, romancier et critique, a débuté par la poésie. Son premier livre* Les Poèmes dorés *(1873) n'est pas seulement, à notre avis, le premier par la date, mais aussi par le succès. Ciseleur habile, M. France semble surtout destiné à exercer son art sur les petites choses. Si le socialisme régnait dans la République des lettres, et qu'on y fît la répartition du travail, il faudrait confier à cet artiste le soin des plus petits bijoux pour les tailler et les mettre au point. Dans les courtes pièces des* Poèmes dorés, *combien de pages ravissantes! On a souvent cité, et avec raison:* Les Cerfs, *qui sont en effet fort distingués, mais où parait plus d'art que de vie réelle, et dont certaines phrases un peu vagues, vers la fin, n'ont que des rapports très éloignés avec la scène de combat et les* grands coups d'andouillers.

*Après* Les Poèmes dorés *sont venues* Les Noces corinthiennes *(1878). Les beaux vers, où se montre l'influence de M. Leconte de Lisle, abondent dans ce long poème si justement estimé. M. France y a-t-il rendu le vieux monde grec expirant, l'immense tristesse de l'époque, le mélange bizarre des croyances? Ce n'est pas un moment où l'âme humaine soit très facile à saisir et à fixer. Dans tous les cas, nous avons bien là, parfaitement marqués, une certaine date littéraire et un groupe important:* Le Parnasse, *avec sa couleur particulière. Si les premières années de notre ère sont parfois difficiles à percevoir en l'œuvre du poète, 1875 y éclate dans le moindre vers.*



ANATOLE FRANCE

*Malgré le succès des* Noces corinthiennes, *on doit regretter que M. France ne soit pas davantage resté dans les petits sujets où sa nature délicate et un peu prétentieuse — nous employons le dernier mot dans sa bonne acception — se trouve tout à fait à l'aise. En prose il en est un peu de lui comme en poésie. Ce en quoi il excelle, ce sont les contes, les légères fantaisies, les airs de flûte, non les gros romans, encore moins l'histoire lointaine et héroïque, dont sa fine critique et son imagination ne sauraient trop s'éloigner. Qui le peut lire sans être ravi de son marivaudage et sans désirer qu'il s'en tienne là? Pour prendre une comparaison antique, — très bien en place du reste dans ce jugement sur l'auteur des* Noces corinthiennes, — *que M. France se garde de lancer en pleine mer, en pleine immensité, son léger esquif, lequel n'est point fait pour affronter semblable péril, ni résister aux grands coups de vent. M. France — qui n'envierait sa part? — est surtout un écrivain de rives fleuries et d'eau douce, charmant, artificiel, comme les bergers de Sceaux ou de Trianon.*

*Peut-être, après beaucoup de circuits, finira-t-il par retrouver un jour son excellent point de départ, c'est-à-dire la poésie, qui lui fournit probablement encore ses meilleurs titres à l'estime des vrais lettrés.*

*Les œuvres poétiques de M. Anatole France ont été publiées par A. Lemerre*

E. Ledrain.

## LES CERFS

Aux vapeurs du matin, sous les fauves ramures
Que le vent automnal emplit de longs murmures,
Les rivaux, les deux cerfs luttent dans les halliers :
Depuis l'heure du soir où leur fureur errante
Les entraîna tous deux vers la biche odorante,
Ils se frappent l'un l'autre à grands coups d'andouillers.

Suants, fumants, en feu, quand vint l'aube incertaine,
Tous deux sont allés boire ensemble à la fontaine,
Puis d'un choc plus terrible ils ont mêlé leurs bois.
Leurs bonds dans les taillis font le bruit de la grêle;
Ils halètent, ils sont fourbus, leur jarret grêle
Flageole du frisson de leurs prochains abois.

Et cependant, tranquille et sa robe lustrée,
La biche au ventre clair, la bête désirée
Attend; ses jeunes dents mordent les arbrisseaux;
Elle écoute passer les souffles et les râles;
Et, tiède dans le vent, la fauve odeur des mâles
D'un prompt frémissement effleure ses naseaux.

Enfin l'un des deux cerfs, celui que la nature
Arma trop faiblement pour la lutte future,
S'abat, le ventre ouvert, écumant et sanglant.
L'œil terne, il a léché sa mâchoire brisée,
Et la mort vient déjà, dans l'aube et la rosée,
Apaiser par degrés son poitrail pantelant.

Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
Se disperse aisément dans la forêt natale;
L'universelle vie accueille ses esprits :
Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
Aux chênes, aux sapins, ses nourriciers antiques,
Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Telle est la guerre au sein des forêts maternelles.
Qu'elle ne trouble point nos sereines prunelles :
Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
Car son âme confuse et vaguement ravie
A dans les jours de paix goûté la douce vie;
Son âme s'est complu, muette, au sein des bois.

Au sein des bois sacrés le temps coule limpide,
La peur est ignorée et la mort est rapide;
Aucun être n'existe ou ne périt en vain.
Et le vainqueur sanglant qui brame à la lumière,
Et que suit désormais la biche douce et fière,
A les reins et le cœur bons pour l'œuvre divin.

L'Amour, l'Amour puissant, la Volupté féconde,
Voilà le dieu qui crée incessamment le monde,
Le père de la vie et des destins futurs!
C'est par l'Amour fatal, par ses luttes cruelles,
Que l'univers s'anime en des formes plus belles,
S'achève et se connaît en des esprits plus purs.

*(Les Poèmes dorés)*

## LE CHÊNE ABANDONNÉ

DANS la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse,
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

Du premier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses âcres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen de sa rouille l'enserre.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr;
D'insectes soulevant leurs élytres d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

*(Les Poèmes dorés)*

## *LE MAUVAIS OUVRIER*

MAITRE Laurent Coster, cœur plein de poésie,
Quitte les compagnons qui, du matin au soir,
Vignerons de l'esprit, font gémir le pressoir;
Et Coster va rêvant selon sa fantaisie :

Car il aime d'amour le démon Aspasie.
Sur son banc, à l'église, il va parfois s'asseoir,
Et voit dans la vapeur flotter sur l'encensoir
La Dame de l'Enfer que son âme a choisie.

Ou bien encor, tout seul, au bord d'un puits mousseux,
Joignant ses belles mains d'ouvrier paresseux,
Il écoute sans fin la Sirène qui chante.

Et je ne puis non plus travailler, ni prier :
Je suis, comme Coster, un mauvais ouvrier,
A cause des yeux noirs d'une femme méchante.

*(Les Poèmes dorés)*

## A UN AMI

Lorsque, du ciel léger chassant les hirondelles,
L'automne en frissonnant ramène les longs soirs,
La grand'ville reçoit nos deux têtes fidèles
Que parfuma la fleur des sauvages terroirs.

Un logis nous attend dans quelque rue, aimée
Des prêtres, des vieillards, des chats et des savants.
Vers nos fenêtres monte une jaune ramée.
Nous entendons tinter les cloches des couvents.

Nos têtes, tout le jour sur la tâche inclinées,
S'appliquent en silence à des pensers nouveaux ;
Car ta vie et la mienne, en nos jeunes années,
Sont deux lampes brûlant sur de calmes travaux.

Fatigués vers le soir de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent;
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris.
Seul l'occident revêt une teinte opaline;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

La bise fait rouler les feuilles du platane
Au sable de l'allée et fouette également
Les cheveux tout blanchis au col d'une soutane
Et le tulle qui presse un visage charmant.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

Les mortes, en leur temps jeunes et désirées,
D'un frisson triste et doux troublent nos sens rêveurs.
Et la fuite des jours, le retour des soirées
Nous font goûter la vie avec d'âpres saveurs.

La retraite aux tambours nous chasse vers la rue.
Et, quand la vague nuit réveille le désir,
Tu me parles, ami, d'une forme apparue,
Blanche et noire, et trop chère, impossible à saisir.

# ANTONY VALABREGUE

1844

Poète *intime et bien moderne, M. Antony Valabrègue a sa place dans ce groupe d'écrivains qui se sont attachés tout spécialement à décrire Paris et ses aspects pittoresques, sa vie, ses amours, ses plaisirs, en même temps que la campagne environnante et les bois à la fois mystérieux et bruyants de la banlieue. Ses sujets de prédilection sont les tableaux parisiens et les croquis rustiques : il aime à nous montrer les menus détails d'un intérieur paisible ; il adore le plein air, les courses à travers champs, les haltes au cabaret et sous la tonnelle, les dîners sur l'herbe, enfin toutes les échappées rurales.*

*M. Antony Valabrègue est un paysagiste ému et sincère qui joint l'observation juste et nette a un sentiment bien personnel de la nature.*

*Né à Aix en Provence, il garde du Midi une sorte d'abandon tranquille, une naïveté apparente, mais sans sonorité trop forte ; il recherche les nuances tendres plutôt que les couleurs vives.*

*M. Antony Valabrègue a publié, en 1880, chez Alphonse Lemerre, les* Petits Poèmes parisiens. *Poète et critique, il est écrivain descriptif en prose comme en vers. Il a donné, dans diverses Revues, des récits et des fantaisies, ainsi que de sérieuses études sur des poètes et des artistes anciens et contemporains.*

Auguste Dietrich.

## LE DINER SUR L'HERBE

Nous avions le dîner qu'on trouve à la barrière;
Elle avait près de moi déposé sans façon
Notre léger panier, qui ne l'occupait guère,
A demi renversé dans le creux d'un buisson.

Nous retrouvions partout la gaîté des dimanches.
La campagne vivait avec des bruits joyeux;
Sur les chemins du bois, remplis de robes blanches,
Des couples s'appelaient pour commencer des jeux.

On foulait en dansant le tapis des pelouses,
Aux accords de hasard des orgues ambulants;
Des familles jouaient ensemble, et les épouses
Renvoyaient aux maris la balle ou les volants.

Ces tranquilles plaisirs me jetaient dans un rêve;
Du bonheur entrevu le charme est singulier.
Dans la pensée avide où le cœur nous enlève,
Mon amour devenait bourgeois et familier.

Elle songeait aussi, perdue en son silence;
Ses yeux baissés semblaient fermés par le sommeil;
Et moi, je me disais: « Qui sait, quand elle pense,
Si son rêve d'amante à mon rêve est pareil? »

Mais elle se leva, pleine de nonchalance.
Sa jupe se froissait aux taillis entr'ouverts;
Elle essaya sur l'herbe un léger pas de danse,
Mêlant ses cheveux blonds à des feuillages verts.

Quand elle vint s'asseoir, lente, avec un sourire,
Je lui dis doucement, et la main dans la main :
« Je suis las de Paris ; la campagne m'attire.
Veux-tu qu'au bord de l'eau nous demeurions demain ?

« Nous cacherons ici nos tendresses fidèles.
Si trop loin du village on nous loge au hasard,
Qu'importe ? Nous serons pareils aux hirondelles,
Qui vont poser leur nid sous un toit campagnard.

« Quand nous viendrons alors, avec les jours de fête,
Retrouver dans les bois les plaisirs de l'été,
J'aurai goûté l'amour charmant que nous apprête
Ton cœur insouciant, si pur dans sa gaîté.

« Un amour frais et calme est lui-même semblable
A ces dîners qu'on fait dans la belle saison.
C'est un repas léger où notre cœur s'attable,
Heureux d'avoir la paix des champs à l'horizon.

« Au doux bruit des chansons longuement éveillées,
On jouit du beau temps limpide et printanier.
On n'a pas le souci des choses oubliées,
Et qui n'entreraient pas dans le petit panier. »

---

## *L'ESCARPOLETTE*

Près des grands bois pâlis par le soleil d'automne,
Sur une escarpolette elle vient de s'asseoir.
Ses cheveux dénoués flottent au vent du soir ;
Sa robe aux plis traînants s'entr'ouvre et s'abandonne.

Au milieu d'un ruisseau, dont l'eau vive frissonne,
En se berçant, les yeux baissés, elle aime à voir
Les arbres refléter, comme dans un miroir,
Leur feuillage troublé par le vent monotone.

Au murmure de l'eau son rêve s'est uni;
Mais son cœur a toujours l'amour de l'infini;
Les larges horizons appellent son audace.

Ses yeux quittent le sol en un dernier adieu;
Elle semble, d'un bond s'élançant vers l'espace,
Avec sa robe rose entrer dans le ciel bleu.

## PEURS DE FEMME

Le vent ouvrait son aile entre deux branches prise;
La voile, près du bord, glissait comme un oiseau :
« Viens voguer sur la mer, lui dis-je, avec la brise. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'eau.

Dans le ciel clair de mars le jour venait d'éclore;
L'air était déjà tiède à l'horizon étroit.
« Viens courir dans les champs, lui dis-je, avec l'aurore. »
Elle me répondit qu'elle avait peur du froid.

Sous le dôme des bois la campagne était sombre;
Les clairières dormaient; l'eau s'éloignait sans bruit.
« Viens t'asseoir dans les prés, lui dis-je, avec la nuit. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de l'ombre.

L'amour pressait mon cœur, troublé d'un vague effroi ;
Un doute m'obsédait que j'augmentais moi-même.
« Oh ! viens partout, lui dis-je, avec celui qui t'aime. »
Elle me répondit qu'elle avait peur de moi.

---

## PAYSAGES

### I

### CHEMIN RUSTIQUE

La route en contre-bas s'incline
A travers les champs espacés ;
Elle franchit sur la colline
Des ravines et des fossés.

Un mamelon couvert de vignes
S'étend sous un coteau boisé,
Que borne avec ses grandes lignes
L'horizon confus et brisé.

Mais voici déjà les cultures,
L'orge, le maïs et le blé.
Partout la nappe des verdures
Au souffle du vent a tremblé.

Encore un chemin que l'on croise ;
Et le hameau se montre au loin,
En découpant ses toits d'ardoise
Sur un large champ de sainfoin.

## II

### MATIN D'ÉTÉ

Couché sous le ciel matinal
Que l'aube pâle effleure à peine,
Le village au bord du canal
Repose au milieu de la plaine.

On n'entend d'autre bruit vivant
Que la plainte de l'eau qui passe;
Les ailes d'un moulin à vent
Pendent lourdement dans l'espace.

Sous un large flot de soleil
Bientôt la campagne s'anime;
L'air a secoué son sommeil;
Le jour jaillit de cime en cime.

Les prés et les champs réveillés
Brillent dans les clartés nouvelles;
Et des moulins lourds et mouillés
On voit tourner les grandes ailes.

## III

### MARINE

Au revers des terrains crayeux,
La plaine est déserte et sauvage;
Rien au loin ne distrait nos yeux
De la route jusqu'au rivage.

Nous n'avons trouvé sous nos pas
Qu'un plateau semé de bruyères,
Que des champs en friche, et là-bas
Le bois avec ses fondrières.

A l'horizon gris et changeant
Se montre enfin un coin de plage;
La mer d'une ligne d'argent
Vient animer le paysage.

Des prés bordent de leurs fraîcheurs
Les coteaux voilés par la brume.
Voici des bateaux de pêcheurs;
Le toit d'une chaumière fume.

Et dans un reflet ondoyant,
Qui fond en vapeurs violettes,
Le ciel luit, clair et souriant,
Battu par le vol des mouettes.

## *LES PETITS CABARETS*

A l'heure où nous quittons les bois
Avec le soleil qui décline,
Nous nous égarons quelquefois
Pour trouver l'auberge où l'on dîne.

Viens dans mon petit cabaret:
Un rosier grimpe sur la porte,
Et l'enseigne d'un air discret
Tombe sur une treille morte.

Entre avec moi; je vais m'asseoir
Au fond de la vieille tonnelle,
Où tu poses ton chapeau noir
Garni d'un voile de dentelle.

La nuit tombe sur le berceau
Que forme le pâle treillage;
Tu vois flotter, comme sur l'eau,
Des étoiles dans le feuillage.

Je suis heureux à tes côtés;
Ravi sans fin par nos tendresses,
J'aime les endroits écartés
Où je trouve encor tes caresses.

Pourtant je suis triste aujourd'hui.
Ah! je suis triste d'habitude!
Demain mon bonheur aura fui;
Je garderai ma solitude.

Je voudrais passer la saison,
Sans nul souci de l'existence,
Dans cette petite maison
Que remplirait notre présence.

On nous prendrait tout à loisir
Pour un jeune couple en voyage,
Qui loin de Paris vient jouir
Des premiers temps du mariage.

Les gens ne nous connaîtraient pas,
Nous dont la vie est ignorée;
On nous servirait nos repas
Sur une table séparée.

On nous donnerait pour la nuit
La chambre isolée et bien close
Où l'on goûte, loin de tout bruit,
Le long sommeil qui nous repose.

Et le matin, à ton réveil,
Tu te mettrais à la fenêtre
Pour voir le lever du soleil,
Que tu n'as jamais vu peut-être.

Qu'en penses-tu, toi dont l'amour
Dans tous mes rêves m'accompagne?
Dis, viendra-t-il jamais, le jour
Où nous vivrons à la campagne?

Pour moi, j'ai peur, quand j'ai quitté
L'humble et petite hôtellerie,
De ne plus la voir en été,
Avec sa tonnelle fleurie.

L'automne vient, et de sa main
Souvent il frappe à la même heure
Et les grands arbres du chemin,
Et les vieux murs de la demeure.

Tout meurt, puis un jour, au hasard,
Près de la grand'route on repasse :
Et l'on cherche en vain du regard
Le seuil qui gardait notre trace.

Où sont les souvenirs joyeux
Qu'on laisse partout quand on aime?
Notre cœur nous semble plus vieux,
L'amour d'hier n'est plus le même.

C'est pourtant là notre passé;
Toi qui le sais, tu me devines,
Et l'on croit dans son cœur glacé
Retrouver aussi des ruines.

## PAUL DEMENY

1844

PAUL DEMENY, *né à Douai (Nord), commença brillamment ses études littéraires au lycée de cette ville et vint les terminer au collège Sainte-Barbe, à Paris. En 1870 il publia son premier volume de poésies,* Les Glaneuses, *qui fut bientôt suivi d'un recueil de sonnets et poèmes,* Les Visions *(1873) et de la traduction en vers du* Lied de la Cloche, *de Schiller, à laquelle, par un rare effet de son talent idéaliste, il a su garder la noble beauté de l'original. On lui doit, en outre, diverses poésies détachées, souvent applaudies en public, une comédie en un acte en vers,* La Flèche de Diane, *jouée à la Porte Saint-Martin, et une adaptation en vers d'*Ivan le Terrible, *cinq actes du Comte Tolstoï, en collaboration avec M. G. Izambard, joués à la Gaité.*

*Journaliste depuis 1871, M. Paul Demeny a été tour à tour rédacteur judiciaire, parlementaire, chroniqueur, critique littéraire et dramatique. Il est actuellement Directeur d'une Revue qui, après dix ans d'existence sous le nom de* La Jeune France, *est devenue* La Revue Libre. *Il a su y attirer l'élite des littérateurs contemporains. Nombre de poèmes y ont paru, qui font aujourd'hui l'ornement de cette anthologie.*

*Ses poésies se recommandent par la délicatesse et l'élévation des sentiments ; on y rencontre un certain mysticisme, une inspiration romantique et une note patriotique très accentuée.*

*Ses œuvres poétiques ont été publiées par la librairie artistique E. Leroux, et A. Lemerre.*

A. DORCHAIN.

## L'ALLÉE

L'ALLÉE était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain;
La solitude harmonieuse
Ruisselait des pleurs du matin,
Et, dans un rayon incertain,
L'or tremblait sous la voûte ombreuse.

Ils foulaient doucement les perles du gazon.
Elle fixait sur lui ses yeux mélancoliques,
Et tous deux, attirés vers le vague horizon,
S'enlaçaient comme font les lierres sympathiques,
Qui, dans leurs baisers fous, tuent l'arbre, leur amant.
Un éclair en ses yeux passa rapidement :
« Te souviens-tu, dit-elle, avec sa voix d'aurore,
De ce soir de novembre où seuls dans le salon
(Nos âmes étaient sœurs sans le savoir encore)
Nous regardions voler la neige en tourbillon ? »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain;
L'atmosphère voluptueuse
Enivrait l'insecte lutin,
Et plus d'une aile de satin
Jaillissait en clarté soyeuse.

Sombres, ils se glissaient au fond du palais vert :
« Te souviens-tu, dit-elle en lui livrant sa lèvre,
Du baiser que tu mis sur mon front découvert,
Et comme nos deux cœurs agités par la fièvre
Bondissaient follement en pressentant le ciel ?

Rends-le-moi, rends-le-moi ton amour éternel,
Laisse-moi voir encor le soleil et la vie,
Jure-moi que ce n'est pas notre dernier jour :
Nous n'avons pas vingt ans, et la route suivie
Est pleine de baisers, de lumière et d'amour. »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Dans une éclaircie amoureuse,
La nappe d'un lac argentin,
Se plissant au vent du matin,
Dormait sur la rive onduleuse.

Ils contemplaient le lac immobile et profond.
« Te souviens-tu, dit-il en cachant une larme
Qui tomba sur l'enfant et mouilla son bras rond ;
Éva, te souviens-tu que j'avais cette alarme :
Hélas ! ne t'aimer plus autant que je t'aimais ?
A ce jour de malheur survivrais-tu jamais ?
Crois-moi, la passion n'était pas éternelle :
L'amour use le cœur, la rouille use le fer ;
Mais je te jure ici, par ma vie immortelle,
Que toi seule... toi seule, en mon âme as vu clair ! »

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Dans le lac se mirait l'yeuse,
Et, comme un sentier serpentin,
Jusque dans l'abîme sans fin
S'enfonçait l'image menteuse.

En frissonnant, Éva s'accrochait à son bras :
« Je consens à mourir, si tu m'aimes encore !
— Mais nous vivrons, dit-il, nous suivrons pas à pas

L'allée aux verts circuits que l'onde semble clore :
Elle ne finit pas où vient murmurer l'eau,
Notre amour durera par delà ce tombeau !... »
Ils marchaient enlacés dans la route profonde ;
Ils s'aimaient dans la mort qui ne peut désunir ;
Et quand on vit flotter leurs fronts pâles sur l'onde,
Il semblait que tous deux venaient de s'endormir.

L'allée était mystérieuse
Et se perdait dans le lointain ;
Rien ne troublait l'hymne joyeuse
Que Dieu chante au ciel purpurin ;
Et la lumière du matin
S'éparpillait majestueuse.

*(Les Glaneuses)*

## SOUS L'ABAT-JOUR

Sous l'abat-jour ombreux où viennent chaque soir
S'attabler lentement nos mères attendries,
Que de tristes pensers et que de rêveries
Voltigent dans leur cœur comme au fond d'un ciel noir !

Ce fils qu'elles ont eu le mal de concevoir
Est loin des saints baisers de leurs càlineries ;
L'ont-elles tant soigné comme des sœurs chéries,
Pour s'exposer un jour à ne plus le revoir ?

L'aiguille à tricoter va son train monotone,
La lampe baisse, et l'heure, au beffroi du pays,
Pleure dans les brouillards brusquement épaissis.

Une larme a brillé, silencieuse et bonne,
Sous les lunettes d'or qui glissent de leur front,
Car une voix grondait : « Ton fils, ils le tûront ! »

*(Les Visions)*

## *SONNET BLEU*

N'ENTENDS-TU pas la tourterelle
Qui réveille le bois voisin ?
Amour fait palpiter son aile
Et se perd dans l'azur sans fin.

Repliant sa serre cruelle,
La guerre a fait place au lutin ;
Tout est bleu : ton âme immortelle
Tressaille dans ton corps divin.

Notre être s'enchaîne,
Comme un lierre au chêne
S'enlace à jamais.

Sous un ciel sans voiles,
Argenté d'étoiles,
Nous irons en paix.

*(Les Visions)*

## BATAILLES D'ACAJOU

Tout enfant, je restais des heures au salon,
Dans le mystère ombreux de la nuit qui s'avance.
Contemplant le piano d'où sortaient en cadence
Les sons tumultueux pressés en tourbillon.

La tranche d'acajou veinée en brun sillon
S'animait brusquement : une bataille intense,
Parmi les zigzags fous du bois qui se nuance,
S'allumait flamboyante en un feu sourd et long.

C'étaient des Huns avec leurs casques fantastiques,
Moissons d'hommes foulant les moissons d'or des champs,
Qui faisaient tournoyer leur hache à deux tranchants ;

Ou bien des grenadiers aux bonnets noirs épiques,
La baïonnette au poing, escaladant des corps.
— Tout s'évanouissait dès les derniers accords.

*(Les Visions)*

## LEON BARRACAND

1844

LEON BARRACAND, *né à Romans (Drôme), débuta en 1866, sous le pseudonyme de Léon Grandet, par le poème de* Donaniel, *œuvre étincelante de grâce juvénile et cavalière, où l'accent satirique et railleur se mêle agréablement au lyrisme. « Les dons qu'il possède en propre, a dit M. Auguste Lacaussade, sont la facilité et le naturel; un vers aisé, d'une abondance souple et franche; l'émotion dans le pittoresque; enfin, sa qualité maîtresse, le lyrisme éloquent de la satire. »*

*Après* Donaniel, *M. Léon Barracand a donné successivement en poésie* Gul *(1869),* Jeannette *(1871),* L'Enragé *(1873), ainsi que plusieurs pièces de théâtre et des odes, dont l'une, intitulée* Lamartine et la Muse *(1883), a été couronnée par l'Académie française. Il est, en outre, l'auteur de plusieurs romans.*

*Les poésies de M. Léon Barracand ont été publiées par A. Lemerre.*

A. L.

---

### *GENÈSE*

LA nature, timide et d'un doigt encor gauche,
De tous les animaux essayait une ébauche
Qui, cent fois délaissée et reprise, devait
Se modeler sans cesse aux corps qu'elle rêvait.

Ainsi l'once, l'auroch, l'aigle aux puissantes ailes,
Le renne au front boisé, les cerfs et les gazelles,
Sortirent, par degrés, achevés de ses mains.
Mais elle fit aussi, pour l'effroi des humains,
Mêlant le grandiose au terrible en leur être,
Ces colosses de chair qui devaient disparaître :
Le mastodonte affreux aux gigantesques os,
L'andrias, le mammouth, l'ancien rhinocéros,
Le mégalosaurus et le ptérodactyle,
Et tous ces noirs géants dont la glace ou l'argile
Ont dans leurs profondeurs gardé les ossements.

Monstrueux, l'emplissant de leurs barrissements,
Ils allaient, écrasant la forêt et ses hôtes.
Il n'était point pour eux de montagnes trop hautes,
Car leurs grands pieds, plus prompts que les pieds de l'élan,
De la base au sommet les portaient d'un élan.
Ils allaient, dépeuplant monts, vallons et rivages;
Et quand ils rencontraient quelques troupeaux sauvages
De chèvres, de béliers, de daims aventureux,
Comme un vent d'ouragan ils s'abattaient sur eux,
Et, d'un coup de mâchoire ou de défense ou d'ongle,
Les couchaient par milliers dans le sable ou la jongle.
Ils passaient au milieu des animaux tremblants.
Cent boas n'auraient pu s'enrouler sur leurs flancs;
Les griffes du lion, les crocs de la panthère
S'y rompaient. Ils étaient les maîtres de la terre.
Et comme devant eux tout fuyait alarmé,
L'homme parut, petit, nu, faible et désarmé.

D'où venait-il? Il n'est personne qui le sache, —
Hors Celui qui le fit, et dont la main se cache.
Il était né malingre, et sans griffes ni dents,
Sans poils, jouet du froid et des soleils ardents,

Être à peine ébauché, médaille mal venue
Dont on devait briser la matrice inconnue.
Mais il portait au front la mâle volonté,
Ses bras étaient armés par la nécessité,
Et l'âme et la raison brillaient sous sa paupière.

Terrible, et brandissant une hache de pierre,
Il se rua d'abord sur les fauves troupeaux,
Les dispersa, tailla des habits dans leurs peaux,
Et vêtit ses enfants avec leur chaud pelage.
Ainsi, noirs et grondants, chassés de plage en plage,
Il les vit disparaître, et posa pour leurs pas
Des bornes au désert, qu'ils ne franchiraient pas.
Puis, doux envers les doux, sa colère assouvie,
Connaissant mieux aussi les besoins de sa vie,
Pour alléger sa peine et soulager ses maux,
Il reçut sous son toit les autres animaux :
Tous ceux qui, vagabonds, sans gîte et nourris d'herbe,
N'avaient jamais encor plié leur col superbe,
Et qui, soumis depuis, d'un labeur journalier
Récompensent les soins de l'homme hospitalier.
L'indomptable cheval, dont l'œil en flamme éclate,
Vint, tout fier, se courber sous la main qui le flatte ;
La brebis qui paissait dans le libre gazon
Offrit avec son lait sa pesante toison ;
Le chien devint alors son compagnon fidèle.
Le farouche ramier, la sauvage hirondelle
Se rapprocha de l'homme, abandonnant les bois ;
Et les bœufs mugissants vinrent tous à la fois,
Descendant la montagne aux solitudes mornes,
Sous le joug attendu baisser leurs grandes cornes,
Et, guidés par le bras armé de l'aiguillon,
Promenèrent le soc dans le premier sillon.

(Gul)

## SALUT !

Salut, beau cavalier qui descends la montagne
Qui de l'est au couchant, entre une double mer,
Se dresse en séparant la France de l'Espagne,
Comme un mur de granit où se brise le fer!
Jeune homme que vers nous poussent tes destinées,
Et qui pour nos cieux froids quittes ton ciel joyeux,
Dis-nous, en franchissant les blanches Pyrénées,
Si quelque vision n'a point charmé tes yeux.
Lorsque tu chevauchais, pensif et solitaire,
Sur leurs mornes sommets, et que tombait le soir,
Des voix qui chuchotaient dans un vague mystère,
Et d'autres dans ton cœur qui ne pouvaient se taire,
Ne vinrent-elles pas te crier : « Bon espoir ! »
N'as-tu pas, traversant la funèbre vallée,
La nuit, comme une plainte errante et désolée,
Entendu résonner le cor de Roncevaux?
L'ombre du paladin qui suivait Charlemagne
Ne t'a-t-elle rien dit en passant la montagne?
Ne t'a-t-il rien conté de ses rudes travaux,
Celui qui, terrassant le mal et la démence,
Comme un glaive de feu mis par Dieu dans ses mains
Fit flamboyer son fer sur le front des humains,
Pourchassant les félons sur cette terre immense
A toute heure, en tout lieu, par monts et par chemins?
Si tu l'as rencontré dans le défilé sombre
Qui vit tomber ce brave avec ses compagnons,

Et que l'âme du preux t'ait pu parler dans l'ombre,
Que t'a-t-il conseillé, le grand vaincu des monts?
Je voudrais bien savoir — ne peux-tu le redire? —
De quels mots de reproche et d'amère satire
Il a stigmatisé le siècle où nous vivons?
Ah! qu'il a dû gémir du repos, — et maudire
L'inexorable paix où l'enchaîne la mort!
Et comme il balaierait du vent de son épée
Les fraudes où notre âme est sans cesse occupée,
S'il vivait aujourd'hui, ce redresseur de tort!
Les noires trahisons n'ont point quitté la terre,
Elles planent sur nous comme un vol de vautours!
Comme un fleuve d'enfer l'affreux mal nous enserre;
Nos cœurs emplis de fiel à la bonté sont sourds;
La lâcheté nous tient, tout reste encore à faire,
Et rien n'a progressé depuis de si longs jours!...
Jeune homme, tu nous viens dans un temps misérable.
Nous n'avons rien gardé des antiques vertus:
Comme un vent du désert qui laboure le sable,
De nos vaillants aïeux nulle trace n'est plus.
As-tu, jeune insensé, quelque idéal dans l'âme?
Portes-tu dans ton cœur quelque amour, quelque foi?
Tourne bride et va-t'en! Notre contact infâme
T'aurait bientôt souillé: tourne bride, crois-moi!
Le saint enthousiasme est mort sous les risées;
A nous rendre meilleurs nul n'a pu réussir,
Et nous n'espérons plus les célestes rosées,
Et nous n'attendons plus le Messie à venir!
Ah! dans notre Babel, ami, que viens-tu faire?
En ces antres hideux où nous nous enfermons
L'air pur est rare et manque à nourrir nos poumons;
L'épais souci du lucre alourdit l'atmosphère...
N'importe! viens à nous, puisque aussi bien le sort
Trompe toujours nos vœux et trahit notre effort.

C'est une dure épreuve, et le ciel l'a voulue
Pour raffermir ton cœur et te rendre plus fort.
Jeune et beau cavalier, je t'aime et te salue !

*(Donaniel)*

## *LES BOIS*

Les bois sont beaux, l'été, quand sous leur dôme immense
Les ombres ont tendu leurs lacs mystérieux.
Des fauves affamés la chasse alors commence,
Et dans les noirs fourrés étincellent leurs yeux.
Ramassés et tapis dans l'ombre qui les noie,
Ils guettent le moment de bondir sur leur proie,
Lorsque de sa retraite en tremblant elle sort.
Cependant autour d'eux tout est paix et silence ;
Rien ne fait présager le carnage et la mort :
Au souffle de la nuit le frêne se balance
Et berce sur ses bras le bouvreuil qui s'endort.
Des houx les plus épais, impuissantes barrières,
Et des chênes feuillus perçant les frondaisons,
A travers les taillis, au milieu des clairières,
La lune vient s'asseoir sur les larges gazons.
C'est l'instant où Diane, en proie à son ivresse,
Elle aussi de l'amour connaissant la détresse,
Glisse dans l'éther bleu sur un rayon tremblant,
Et, craignant que les dieux devinent sa faiblesse,
Au sommet du Latmos que le couchant délaisse,
Pose, silencieuse, un pied furtif et blanc.
Endymion attend les baisers de l'amante
Et, sur un lit jonché d'herbe fraîche et de menthe,
S'abandonne aux langueurs de son rêve divin.
Accours, ô chasseresse, en ce lieu solitaire !

Nul ne saura là-haut les secrets de la terre.
Seul, le faune joyeux qui hante le ravin,
Peut-être surprendra l'ineffable mystère,
Et soudain, détrompé de ta sagesse austère,
Au plus profond du bois plongeant, brusque et moqueur,
D'un rire au loin strident te glacera le cœur.

*(L'Enragé)*

## MADAME LOUISA SIEFERT

1845-1877

MADAME LOUISA PÈNE-SIEFERT, *née à Lyon en 1845 et ravie prématurément à l'art en 1877, est l'auteur d'un volume de vers :* Rayons perdus, *qui fut très remarqué lors de son apparition en 1868. Parlant d'elle, M. Charles Asselineau a dit qu'elle « est un poète sincère, et nous l'en félicitons, car cette sincérité est la marque d'une âme fière et loyale, de la chaleur du cœur et de l'innocence de l'esprit. » Il a rappelé, en outre, qu'un poète, résumant son jugement sur ce livre, l'avait déclaré « très féminin de sentiment et en même temps très viril d'expression. »*

*En 1870, Mme Louisa Siefert fit paraître* Les Stoïques, *recueil de poésies qui donna toute la mesure de son talent à la fois ferme et pathétique.*

*Outre un opuscule patriotique,* Les Saintes Colères, *écrit en 1871, elle publia en 1872 des* Comédies romanesques, *dans lesquelles la profondeur de la pensée s'allie à l'excellence de la forme poétique. Interrompue en plein succès, son œuvre, qui comprenait un roman en prose intitulé :* Méline *(1876), a été complétée par un livre posthume :* Souvenirs recueillis par sa mère et Poésies inédites.

*Les ouvrages de Mme Louisa Siefert, parus de son vivant, ont été édités par A. Lemerre.*

A. L.

## *JALOUSIE*

I

Ah! toi, l'indifférent, tu souffres à ton tour:
L'angoisse t'a mordu, les peines sont venues;
Tu trembles et tu crains en attendant le jour,
Et la nuit te remplit de terreurs inconnues.

J'ai vu luire en tes yeux, par un brusque retour,
Des larmes jusque-là vainement retenues;
Et toi, qui ris de tout, toi, qui ris de l'amour,
Pour sonder l'avenir tu regardes les nues.

Tout n'est donc pas mensonge en nos maux ici-bas,
Que tu subis aussi, toi, dont le cœur la nie,
De la loi de douleur la sanglante ironie?

Et tu peux donc aimer, toi, qui ne m'aimes pas?
Mais quel déchirement qu'une telle pensée!
Dans ma blessure encor quelle épine enfoncée!

II

Oh! ce sonnet me pèse à l'égal d'un remord!
Que je m'occupe ou non, que je veille ou je rêve,
Ce souvenir ne peut me laisser paix ni trêve,
Car pour moi chaque vers est un serpent qui mord.

L'épreuve est salutaire alors qu'elle rend fort
Et d'un souffle puissant jusqu'au ciel nous enlève,
Mais tout ressentiment transperce comme un glaive,
Et ces angoisses-là sont angoisses de mort.

Arrière donc, vipère à la langue empestée,
Amertume égoïste et vile, pour jamais
Retourne au gouffre noir qui t'avait enfantée !

Moi, je veux vivre, aimer, et sentir désormais
Tout ce que peut souffrir une âme généreuse,
Qui demande au devoir le secret d'être heureuse.

III

Dans les champs reverdis passe un air pur et doux,
Une blanche vapeur estompe la vallée;
Toute ligne s'efface aux horizons plus mous,
La nature aujourd'hui de tendresse est voilée.

Adieu, sombre chagrin, tristesse aux pleurs jaloux,
De votre étreinte encor je suis tout ébranlée.
Apres poisons du cœur, bien loin enfuyez-vous,
Laissez venir la paix à mon âme troublée.

Je n'ai que trop senti vos aiguillons maudits,
Et je veux maintenant que tout ce que je dis
Soit trempé de douceur et de mélancolie,

Comme aujourd'hui l'on voit la lumière affaiblie
Glisser avec langueur jusqu'aux prés odorants
Et changer l'ombre humide en rayons transparents.

(*Rayons perdus*)

## *CRÉPUSCULE*

Je ne puis résister à la mélancolie
De la feuille qui tombe et du jour qui s'en va;
A ce moment, en moi quelque chose se plie,
Quelque chose de fier qui souffrit et rêva.

Cette feuille qui tombe et qu'à jamais oublie
L'arbre, auquel tout à l'heure un souffle l'enleva,
Ce jour déjà mourant qui lutte et s'humilie
Comme un proscrit blessé que le ciel réprouva,

Cette feuille, ce jour, cet oubli, tout m'attriste.
Une seule pensée en mon esprit subsiste,
Qui me dit : « C'est l'hiver ! » qui me dit : « C'est la nuit ! »

Demain, cieux et forêts rajeuniront encore...
Mais à la feuille morte, à l'heure qui s'enfuit,
Hélas ! qui parlera de printemps ou d'aurore?...

*(Rayons perdus)*

## *IDYLLE*

Sur l'herbe du verger, au pied de la charmille,
Le jeune homme est assis près de la jeune fille.
Chaque étoile à son tour pique le firmament;
Mille senteurs dans l'air, mille chansons bénies
Unissent leurs parfums, croisent leurs harmonies;
La nuit vient lentement.

Les montagnes au sud, par l'ombre atténuées,
Agrafent sur leur sein le manteau de nuées
Dont la splendeur du soir revêt leur nudité;
Le vent passe embaumé de thym, de menthe et d'ambre,
Et, couronné de fruits, voici venir septembre
Aussi doux que l'été.

Les ménages charmants des pinsons, des mésanges
Emplissent les rameaux de murmures étranges,
Ivres comme au printemps de leur nouvel amour;
Et le paysan las, sa bêche sur l'épaule,
Aiguillonne ses bœufs avec sa grande gaule
Pour hâter le retour.

Au village à présent chaque foyer scintille.
Le jeune homme est assis près de la jeune fille :
En souriant, leurs deux mères les ont laissés;
Sous le regard de Dieu, seuls, ils restent ensemble.
Lui, le cœur palpitant, la contemple; elle, tremble,
Les yeux sur lui fixés.

L'obscurité pourtant aux flancs de la montagne
Descend d'un pied furtif et peu à peu les gagne;
Quelques moments encore, ils ne se verront plus.
Dans le vallon pourtant une vapeur légère
Flotte et s'étend déjà des champs pleins de fougère
Aux sapins chevelus.

Ils se taisent toujours. Mais derrière eux, sur l'herbe,
Est-ce un jeu de la nuit nonchalante et superbe
Qui rapproche sans cesse et bientôt confondra
Leurs deux ombres en une, et de ses mains puissantes
Aura joint tout à fait leurs têtes rougissantes
Quand la lune viendra?

La nature au repos chante avec indolence
Son éternel poème. — O nature, silence!
Quel que soit ton génie, il est outrepassé;
Un plus sublime accord nous émeut les entrailles,
Car, ici, le baiser des saintes fiançailles
Vers Dieu s'est élancé!

Les mères à pas lents sont enfin revenues,
Et les deux amoureux aux âmes ingénues
Sont allés les presser dans leurs bras triomphants :
« Nous ne formerons plus qu'une même famille.
« Mères, mères, voici votre fils, votre fille,
« Bénissez vos enfants! »

*(Rayons perdus)*

## IMMORTALITÉ

Le chêne dans sa chute écrase le roseau,
Le torrent dans sa course entraîne l'herbe folle;
Le passé prend la vie, et le vent la parole,
La mort prend tout : l'espoir, et le nid et l'oiseau.

L'astre s'éteint, la voix expire sur les lèvres,
Quelqu'un ou quelque chose à tout instant s'en va.
Ce qui brûlait le cœur, ce que l'âme rêva,
Tout s'efface : les pleurs, les sourires, les fièvres.

Et cependant l'amour triomphe de l'oubli;
La matière, que rien ne détruit, se transforme;
Le gland semé d'hier devient le chêne énorme,
Un monde nouveau sort d'un monde enseveli.

Comme l'arbre, renaît le passé feuille à feuille,
Comme l'oiseau, le cœur retrouve sa chanson ;
L'âme a son rêve encore et le champ sa moisson,
Car ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.

*(Les Stoïques)*

## LUNE D'AVRIL

Déployant ses ailes de cygne
Au vol lent et capricieux,
Le clair de lune me fait signe
Et m'entraîne au loin sous les cieux.

Il franchit les lacs et les fleuves,
Baise les yeux clos des cités,
Et, se riant des grilles neuves,
Il s'en vient aux parcs désertés.

Il écarte l'ombre importune
Avec un geste familier ;
Puis il descend une par une
Les marches du blanc escalier.

Il s'en va retroussant sa robe
Le long de l'humide sentier,
Et, de-ci de-là, se dérobe
Entre le houx et l'églantier.

Je le vois errer d'arbre en arbre
Comme un doux poète étonné,
Et prêter des blancheurs de marbre
Au banc de pierre abandonné.

C'est ici que, las de sa course,
Rêveur il s'assied longuement,
Jetant aux flots clairs de la source
De la poudre de diamant.

Il endort les roses fleuries,
Il verse la rosée aux lis,
Il étend des blés aux prairies
Son manteau d'argent aux longs plis.

Ainsi promeneur pâle et triste,
Hôte des tombeaux délaissés,
Ami du chat et de l'artiste,
Protecteur des nids menacés,

Là-bas échevelant le saule
Qui pleure les morts oubliés
Et chargeant sur sa blanche épaule
Les linceuls qu'il a déliés,

Jusqu'à l'heure où, soudain rougies,
Les ténèbres font place au jour,
Il erre, — ô faiseur d'élégies,
O grand enchanteur de l'amour!

*(Les Stoïques)*

---

*
* *

A l'honneur du combat qu'importe la victoire?
Celui qui pour mourir se couche en son drapeau,
Suaire que son sang a fait tout rouge, est beau :
C'est la fatalité, mais c'est aussi la gloire.

Toute âme est le champ clos d'une bataille noire,
Sans pitié ni merci, sans soleil ni flambeau.
Chaque illusion morte y trouve son tombeau
Et dans sa chute entraîne au néant sa mémoire.

Ainsi, fiers seulement du devoir accompli,
Tristes cercueils où dort l'amour enseveli
Près des élans fougueux et des grandes pensées,

Nous traînons le fardeau de nos forces lassées,
Et nous nous survivons dans cet immense oubli,
Sentant s'ouvrir le ciel sur nos têtes baissées.

*(Les Stoïques)*

*
* *

Tous les rires d'enfant ont les mêmes dents blanches ;
Comme les rossignols dans les plus hautes branches,
Les moineaux dans les trous du mur,
Au rebord des longs toits comme les hirondelles,
Leur céleste gaîté s'envole à tire-d'ailes
Avec un son serein et pur.

Nul n'est favorisé dans l'immense partage :
Richesse et pauvreté n'y font pas davantage ;
Le rire, ce grand niveleur,
Sur tous les fronts répand la joie égalitaire,
Et c'est comme un écho qui fait vibrer la terre,
Et viendrait d'un monde meilleur.

Innocence, clarté! leur âme est une aurore
Que la vie en passant n'a pas troublée encore
Dans son épanouissement ;

Et, doux chanteurs des nids plus étroits ou plus frêles,
Les plus humbles, avec leurs petites voix grêles,
Ont le plus frais gazouillement.

Ainsi plus tard, aux jours que l'épreuve dévore,
On trouve des vieillards dont la lèvre incolore
Recèle un sourire ingénu.
Leurs tranquilles regards sont remplis de lumière :
On dirait un reflet de leur aube première,
Un rayon d'avril revenu !

On sent en leur parole une indulgence exquise,
Et la suavité de la paix reconquise
Ennoblit leur sainte candeur.
Enfant pur, aïeul blanc, devant eux on s'incline ;
Qui les voit, fleur naïve ou tremblante ruine,
Révère la même splendeur.

Car la vieillesse touche au ciel comme l'enfance :
L'une y retourne, et l'autre en vient. La morne offense
Des ans et du malheur s'enfuit.
Le coucher du soleil à son lever ressemble,
Et, diamants tous deux, souvent roulent ensemble
Les pleurs de l'aube et de la nuit.

*(Les Stoïques)*

## AU LARGE

Aux pays des autres étoiles,
Aux lointains pays fabuleux,
Le vaisseau sous ses blanches voiles
Nage au gré des flots onduleux.

Le ciel et l'océan s'unissent
Au bord de l'horizon enfui;
Les lourdes vagues s'aplanissent
Avec un long soupir d'ennui.

Dans cette immensité sans terme
Où se perd, tombe et meurt le vent,
Le sillage qui se referme
Marque seul la marche en avant.

O tristesse indéfinissable,
Accablement toujours nouveau!
Ne pas voir même un grain de sable,
Ne pas même entendre un écho!

Ici, rien que la mer sans grèves,
Là, rien que l'ombre des agrès;
Rien à l'avenir que des rêves,
Rien au passé que des regrets!

La semaine suit la semaine,
Le flot que le flot submergea
Au gouffre dans sa chute emmène
Chaque heure qui sonne, et déjà

L'aube a d'éclatantes nuances,
Le soir des couchants orangés,
Flamboîments et phosphorescences
A nos ciels d'Europe étrangers.

Des formes d'astres inconnues,
Vaisseaux par Dieu même conduits,
Iles, perles ou fleurs des nues,
Brodent le bleu manteau des nuits.

Mais cette splendeur qui décore
Le vaste infini déroulé
Est d'un aspect plus triste encore
Aux yeux tristes de l'exilé.

Et la petite maison basse,
Frère, où sont ta mère et tes sœurs,
Pour ton cœur avait plus d'espace,
Pour ton regard plus de douceur.

*(Les Stoïques)*

---

## TEMPS PERDU

Oh! tout ce temps perdu pour s'aimer, tous ces jours
Que je vois loin de moi s'envoler dans leur cours
Régulier, lent et monotone!
Tous ces bonheurs flétris dans leur espoir naissant
Comme ces derniers lis sur qui l'hiver descend
Avant la floraison d'automne!

Les arbres dépouillés demandent grâce aux cieux
Et semblent supplier de leurs bras anxieux,
Que fouettent le vent et la pluie;
Le vallon se remplit d'un brouillard froid et gris,
L'horizon nuageux se cache à l'œil surpris,
L'âme dans sa prison s'ennuie.

Car voici la saison du foyer, les longs soirs
Dont la lampe, qu'on voit si blanche aux seuils plus noirs,
Devient l'étoile convulsive;

Les longs mois qu'on dirait faits pour l'intimité,
Tant elle serait bonne à cet âtre enchanté
Où la flamme ailée est captive.

Mais, ô mon cœur, pourquoi sans cesse revenir
A ce que tu ne peux saisir ni retenir,
A ce qui reste l'impossible?
Et pourquoi, dédaignant tout ce qui t'est donné,
Aux flèches d'un regret à peine détourné
T'offrir toujours comme une cible?

Qui l'aurait cru? La paix d'un sort modeste et doux,
Moins que la gloire dont tant d'autres sont jaloux,
Était à conquérir aisée.
O mon cœur! prie et chante et ramène tes vœux;
Ce bien est le plus cher de tous ceux que tu veux:
Le parfum de la fleur brisée.

Hélas! l'heure qui sonne emporte un jour encor,
Et l'attente stoïque a remplacé l'essor
Dont la puissance m'est ravie;
Et je demeure seule, et je me dis, pendant
Que dans le vide obscur mes yeux vont regardant:
« L'amour est l'âme de ma vie! »

*(Les Stoïques)*

## JOUR TOMBANT

Sur le ciel gris rosé l'extrémité des branches
Se découpe légère et frissonnante au vent;
L'heure est chaude; le soir ouvre aux visions blanches,
Et par les prés fauchés elles s'en vont rêvant.

Elles s'en vont rêvant de leurs sœurs les chimères
Qui portaient dans leur robe un songe à chaque pli,
Espoirs, rayons perdus, décevances amères,
Souvenirs lumineux émergeant de l'oubli.

Et les souffles subtils pleins d'odorante flamme,
Qui font pâmer les fleurs sur le foin renversé,
Savent encore emplir de vertiges mon âme,
Lyre toujours vibrante au contact du passé.

Dans la nuit palpitaient des ailes de pensées,
Comme si mille oiseaux, se croisant sur mon front,
Avaient chanté pour moi leurs hymnes cadencées,
Avant de s'envoler au ciel clair et profond.

— Pourquoi rire? Les pleurs sont si près de la joie.
Dans l'ombre douloureuse où le sort l'a jeté,
Il n'est espoir si cher que mon cœur ne renvoie,
Il n'est amour si pur dont mon cœur n'ait douté.

— Pourquoi pleurer? La joie est si proche des larmes.
Toute ombre dans son sein porte l'espoir du jour.
Il n'est malheur si rude où ne soient quelques charmes,
Il n'est bonheur si doux qu'on ne doive à l'amour.

— Pourquoi chercher en vain une paix éphémère?
Ouvrir trop tôt son cœur ou trop tôt le fermer?
Voici la vision, l'idéal, la chimère :
Rire, pleurer, chanter et toujours plus aimer!

Sur le ciel assombri l'extrémité des branches
Se découpe plus lourde et frissonnante au vent;
Le soir n'a point de lune; adieu, visions blanches!
Et par les prés fauchés je m'en reviens rêvant.

*(Les Stoïques)*

## EMILE BERGERAT

1845

EMILE BERGERAT *est né à Paris le 29 avril 1845. Il débuta dans les lettres à dix-neuf ans par une comédie en vers, au Théâtre-Français, qui réussit. Tempérament très artiste, il a abordé à peu près tous les genres littéraires, poésie, théâtre, roman, critique d'art, chroniques, et sa réputation s'est faite de la multiplicité même de ses recherches. Malgré le succès considérable de ses chroniques de* CALIBAN, *au* Figaro, *le don théâtral paraît être sa dominante.*

*Comme poète, il a donné les* Poèmes de la Guerre, *recueil d'odes et d'élégies patriotiques écrites pendant le siège de Paris, récitées à la Comédie Française, et dont quelques-unes ont atteint et conservé la popularité. De ce nombre, il convient de citer* Les Cuirassiers de Reichshoffen *et* Le Maître d'École, *ce dernier ouvrage surtout, dont un autre poète a écrit qu'il était « le plus beau cri de douleur qu'ait poussé la patrie française pendant son martyre de 1870. »*

*Depuis cette époque, M. Émile Bergerat, à demi submergé dans une production presque quotidienne de journaliste militant, n'a plus donné à la poésie que le poème intitulé :* Enguerrande, *par lequel il affirme ses convictions shakespeariennes, et qui, a dit Théodore de Banville, renferme des « scènes ardentes, extasiées, lyriques et symétriques parfois, où le mot, avec sa force virtuelle et avec tous ses artifices, se mêle, se tresse et se retourne en cent façons pour exprimer l'inexprimable; où la magicienne*

*Rime se fait couleur, musique, lumière, caresse, pour éveiller les plus amères, les plus profondes, les plus délicieuses sensations.* »

*Entre autres dons naturels précieux, M. Émile Bergerat est favorisé de celui du vers comique. Il l'a exercé brillamment dans* La Nuit Bergamasque, *comédie qui date les débuts du Théâtre-Libre, puis dans l'adaptation pour la scène du* Capitaine Fracasse *de Théophile Gautier, beau-père de l'auteur, et enfin dans cette* Lyre Comique *que publie chaque semaine le supplément du* Figaro.

*Les œuvres poétiques de M. Émile Bergerat ont été publiées par A. Lemerre, et par Frinzine, Klein et Ce.*

A. L.

## *LE MAITRE D'ÉCOLE*

I

MESSIEURS les Allemands, au détour d'un chemin
Vous m'avez arrêté, les armes à la main...
Je ne suis pas soldat, n'ayant pas l'uniforme.
Vos édits sont formels... et je les avais lus.
Je serai fusillé tout à l'heure! — Au surplus
Faites votre devoir, je plaide pour la forme.

II

Quand vous êtes venus en France, mon pays,
J'étais l'instituteur de ces bourgs envahis.
Comme on entend les bois gazouiller à l'aurore,
Le babil des enfants indiquait ma maison!
— C'est celle què l'on voit fumer à l'horizon,
Dans ce brasier, où tout un canton s'évapore.

III

Ma femme était Badoise. — Oui, dans ce temps serein,
On pouvait naître encor des deux côtés du Rhin
Sans s'égorger et sans songer aux représailles.
Son cours ne traversait que mes rêves d'amant :
S'il me séparait d'elle, il était allemand;
Elle le crut français le jour des épousailles.

IV

Nous nous étions connus à Strasbourg! — Je voudrais
Ne pas dire ce nom devant vous, étant près
De retourner au Dieu qu'atteste ma patrie!
Elle était protestante, et mon culte est romain;
Mais le jour où sa main fut mise dans ma main
Nous vit jurer tous deux la même idolâtrie.

V

Les enfants l'adoraient!... Ils m'aimaient bien aussi!
Je n'ai pas toujours eu l'air fauve que voici;
Le meurtre, voyez-vous, déforme le sourire,
Et j'ai beaucoup tué! — Quelques-uns d'entre vous
Sont des savants, dit-on : je n'en suis pas jaloux,
Car j'ai fait plus de mal qu'ils n'en pourront écrire.

## VI

Et pourtant que de joie en mon humble métier!
J'ai vécu de chansons pendant un an entier;
Quand on entendait rire, on disait : « C'est l'école! »
L'enfant n'est bien souvent qu'un ange curieux
Qui vient pour essayer la vie, une heure ou deux,
Et qui, la trouvant triste, ouvre l'aile... et s'envole.

## VII

Sans doute ils oubliaient chez moi le paradis,
Car tous m'étaient restés. — Ce que je vous en dis
N'est pas pour me vanter; j'avais cette chimère
Qu'à la longue, fût-il faible ou fort, blond ou brun,
Le ciel finirait bien par m'en envoyer un
Dont ma femme serait le portrait... et la mère.

## VIII

La guerre vint. — Forbach! Reichshoffen! — Votre roi
Chantait : Louange à Dieu! — Je ne sais pas pourquoi
Un peuple écoute un roi qui l'appelle à la guerre.
Il serait fort aisé pourtant de dire : « Non!
Nous ne sommes point faits pour nourrir le canon!... »
Je suis, vous le voyez, un esprit très vulgaire.

## IX

Enfin Sedan! — Un soir, les habitants du bourg
Sortent de leurs maisons. — On battait le tambour.
On court, on se rassemble au préau de l'église...
Les vitraux flamboyaient aux lueurs du couchant;
C'était l'heure où chacun est revenu du champ,
Où l'azur, comme on dit chez nous, se fleurdelise.

## X

Le maire était monté sur un large escabeau,
Et parlait. A la main il tenait un drapeau
Où l'on avait écrit : Vive la République!
— « C'est au peuple, dit-il, qu'on en veut cette fois!
« On brûle nos hameaux; il nous reste les bois;
« La liberté s'y plaît, et c'est sa basilique!

## XI

« L'arbre abrite et nourrit l'homme qui se défend!
« Amènera qui veut sa femme et son enfant,
« Car la femme au combat n'est plus que la femelle;
« Elle anime le mâle et charge les fusils,
« Et le sang qu'elle verse en allaitant ses fils
« Donne un goût de vengeance au lait de sa mamelle!

## XII

« Donc en forêt! » — A peine il achevait ces mots,
Voilà que le tocsin pleure sur les hameaux,
Et que, sous le portail ébranlé du vieux temple,
Le curé, soulevant une croix, apparaît,
Et se met à marcher, grave, vers la forêt!...
C'était plus qu'un sermon, cela, c'était l'exemple!

## XIII

Il montait à pas lents, toussant dans le brouillard.
Tous le suivent! Tous vont où s'en va le vieillard!...
Le bourg abandonna sa misère au pillage,
Et, quand tout disparut au tournant du coteau,
La forêt referma les plis de son manteau,
Et puis la solitude entra dans le village!

## XIV

Moi, je les regardais, hébété, comme fou!...
Le tocsin gémissait sans relâche. — Un hibou,
Qui flottait éperdu dans la brume sonore,
Me parut ressembler à mon âme... Il tournait!
— « Mon Dieu! la guerre sainte! Est-ce là qu'on en est? »
Le sonneur, harassé, s'en alla vers l'aurore,

## XV

Et la cloche cessa de tinter à jamais!
— Quand je fus seul avec la femme que j'aimais,
Je lui fis parcourir l'école jusqu'au faîte.
A tous nos coins chéris, je lui disais : « Tu vois!
« Tu vois!... Regarde bien!... C'est la dernière fois!.. »
Et j'y portais la flamme en détournant la tête.

## XVI

Deux jours après, j'étais à Bade. Ses parents
Pleuraient, car ils sont vieux! — « Tenez, je vous la rends,
« Leur dis-je; son amour l'avait dépaysée!
« Voici les cent écus de sa dot; comptez-les.
« Je ne puis rien tenir de vous, étant Français!
« Et toi, pardonne-moi de t'avoir épousée!

## XVII

« Je n'avais pas le droit de t'aimer! Je devais
« Haïr tes grands yeux bleus, car l'amour est mauvais;
« Il a fait dévoyer toute la race humaine!
« Lorsque nous échangeons notre âme en nos baisers,
« C'est mal! Nos deux pays, ma chère, en sont lésés!
« Notre bonheur leur vole une part de leur haine.

## XVIII

« Enfant, pardonne-moi ! Car mon crime est réel
« De n'avoir lu ni Kant, ni Gœthe, ni Hégel !
« Aux élèves qu'ils font on reconnaît des maîtres !
« Sottement j'enseignais aux miens dans mes leçons :
— « Le bon Dieu fit le fer pour couper les moissons ! »
« Et je faussais vos cœurs, ô naïfs petits êtres !

## XIX

« Le fer est le métal de mort, sachez-le bien !
« La mort étant le but, le fer est le moyen ;
« Il s'assouplit au meurtre et brille dans les larmes !
« Dieu l'a fait pour qu'il gronde et qu'il lance le feu ;
« Aussi, mes chers petits, il faut adorer Dieu,
« Qui pour vous égorger vous a donné des armes !

## XX

« Je leur dirai cela dans la forêt, là-bas,
« Car j'y vais retourner ! En ne te voyant pas,
« Ils vont me demander : « Mais elle, où donc est-elle ? »
« Je leur expliquerai qu'il ne faut plus t'aimer !
« Et, si je puis le dire enfin sans blasphémer,
« Que tu n'étais ni bonne, ô mon ange, ni belle !

## XXI

« Adieu donc, chère femme, adieu jusqu'au revoir!...
« L'amour n'est que la vie, il n'est pas le devoir!...
« N'importe où je mourrai, c'est ici que j'expire!... »
Je ne pus retenir mes sanglots étouffants.
Son père m'avait pris les mains : « Pauvres enfants!
Disait-il, vous payez les gloires de l'Empire! »

## XXII

Qu'il fut long le moment qui nous tint embrassés!
Il me semble si court à présent! « C'est assez, »
Dis-je. — Mais tout à coup je vois pâlir ma femme!
Au geste qu'elle fait, nous devenons tout blancs.
— « Que ferai-je du fils que je porte en mes flancs? »
Cria-t-elle. — Ah! messieurs! la guerre est bien infâme!

## XXIII

Il en est parmi vous qui sont pères. Mais moi
Je ne l'avais jamais été! — Si votre roi
Savait ce que l'on souffre, il prendrait le cilice!
J'étais père!... j'étais père!... Chacun m'entend!
Et je devais mourir sans le voir, lui, pourtant!...
Je tombai net : j'avais épuisé le calice!

## XXIV

Quand je repris mes sens, je vis le vieux Badois
A mes côtés. — « Va-t'en, me dit-il, tu le dois ;
« Fais plus que ton devoir, jeune homme, pour le faire !
« Tu méritais ma fille : elle est veuve, c'est bien.
« Mérite ta patrie à présent !... Citoyen,
« Venge-la : c'est ton droit... et je te le confère. »

## XXV

Je partis dans la nuit. Mais lorsque j'arrivai
Dans mon pauvre pays, je crus avoir rêvé.
Des cadavres blêmis pourrissaient dans la boue ;
Des chevaux éventrés craquaient sous des caissons,
Et des chemins affreux s'ouvraient dans les moissons
Au sein des épis mûrs qu'avait fauchés la roue !...

## XXVI

Le village n'était qu'un brasier... Au milieu,
Le clocher, d'où tombaient comme des pleurs de feu,
Semblait prendre à témoin l'Éternel dans l'espace...
Je ne vous peindrai pas ce que vous avez fait.
Mais quand je vis cela, je compris qu'en effet
Vous vouliez à jamais germaniser l'Alsace !...

## XXVII

Alors je me blottis dans l'ombre, et j'attendis...
Un uhlan s'avançait à cheval; je bondis
En croupe, et lui volai son fusil et ses balles!...
Il en avait quarante; il n'en reste que huit.
Nous ne tirons jamais qu'à bout portant, la nuit...
Car la guerre sacrée a des lois infernales.

## XXVIII

Et nous sommes cinq cents, messieurs, dans la forêt.
Quand l'un de nous est pris, on le venge; — on pourrait
Compter plus d'un malade, hélas! mais pas un lâche!
Les petits sont souffrants, et notre vieux curé
A cessé de tousser... Nous l'avons enterré
Dans la première neige... Il est mort à la tâche.

## XXIX

Aujourd'hui, c'est mon tour, et je ne m'en plains pas.
J'ai trop vécu d'un mois sur terre. — Je suis las,
Et mon malheur n'est pas l'excuse que j'allègue.
Hâtez-vous, car je crains de douter de mon Dieu!...
— Donc, en joue!... A jamais vive la France!... Feu!...
Et quant à mon enfant, messieurs, je vous le lègue!...

## L'ENSEVELISSEMENT

DE THÉOPHILE GAUTIER

Des gens en blouse, doux et forts,
Sont venus apporter la bière.
Elle est moins mesurée au corps
Qu'à son volume de poussière.

Mais que le chêne en est épais!
Au festin des vers quelle table!
Qui donc prétend qu'on dort en paix
Dans cette boîte épouvantable?

Est-ce là, pour l'éternité,
Dans ce coffre étouffant et sombre,
Que ce grand chasseur de clarté
Sera couché, dévoré d'ombre?

Lui qui, dans l'épaisseur des nuits,
Submergé de terreurs funèbres,
Comme un aigle au profond d'un puits,
Disputait son rêve aux ténèbres!

Pour la première fois qu'il dort
En soixante ans de vie humaine,
Il a bien le droit d'être mort
Sans qu'on le cloue et qu'on l'emmène!

Comme son beau front de héros
Fait face au ciel et le défie!
Il a les blancheurs du paros
Et semble refléter sa vie!

Pareille à du granit soyeux,
Sa barbe a des reflets d'aurore,
Et sa bouche est moulée encore
Sur un sourire de ses yeux;

Ainsi qu'en ses fières estampes
Qui nous le rendaient à vingt ans,
Ses cheveux bouclés et flottants
Naissent en gerbes de ses tempes,

Et, séparés par le milieu,
Ils marquent déjà le sillage
De l'aile qui remporte à Dieu
Cette âme éprise de voyage.

A quel dieu ce front raffermi
Ne fait-il pas encore envie?
Est-ce un mort que cet endormi
Qui se réveille de la vie?

Que veut donc ce cercueil béant?
Et son vainqueur, qui le lui livre?
Qui jette en pâture au néant
Celui que la Mort laisse vivre?

Vain combat! Nous ne verrons plus
Cette face pâle et superbe,
Qui déjà défiait le Verbe
Dans le langage des Élus!

Voilé! — Le drap encore ondoie!
De la tête aux pieds un sillon
Blanc se creuse! Le papillon
Est clos dans un cocon de soie!

Ils le soulèvent doucement,
Et, comme un glaive dans sa gaîne,
Le glissent dans ce vêtement
Tissu des fibres d'un vieux chêne,

D'un vieux chêne fort comme lui,
Comme lui frappé dans sa force
Et dépouillé de son écorce
Ainsi que lui de son ennui!

Et quand, dans une étreinte brève,
Cette tête a heurté ce bois,
Crâne sans vie et bois sans sève
Ont sonné le vide à la fois.

Sous ce crâne de leurs mains froides
Ils ont mis un oreiller blanc;
De chaque côté, sur le flanc,
Ils ont ramené ses bras roides.

O Mort, contemple ton soldat
Sur les rangs et dans la tenue,
Attendant la grande Revue
Et le clairon de Josaphat!

Sur la poitrine qu'il consacre
Un chapelet aux grains rivés
Épand de sa grappe de nacre
Le vin mystique des avés.

Et, dernier présent d'une année
Qui meurt, elle! pour refleurir,
Une rose blanche et fanée
Cherche son cœur pour y mourir!...

Et c'est tout! L'horreur est gravie!
Sur ce front deux fois dérobé,
Porte suprême de la vie,
L'épais couvercle est retombé!

*(Le Tombeau de Théophile Gautier.)*

## PAROLES DORÉES

J'AI reposé mon cœur avec tranquillité
Dans l'asile très sûr d'un amour très honnête.
La lutte que je livre au sort est simple et nette,
Et tout peut m'y trahir, non la virilité.

Je ne crois pas à ceux qui pleurent, l'âme éprise
De la sonorité de leurs propres sanglots:
Leur idéal est né de l'écume des mots,
Et comme je les tiens pour nuls, je les méprise.

Cerveaux que la fumée enivre et qu'elle enduit,
Ils auraient inventé la douleur pour se plaindre;
Leur stérile génie est pareil au cylindre
Qui tourne à vide, grince et s'use dans la nuit.

Ils souffrent? Croient-ils donc porter dans leur besace
Le déluge final de tous les maux prédits?
Sous notre ciel chargé d'orages, je le dis,
Il n'est plus de douleur que la douleur d'Alsace.

J'aime les forts, les sains et les gais. Je prétends
Que la vie est docile et souffre qu'on la mène :
J'observe dans la mort un calme phénomène
Accessible à mes sens libres et consentants,

Et qui ne trouble pas ma paix intérieure.
Car la forme renaît plus jeune du tombeau,
Et l'ombre passagère où s'engloutit le Beau
Couve une éternité dans l'éclipse d'une heure.

Car la couleur charmante et mère des parfums
Rayonne inextinguible au fond des nuits funèbres,
Et sa splendeur de feu qu'exaltent les ténèbres
Emparadise encor les univers défunts.

Femme, recorde-moi ceci. Ma force vierge
Est éclose aux ardeurs brunes de tes beaux yeux :
Quand mon cœur sera mûr pour le sol des aïeux,
Notre amour sera clos. N'allume pas de cierge.

Le ciel restera sourd comme il reste béant.
O femme, écoute-moi, pas de terreur vulgaire!
Si l'âme est immortelle, il ne m'importe guère,
Et je ne me vends pas aux chances du néant.

Aucun joug n'a ployé ma nuque inasservie,
Et dans la liberté que lui fait sa vertu,
Voici l'homme qui s'est lui-même revêtu
Du pouvoir de juger et d'attester sa vie.

Hors de moi, je ne prends ni rêve ni conseil;
N'arrachant du labeur que l'œuvre et non la tâche,
Je ne me promets point de récompense lâche
Pour le plaisir que j'ai de combattre au soleil.

Le limon, que son œuvre auguste divinise
Par son épouvantable enfantement, répond
Aux désirs surhumains de mon être fécond,
Et ma chair douloureuse avec lui fraternise.

Telle est ma loi. Sans peur et sans espoir, je vais,
Après m'être creusé ma route comme Alcide.
Que la combinaison de mon astre décide
Si je suis l'homme bon ou bien l'homme mauvais.

Mais, quel que soit le mot qu'ajoute ma planète
Aux constellations de la fatalité,
J'ai reposé mon cœur avec tranquillité
Dans l'asile très sûr d'un amour très honnête.

## LUCIEN PATÉ

1845

LUCIEN PATÉ *est né à Chalon-sur-Saône le 6 mars 1845. Après s'être fait recevoir licencié en droit et licencié ès lettres, il publia divers poèmes intitulés :* Lacrymæ rerum *(1871)*, Mélodies intimes *(1874)*, A Molière *(1876)*, A Corneille *(1876); puis, en 1879, il les réunit en un volume avec un grand nombre de poésies nouvelles. D'autres pièces de vers parurent ensuite isolément ou dans plusieurs Revues.*

*Parlant du recueil qui contient les principales œuvres du poète, M. Paul Stapfer s'exprime ainsi : « S'il fallait définir d'un mot M. Lucien Paté, je dirais qu'il est* virgilien. *J'appelle ainsi un poète qui voit la nature avec les yeux de l'âme et qui ne se contente pas de la peindre, mais qui la sent profondément. »*

*Entré dans l'administration des Beaux-Arts en 1873, M. Lucien Paté y exerce aujourd'hui les fonctions de secrétaire de la Commission des monuments historiques. Grâce à ses éminentes qualités littéraires, il apprécie avec autorité, dans le journal* L'Illustration, *les principales œuvres de nos auteurs contemporains.*

*Les poésies de M. Lucien Paté ont été publiées par M. G. Charpentier.*

ANDRÉ LEMOYNE.

## LE VIEUX PÊCHER

C'ÉTAIT le vieux pêcher, le grand arbre, l'aïeul
Aux bras ouverts, couvrant tout un mur à lui seul.
L'automne, à le charger de parures vermeilles,
A l'envi du printemps, épuisait ses corbeilles.
Tantôt c'étaient des fleurs à nourrir vingt ruchers,
Et mille essaims joyeux s'y voyaient attachés,
Et le mur, pour voiler son visage morose,
Semblait tenir ouvert un large éventail rose.
Tantôt c'étaient des fruits qu'on eût dit de velours,
Gonflés d'un divin suc et que l'œil jugeait lourds.
Pour mouler une coupe on en eût pris l'empreinte,
Et, dans un pur paros, Praxitèle, sans crainte,
Eût modelé sur eux le sein de ses Vénus.
On eût dit les appas innombrables et nus
De Cérès prenant vie un moment dans cet arbre ;
Puis ils avaient encor ce que n'a point le marbre,
Un frais duvet de pourpre avec de doux parfums.

Tels on vous admirait, pauvres rameaux défunts !
Mais pour tout ici-bas vient l'heure de la tombe :
Qu'on vive un siècle, un jour, homme, rose ou colombe,
Chacun tour à tour paye au destin son tribut ;
Nombreux sont les chemins, mais unique est le but,
Et devant le néant tous les êtres sont frères.

Moi, j'ai fait tristement les apprêts funéraires ;
J'ai pris en main la hache, ainsi qu'un fer sacré,
Et, redoublant mes coups sur ce corps vénéré,
J'ai couché le vieil arbre endormi dans l'allée,

Comme un ami dont l'âme ailleurs s'en est allée.
Puis, prêtre de Cybèle et pensif bûcheron,
Creusant l'antique sol tout à l'entour du tronc,
J'ai mis au jour surpris ses racines âgées,
Dans le terrain fertile avidement plongées.
Le fer a tranché tout.

Quand viendra la saison
Où l'opaque brouillard rétrécit l'horizon;
Quand, sous le noir manteau des grandes cheminées,
Les veilles par l'hiver nous seront ramenées;
Un soir que les amis, cercle aimable et charmant,
Seront nombreux autour de mon feu de sarment,
Je jetterai dans l'âtre, où le vent monotone
Chantera sa chanson, triste écho de l'automne,
Le débris desséché du vieil arbre péri,
Et tous rappelleront son souvenir chéri,
Et, tendant les deux mains aux flammes odorantes,
Rediront sa beauté, ses pêches transparentes,
De loin, en approchant, les sentiers embaumés,
Et ses rameaux en fleurs, des abeilles aimés.

## MON AME

Au doux éclat de ton visage,
Comme au rayon du firmament,
Ma pauvre âme sur ton passage
S'était ouverte doucement.

Mais voilà que ta main distraite
A cueilli mon âme en rêvant,
Comme on cueille une pâquerette
Que l'on effeuille ensuite au vent.

Tes doigts ont meurtri son calice,
Pétale à pétale arraché,
Et tes yeux ont vu mon supplice
Sans que ton cœur en fût touché.

Et maintenant par toute plaine
Errent, sans parfum ni couleur,
Au gré mouvant de chaque haleine,
Les débris de mon âme en fleur.

## A LAMARTINE

Les voiles sont tombés : salut à ton image,
Lamartine! La foule étreint ton piédestal,
Pour fêter de plus près, dans un plus tendre hommage,
Ton retour éternel à ton pays natal.

La tombe s'est ouverte, et la mort rend sa proie.
Parmi nous pour toujours te revoilà vivant.
Ton berceau s'illumine, et ta ville avec joie
Donne encore une fois le jour à son enfant.

Mais l'enfant cette fois n'est plus l'enfant fragile :
C'est l'homme au front superbe, au geste souverain,
Qui, laissant au tombeau sa dépouille d'argile,
Se lève tout à coup, fait de gloire et d'airain.

Plus de mort maintenant, plus de lente agonie.
Les partis se sont tus, et chacun à tes pieds,
Sur ce socle où d'en haut va planer ton génie,
Dépose le fardeau de ses inimitiés.

On eût rêvé pour toi que la guerre civile
T'eût fait périr debout, dans ta gloire immolé,
Tel que trois jours entiers t'a vu l'Hôtel-de-Ville,
Plus noble que d'Anglas et plus beau que Molé.

De ce peuple en fureur, qui brisait ses entraves,
Quand ta voix éloquente osait dompter les flots,
Certes, tu méritais la sainte mort des braves :
Le poète avait droit de finir en héros.

Si la mort fut rebelle, en est-ce à toi la faute?
Eh! qui plus fièrement a jamais survécu?
Qui donc jamais chez soi rentra tête plus haute
Et prit plus simplement le chemin du vaincu?

Rome eut-elle jamais de plus belles victimes?
En fut-il de plus pure au pays de Platon?
Fallait-il mettre encor dans tes mains magnanimes
Le poison d'Annibal ou le fer de Caton?

Rendons grâce au destin qui sauva la patrie
D'un meurtre maternel et d'un crime odieux.
Mais toi, d'assez de coups ton âme fut meurtrie
Pour qu'il te fût permis d'en porter plainte aux dieux!

Avoir été le barde et l'enchanteur suprême,
Le grand consolateur, lui seul inconsolé,
La voix dont un écho, sur les lèvres qu'on aime,
Se trouve à nos soupirs incessamment mêlé;

Avoir ouvert sa porte à toutes les misères;
Avoir à tout venant prodigué son trésor,
Puis offert sa poitrine à tous les adversaires,
Sans pâlir ni compter plus ses jours que son or;

Avoir été celui qu'on flatte et qu'on encense,
Le fier triomphateur, exempt de tout affront;
Avoir eu, sans le sceptre, une toute-puissance,
Et, plus qu'un diadème, une auréole au front;

Puis déchoir, puis tomber, puis n'être plus qu'une ombre;
Voir ses chants immortels outragés par l'oubli;
Traîner ses jours vieillis sous un ciel toujours sombre,
Pauvre et calomnié, frappé, mais non sali!

Ah! nous fûmes ingrats, injustes, cruels même!
Ta plainte à se répandre eut trop de fois raison,
Et nous n'avons que trop mérité l'anathème
Pour t'avoir fait trouver l'exil dans ta maison!

C'est que l'exil n'est pas seulement hors de France;
Il est où sont les cœurs opprimés ou trahis;
Il est où nulle main n'apaise une souffrance;
Il est où l'on est seul, même dans son pays!

Eh bien! dans ce martyre et cette solitude,
Le sort, qui si longtemps te bannit sous ton toit,
Le sort, qui t'accablait d'une atteinte si rude,
Eut, parmi ses rigueurs, une faveur pour toi.

Il t'épargna ce deuil, amer aux plus stoïques,
Et qui t'eût fait saigner tout le sang de ton cœur,
De voir, sous la moisson de ses morts héroïques,
Le sol français foulé par le pied d'un vainqueur.

Aujourd'hui que, le front sorti de nos décombres,
Nous relevons la tête à des soleils plus beaux,
Nous voulons rendre aussi le jour aux grandes Ombres,
Et nous faisons jaillir la clarté des tombeaux.

Pour en dorer nos cieux nous rallumons ta gloire
Dont l'éclat sort plus pur de ses voiles d'un jour,
Et pour l'éternité nous dressons ta mémoire
Dans son rayonnement de génie et d'amour!

## *LA PLAINTE*

J'AI dit aux bois toute ma peine,
Et les bois en ont soupiré;
J'ai dit mon mal à la fontaine,
Et la fontaine en a pleuré;

Je l'ai dit à l'oiseau qui chante,
Et l'oiseau tristement s'est tu;
Je l'ai dit à l'étoile ardente,
Qui par un signe a répondu;

Je l'ai dit à la fleur cachée
Dans l'herbe épaisse sous mes pieds;
Je l'ai dit à la fleur penchée
Sur ma tête, dans les sentiers;

Et vite elles ont sur ma plaie
Répandu, prises de pitié,
Fleurs du gazon ou de la haie,
Le parfum de leur amitié!

Ah! lorsque toute la nature
Ainsi prend part à mes douleurs;
Quand le vent qui passe et murmure
Sur son aile emporte mes pleurs,

Voudras-tu pas aussi m'entendre,
Réponds, toi qui les fais couler,
Et, plus douce alors et plus tendre,
Voudras-tu pas me consoler ?



MAURICE ROLLINAT

## MAURICE ROLLINAT

1846

MAURICE ROLLINAT *est né en 1846, à Châteauroux (Indre). Son père, François Rollinat, avocat, qui fut un des députés républicains de 1848, était le grand ami de George Sand, et l'écrivain de* La Mare au Diable *et de* François le Champi *reporta son affection sur le jeune homme qui demandait ses premiers vers à ce Berry creusé en ravines et en rivières, d'aspect si particulier et si mélancolique. Le volume de début de Rollinat, venu à Paris en 1868, parut en 1877, et portait ce titre évocateur de la contrée quittée:* Dans les Brandes.

*La Critique, qui devait si bien plus tard songer à Baudelaire, aurait dû signaler la part d'initiation de Mme Sand, et, surtout, dire la sincérité de ces impressions, la profondeur d'accent de cette poésie de terroir. Pour Baudelaire, dont l'influence peut en effet se constater dans certaines pièces macabres des* Névroses, *parues en 1883, il ne masque nullement la personnalité de Rollinat, qui le suit chronologiquement, comme Baudelaire suit Edgar Poë. Il est des affinités d'esprit et des rencontres sincères. D'ailleurs, toute la partie naturiste de l'œuvre de Rollinat est absolument conçue en dehors de l'inspiration du grand poète des* Fleurs du Mal, *qui ne vit pas la nature et rêva d'artificiels jardins où croîtraient des végétaux métalliques. Les pages des* Névroses *intitulées :* Les Refuges, *où toutes les sèves et toutes les forces agissantes se résument dans des pièces telles que* La Vache au Taureau, *ces pages affirment une vision directe et une conception individuelle des choses.*

*Un jugement de l'existence se dégage aussi à travers les notations de sentiments, de plaintes, de frissons, de cauchemars, — le jugement désolé d'un visionnaire hanté par le mystère de la vie et par l'irréparable de la mort.* L'Abîme, *publié en 1886, a condensé cette observation et formulé cette prescience en des pièces concises dans lesquelles le poète a enclos sa triste expérience. Les idées, les passions, les intérêts, les vices, sont visiblement montrés dans une forte langue, apte à matérialiser les abstractions. S'il est permis d'essayer un terme descriptif à propos de métaphysique, on dira que ce livre singulier présente aux réfléchis et aux désenchantés une succession de paysages de l'âme.*

*Les œuvres de Rollinat ont été éditées par M. G. Charpentier.*

Gustave Geffroy.

---

## LA LUNE

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les vents hagards
Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeons
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes !

Elle fait miroiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
Infranchissables ;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas
Font luire de petits micas
Parmi les sables !

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières !
Son rayon blême et vaporeux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les flancs ocreux
Des fondrières.

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
Des vents funèbres ;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs,
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénufars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
De vertes plaques ;

Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grimpant
Dans la rocaille !

Oh ! quand, tout baigné de sueur,
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
Mon âme brune ;
Si donc, la nuit, comme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou,
O bonne Lune !

Car l'été, sur l'herbe, tu rends
Les amoureux plus soupirants,
Et tu guides les pas errants
Des vieux bohèmes ;
Et c'est encore ta clarté,
O reine de l'obscurité,
Qui fait fleurir l'étrangeté
Dans mes poèmes !

*(Dans les Brandes)*

## LA MARE AUX GRENOUILLES

Cette mare, l'hiver, devient inquiétante,
Elle s'étale au loin sous le ciel bas et gris,
Sorte de poix aqueuse, horrible et clapotante,
Où trempent les cheveux des saules rabougris.

La lande tout autour fourmille de crevasses,
L'herbe rare y languit dans des terrains mouvants,
D'étranges végétaux s'y convulsent, vivaces,
Sous le fouet invisible et féroce des vents ;

Les animaux transis, que la rafale assiège,
Y râlent sur des lits de fange et de verglas,
Et les corbeaux — milliers de points noirs sur la neige —
Les effleurent du bec en croassant leur glas.

Mais la lande, l'été, comme une tôle ardente,
Rutile en ondoyant sous un tel brasier bleu,
Que l'arbre, la bergère et la bête rôdante
Aspirent dans l'air lourd des effluves de feu.

Pourtant, jamais la mare aux ajoncs fantastiques
Ne tarit. Vert miroir tout encadré de fleurs
Et d'un fourmillement de plantes aquatiques,
Elle est rasée alors par les merles siffleurs.

Aux saules, aux gazons que la chaleur tourmente,
Elle offre l'éventail de son humidité,
Et, riant à l'azur, — limpidité dormante, —
Elle s'épanouit comme un lac enchanté.

Or, plus que les brebis, vaguant toutes fluettes
Dans la profondeur chaude et claire du lointain,
Plus que les papillons, fleurs aux ailes muettes,
Qui s'envolent dans l'air au lever du matin,

Plus que l'Ève des champs, fileuse de quenouilles,
Ce qui m'attire alors sur le vallon joyeux,
C'est que la grande mare est pleine de grenouilles,
— Bon petit peuple vert qui réjouit mes yeux. —

Les unes : père, mère, enfant mâle et femelle,
Lasses de l'eau vaseuse à force de plongeons,
Par sauts précipités, grouillantes, pêle-mêle,
Friandes de soleil, s'élancent hors des joncs ;

Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,
Sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,
Et clignotent bientôt leurs petites paupières
Dans un nimbe endormeur et bleu de moucherons.

Émeraude vivante au sein des herbes rousses,
Chacune luit en paix sous le midi brûlant;
Leur respiration a des lenteurs si douces
Qu'à peine on voit bouger leur petit goître blanc.

Elles sont là, sans bruit rêvassant par centaines,
S'enivrant au soleil de leur sécurité ;
Un scarabée errant du bout de ses antennes
Fait tressaillir parfois leur immobilité.

La vipère et l'enfant — deux venins ! — sont pour elles
Un plus mortel danger que le pied lourd des bœufs :
A leur approche, avec des bonds de sauterelles,
Je les vois se ruer à leurs gîtes bourbeux ;

Les autres que sur l'herbe un bruit laisse éperdues,
Ou qui préfèrent l'onde au sol poudreux et dur,
A la surface, aux bords, les pattes étendues,
Inertes, hument l'air, le soleil et l'azur.

Ces reptiles mignons qui sont, malgré leur forme,
Poissons dans les marais, et sur la terre oiseaux,
Sautillent à mes pieds, que j'erre ou que je dorme,
Sur le bord de l'étang troué par leurs museaux.

Je suis le familier de ces bêtes peureuses
A ce point que, sur l'herbe et dans l'eau, sans émoi,
Dans la saison du frai qui les rend langoureuses,
Elles viennent s'unir et s'aimer devant moi.

Et près d'elles, toujours, le mal qui me torture,
L'ennui, — sombre veilleur, — dans la mare s'endort;
Et, ravi, je savoure une ode à la nature
Dans l'humble fixité de leurs yeux cerclés d'or.

Et tout rit : ce n'est plus le corbeau qui croasse
Son hymne sépulcral aux charognes d'hiver :
Sur la lande aujourd'hui la grenouille coasse,
— Bruit monotone et gai claquant sous le ciel clair.

*(Dans les Brandes)*

---

## LA CHANSON DE LA PERDRIX GRISE

La chanson de la perdrix grise
Ou la complainte des grillons,
C'est la musique des sillons
Que j'ai toujours si bien comprise.

Sous l'azur, dans l'air qui me grise,
Se mêle au vol des papillons
La chanson de la perdrix grise
Ou la complainte des grillons.

Et l'ennui qui me martyrise
Me darde en vain ses aiguillons,
Puisqu'à l'abri des chauds rayons
J'entends sur l'aile de la brise
La chanson de la perdrix grise.

*(Dans les Brandes)*

## LES FRISSONS

De la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
A fleur d'eau comme à fleur de peau
Les frissons courent :
Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
Au bout des voiles ;
Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
Sont des étoiles ;

Ils rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés;
Ils s'éparpillent dans les blés
Et les ramures;
Ils vont orageux ou follets
De la montagne aux ruisselets,
Et sont les frères des reflets
Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons:
L'âme et la robe!
Oh! celui qu'on voudrait saisir!
Mais à peine au gré du désir
A-t-il évoqué le plaisir,
Qu'il se dérobe!

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévoûment
Par qui l'âme est secrètement
Récompensée;
Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave du devoir;
Mais la Peur est le frisson noir
De la pensée:

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains,
Qui revêt l'arbre

D'une carcasse ou d'un linceul ;
Qui fait trembler comme un aïeul,
Et qui vous rend, quand on est seul,
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou ?
Quel problème insoluble et fou
Te bouleverse,
Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni ?
— « C'est le frisson de l'Infini
Qui me traverse ! »

Le strident quintessencié,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte !
Delacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux,
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
A la voix trouble,
Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La Misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit
Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châle vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume ;
Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume !

*(Les Névroses)*

## *LE GOUT DES LARMES*

L'ÉNIGME désormais n'a plus rien à me taire,
J'étreins le vent qui passe et le reflet qui fuit,
Et j'entends chuchoter aux lèvres de la Nuit
La révélation du gouffre et du mystère.

Je promène partout où le sort me conduit
Le savoureux tourment de mon art volontaire ;
Mon âme d'autrefois qui rampait sur la terre
Convoite l'outre-tombe et s'envole aujourd'hui.

Mais en vain je suis mort à la tourbe des êtres :
Mon oreille et mes yeux sont encor des fenêtres
Ouvertes sur leur plainte et leur convulsion ;

Et dans l'affreux ravin des deuils et des alarmes,
Mon esprit résigné, plein de compassion,
Flotte au gré du malheur sur des ruisseaux de larmes.

*(Les Névroses)*

---

## *LES POULICHES*

Frissonnantes, ridant leur peau gris-pommelé
Au moindre frôlement des zéphyrs et des mouches,
Les pouliches, non loin des grands taureaux farouches,
Trottinent sur les bords du pacage isolé.

Dans ce vallon tranquille où les ronces végètent
Et qu'embrume l'horreur des joncs appesantis,
La sauterelle joint son aigre cliquetis
Aux hennissements courts et stridents qu'elles jettent.

Dressant leurs jarrets fins et leur cou chevelu,
Elles tremblent de peur au bruit du train qui passe,
Et leurs yeux inquiets interrogent l'espace
Depuis l'arbre lépreux jusqu'au rocher velu.

Et tandis qu'on entend prononcer des syllabes
Aux échos du ravin plein d'ombre et de fracas,
Elles enflent au vent leurs naseaux délicats,
Fiers comme ceux du zèbre et des juments arabes.

L'averse dont le sol s'embaume, et qui dans l'eau
Crépite en dessinant des ronds qui s'entrelacent ;
Les lames d'argent blanc qui polissent et glacent
Le tronc du jeune chêne et celui du bouleau ;

Un lièvre qui s'assied sur les mousses crépues ;
Des chariots plaintifs dans un chemin profond :
Autant de visions douces qui satisfont
La curiosité des pouliches repues.

Même en considérant les margots et les geais
Qui viennent en amis leur conter des histoires,
Elles ont tout l'éclat de leurs prunelles noires :
C'est du feu pétillant sous des globes de jais !

Elles mêlent souvent à leurs douces querelles
Le friand souvenir de leurs mères juments,
Et vont avec de vifs et gentils mouvements
Se mordiller le ventre et se téter entre elles.

Leur croupe se pavane, et leur toupet joyeux,
S'échappant du licol en cuir qui les attache,
Parfois sur leur front plat laisse voir une tache
Ovale de poils blancs lisses comme des yeux.

Autour des châtaigniers qui perdent leur écorce,
Elles ont dû passer la nuit à l'air brutal,
Car la rosée, avec ses gouttes de cristal,
Diamante les bouts de leur crinière torse.

Mais bientôt le soleil flambant comme un enfer
Réveillera leur queue aux battements superbes
Et fourbira parmi les mouillures des herbes
Leurs petits sabots blonds encor vierges du fer.

*(Les Névroses)*

## LE SILENCE DES MORTS

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
Ah ! si même ils venaient pleurer à notre porte
Lorsque le soir étend ses ailes de corbeau !

Non ! Mieux que le linceul, la bière et le tombeau,
Le silence revêt ceux que le temps emporte :
L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
Quels flots de questions coulent avec nos larmes !

Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts.

*(Les Névroses)*

## LES DEUX SOLITAIRES

Je sais que depuis des années
Vous habitez un vieux manoir
Qui se dresse lugubre et noir
Sur des landes abandonnées ;

Vous y vivez sans chat ni chien,
N'ayant pour toute galerie
Que votre conscience aigrie
Qui suppute et qui se souvient.

Mais dans l'étrange solitude
Où le dégoût vous a conduit,
L'appréhension vous enduit,
Et vous mâchez l'inquiétude.

Vous portez un poids journalier
Sur vos veilles et sur vos sommes,
Et vous n'aviez pas chez les hommes
Ce malaise particulier.

Par ces grands espaces moroses
Où vous confrontez en rêvant
Votre figure de vivant
Avec la figure des choses,

Il vous vient une impression
Très vague, et qui pourtant vous gêne
A mesure qu'elle s'enchaîne
A votre méditation.

Il vous faut la lumière énorme,
Le plein midi vivace et dru
Embrasant avec son jour cru
Le bruit, la couleur et la forme ;

Sinon plus de sécurité,
Le fantastique vous harponne :
La Nature ne vous est bonne
Qu'à travers sa diurnité.

Quant à la Nuit, elle vous poisse
De son trouble toujours nouveau ;
Et, dès ce soir, votre cerveau
Est opprimé par une angoisse.

Votre cœur ne peut pas dompter
Son battement qui s'accélère
Quand le soleil caniculaire
Se dispose à s'ensanglanter.

Pendant qu'il drape les montagnes
Dans la pourpre de son trépas,
Vous surveillez devant vos pas
L'assombrissement des campagnes.

Alors, au creux de tel vallon,
En côtoyant telle ravine,
Vous avez l'oreille plus fine,
Votre regard devient plus long ;

Au froidissement des haleines,
A la décadence des sons,
Au je ne sais quoi des frissons
Sur les hauteurs et dans les plaines,

Vous mesurez par le chemin
L'invasion du crépuscule,
Et dès que le hibou circule
Le cauchemar vous prend la main.

La rentrée augmente vos craintes
Qui métamorphosent d'un coup
Votre escalier en casse-cou,
Vos corridors en labyrinthes ;

Et puis dans votre appartement,
Dont le calme fait les magies,
Vous allumez plusieurs bougies
Pour rassurer votre tourment ;

Or, cette précaution même
Ajoute encore à votre effroi,
Car vous songez trop au pourquoi
De l'illumination blême.

Maintenant sous le plafond brun,
Tous ces flambeaux de cire vierge
Ont la solennité du cierge
Qui brûle au chevet du défunt ;

La raison froide qui dissèque
Vous quitte pour le ténébreux,
Et vous trouvez louche et scabreux
L'abord de la bibliothèque.

A cette funèbre clarté
Maint livre, derrière sa vitre,
Vous déconcerte par son titre
Évocateur d'étrangeté ;

Un saisissement plein d'épingles
Vous prend les tempes et le dos ;
Vous épiez si vos rideaux
Ne s'écartent pas sur leurs tringles.

Attendez donc ! Ce n'est pas tout...
Et cette vermineuse horloge
Dont le tac tac tac tac se loge
Dans tel vieux meuble on ne sait où...

Vous ne pouvez tenir en place,
Et vous vous possédez si peu
Que vous jouez ce mauvais jeu
De vous regarder dans la glace.

Un bruit monte et descend; cela
Est sournois, confus, marche, cause...
Vous pourriez en savoir la cause:
Mais jamais en ce moment-là,

Ni des caveaux pleins de cloportes,
Ni des greniers pleins de souris,
N'est-ce pas que pour aucun prix
Vous n'entre-bâilleriez les portes?

Vous perdez ces troubles obscurs,
Votre faiblesse les retrouve,
Et par degrés l'horreur qui couve
Éclate entre vos quatre murs,

Entre vos quatre murs livides,
Qui pour vous contiennent alors
Les ténèbres de l'au-dehors
Et l'inconnu des chambres vides!...

Hein? Suis-je diagnostiqueur
De votre nocturne supplice?
Je vous ai raillé sans malice,
Et je vous plains de tout mon cœur.

Pour moi qui ramène le songe
A sa stricte irréalité,
La nuit n'est qu'une vérité
Où l'on veut trouver du mensonge.

Donc, en mon gîte qui se ronge
De silence et de vétusté,
Ma veille avec tranquillité
Jusqu'après minuit se prolonge. »

— « Eh bien ! ne parlez pas si haut !
Qu'un seul frisson prenne en défaut
Votre incrédulité savante,

Vous sentirez avec stupeur
Que vous avez peur d'avoir peur !...
D'ailleurs vous savez l'épouvante.

Votre effroi, vous l'avouerez bien,
S'est dénoncé par la peinture
Que vous avez faite du mien ;
Oui ! vous partagez ma torture.

Allons ! trêve au raisonnement
Du respect humain qui vous ment,
Et criez à qui vous écoute
L'humilité de votre doute,

Puisque cette peur qui vous mord
Est l'hommage le plus intime
Que vous puissiez rendre à l'abîme
De l'Existence et de la Mort ! »

*(L'Abîme)*

## FRANÇOIS FABIE

1846

FRANÇOIS FABIÉ *est né de pauvres paysans, à Durenque (Aveyron), le 3 novembre 1846. Il put seulement aller à l'école de son village, quand il n'avait pas à garder les vaches ; et c'est à force d'énergie et de travail que ce fils de ses œuvres est aujourd'hui devenu un professeur distingué du lycée Charlemagne.*

*Son enfance, passée en pleine nature, à dénicher les oiseaux, à courir sous les grands hêtres et parmi les genêts et les bruyères du Ségala, a fait de lui un poète rustique, d'un accent un peu âpre, mais très sincère et très pénétrant. Il a notamment fixé son regard d'observateur et de rêveur sur les animaux sauvages et domestiques, et souvent il a peint leurs mœurs et leurs caractères avec une franchise et une vérité qui eussent réjoui le bon La Fontaine.*

*Ce que Brizeux fut pour la Bretagne, ce qu'est André Theuriet pour la Lorraine, François Fabié le sera pour son cher pays, pour le Rouergue.*

*Il convient de prononcer le mot « chef-d'œuvre » en recommandant à tous les lecteurs les admirables strophes que le poète a dédiées à son père « qui ne sait pas lire. » Rarement le sentiment de la famille et l'amour du sol natal se sont exprimés avec tant d'émotion et de profondeur.*

*On doit à M. François Fabié, outre une paysannerie scénique jouée en 1879 au théâtre de M. Ballande, deux recueils de vers :* La Poésie des Bêtes *(1886), couronnée par l'Académie française, et* Le Clocher

*(1887); plus un court poème,* Amende honorable à la Terre, *éloquente réponse au fameux roman de M. Émile Zola sur les paysans.*

*Les œuvres de François Fabié ont été publiées par A. Lemerre.*

FRANÇOIS COPPÉE.

---

## A MON PÈRE

C'EST à toi que je veux offrir mes premiers vers,
Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes
Là-haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes,
Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père !
Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis
Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fi's,
On ne te mit jamais à l'école primaire ;

Car, petit-fils d'un serf et fils d'un artisan,
Dès que ton pauvre bras fut tout juste assez ferme
Pour pousser sur ses gonds le portail d'une ferme,
Tu tombas dans les mains d'un âpre paysan,

Qui, t'ayant confié cent brebis et vingt chèvres,
Du matin jusqu'au soir, et tous les jours de l'an,
T'envoya promener ce long troupeau bêlant
Par les ajoncs fleuris où sont tapis les lièvres ;

Car ta plume, ce fut un grand fouet, dont ta main
Cinglait les boucs barbus et les chèvres espiègles
Qui tondaient lestement les orges et les seigles,
Ou les béliers en rut se heurtant en chemin ;

Et tes maîtres, un vieux pâtre apocalyptique,
Qui pour chasser les loups t'enseignait des secrets,
Ou bien le merle noir, vieux rêveur des forêts,
Qui célèbre encor Pan sur sa flûte rustique...

Tu chantais, tu sifflais pourtant, pauvre petit!
Tu prenais aux lacets des perdreaux et des grives,
Et le soir, au souper, tes blanches incisives
Mordaient dans le pain noir d'un joyeux appétit.

C'est qu'une bonne fée, à travers les bruyères,
T'apportant en cadeau quelque rêve vermeil,
Venait te visiter souvent dans ton sommeil,
Et mettre du sourire au coin de tes paupières.

*
* *

A seize ans, tu montas au grade de garçon
De ferme, et conduisis un superbe attelage
De ces grands bœufs d'Aubrac dont le fauve pelage
A la couleur du chaume au temps de la moisson.

Alors, quoique ton front fût moins haut que leurs cornes,
Tu les accoutumas au joug, à l'aiguillon,
Et ton poignet nerveux poussa dans le sillon
Le vieil araire en bois par la plaine sans bornes...

Et pourtant tes regards cherchaient avec regret
Tes moutons, maintenant aux mains d'un autre pâtre,
Et tout là-bas, au bout de la lande bleuâtre,
— Sombre sur fond d'azur, — la paisible forêt.

Car le bois t'attirait déjà comme il m'enchante,
Non point pour y rêver au murmure du vent,
Ni pour entendre — ainsi que je le fais souvent —
La source qui sanglote et la grive qui chante,

Mais pour y travailler comme un dur pionnier,
Pour y couper des troncs, pour y tailler des planches,
Pour y faire voler sous ta hache les branches
Qui passent de l'azur au four du charbonnier.

*
* *

Aussi, lorsque à vingt ans sous la toise fatale
Tu passas sans heurter, quoique tremblant d'effroi,
Et qu'on t'eut dit : « Trop court pour un soldat du roi !
« Un soldat doit offrir plus de prise à la balle !... »

Tu regagnas, joyeux, ton village et tes bois,
Et, près du vieil étang dont ton aïeul peut-être
Avait battu les eaux pour endormir son maître,
En forçant les crapauds à modérer leur voix,

Tu rebâtis à neuf une antique scierie,
Tu remis une roue au moulin féodal,
Et ta hache d'acier, champêtre Durandal,
Sur les troncs retentit encore avec furie.

Tu chantas, et l'amour accourut à ta voix :
Une fille des champs, aussi douce que sage,
Descendit au vallon, et, contre tout usage,
L'alouette des blés aima le pic des bois.

*
* *

Mais depuis ces beaux jours, hélas! que de jours sombres,
Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains!
Que de manches de hache usés entre tes mains!
Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres!

Que de nuits sans sommeil lorsque les grandes eaux
S'engouffraient au ravin, pendant les mois d'automne!
Elles nous endormaient à leur voix monotone,
Mais tu tremblais pour ton moulin et nos berceaux.

Que de chocs meurtriers, que d'horribles blessures,
Dans cette lutte avec la matière, où souvent
Le bois se révoltait comme un être vivant,
Et rendait à ton corps morsures pour morsures!

Un vieux chêne noueux et dur comme le fer
Repoussait tout à coup, en grinçant, ta cognée,
Qui dans ton pied faisait une large saignée
Et mêlait aux copeaux des morceaux de ta chair.

La scie aux dents d'acier, la meule aux dents de pierre,
Déchiraient tour à tour ton corps endolori,
Sans jamais à ta lèvre arracher un seul cri,
Sans jamais d'une larme amollir ta paupière.

Oui, vingt fois je t'ai vu, stoïque travailleur,
De quelque grand combat corps à corps contre un arbre
Revenir, le front pâle et froid comme le marbre,
Vaincu, saignant, mais fier et narguant la douleur!

Un jour même, — chacun pleurait près de ta couche,
Et nous, tes chers petits, t'appelions, anxieux, —
Tu nous fis tout à coup quelque conte joyeux,
Et le rire soudain revint sur chaque bouche...

*
* *

Car, tu naquis conteur, comme nos bons aïeux!
Et nul ne t'égalait pour la verve caustique,
Et l'entrain et le sel, — non pas le sel attique,
Mais le vieux sel gaulois, qui peut-être vaut mieux.

Aussi, lorsque Noël ramenait les veillées,
Si, tout en arrosant de vin bleu nos marrons,
Tu faisais un récit émaillé de jurons,
Les rires éclatants s'élevaient par volées.

C'est que, comme un ressort que nul choc n'a brisé,
La nature avait mis en toi sa gaîté franche,
Et tu te redressais toujours, comme la branche
Se redresse au soleil quand l'orage a passé.

L'âge même, sous qui le plus fort tremble et ploie,
A beau blanchir ta tête et te courber les reins,
Il ne peut t'arracher tout à fait tes refrains,
Et, s'il te prend la force, il te laisse la joie.

Et tu vois arriver, sans regrets et sans peur,
— Comme un bon ouvrier ayant fini sa tâche, —
La mort, qui de tes mains fera tomber la hache
Et de son grand sommeil te paiera ton labeur.

*
* *

Eh bien ! avant le jour — lointain encor, j'espère ! —
Où, jetant ta cognée et te croisant les bras,
Les yeux clos à jamais, tu te reposeras
Sous l'herbe haute et drue où repose ton père,

J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs,
Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses,
De tes genêts dorés et de tes houx moroses,
Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs.

Puis, un soir, je viendrai peut-être, à la veillée,
Te lire mon recueil; et, si mes vers sont bons,
Tu songeras, les yeux fixés sur les charbons,
A ta fière jeunesse en mon livre effeuillée.

Voici ton frais vallon, là, tes coteaux herbeux,
Là, ton ruisseau bavard peuplé de libellules,
Tes ruches où le miel déborde des cellules,
Tes prés où gravement ruminent les grands bœufs,

La basse-cour avec ses coqs aux rouges crêtes,
Et son doux chien de garde au soleil endormi ;
Puis, tout au loin, le bois profond, ton vieil ami,
Roupeyrac, dont toi seul sais les chansons secrètes ;

Roupeyrac, où les loups grommellent dans leurs forts,
Pendant que les oiseaux chantent dans les feuillages,
Et que les écureuils entassent leurs pillages
De faînes et de glands au creux des arbres morts ;

Roupeyrac, qui te vit à dix ans petit pâtre,
Et te voit aujourd'hui, vieux bûcheron cassé,
Regarder longuement, contre un d'eux adossé,
Les arbres que tu n'as pas eu le temps d'abattre ;

Puis, ton petit moulin, qui parmi les prés verts
Travaille en bavardant, et doucement marie
Sa voix au grincement strident de la scierie,
Et dont le chant m'apprit à cadencer les vers...

*
* *

Et, si je vois alors cette larme captive
Que jamais la douleur n'a pu faire couler,
Au bord de tes cils gris apparaître, trembler,
Glisser entre tes doigts et s'y perdre furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,
Que ma muse au besoin sait être familière,
Puisque, pareil à la servante de Molière,
Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends ;

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche
De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
Que ma plume rustique est fille de ta hache.

*(La Poésie des Bêtes)*

## MA LIBELLULE

En te voyant, toute mignonne
Blanche dans ta robe d'azur,
Je pensais à quelque madone
Drapée en un pan de ciel pur;

Je songeais à ces belles saintes
Que l'on voyait, au temps jadis,
Sourire sur les vitres peintes,
Montrant du doigt le paradis;

Et j'aurais voulu, loin du monde
Qui passait frivole entre nous,
Dans quelque retraite profonde,
T'adorer seul à deux genoux...

* * *

Soudain, un caprice bizarre
Change la scène et le décor,
Et mon esprit au loin s'égare
Sur de grands prés d'azur et d'or,

Où, près de ruisseaux minuscules,
Gazouillants comme des oiseaux,
Se poursuivent les libellules,
Ces fleurs vivantes des roseaux.

Enfant, n'es-tu pas l'une d'elles,
Qui me suit pour me consoler?
Vainement tu caches tes ailes :
Tu marches, mais tu sais voler.

Petite fée au bleu corsage,
Que je connus dès mon berceau,
En revoyant ton doux visage,
Je pense aux joncs de mon ruisseau !

Veux-tu qu'en amoureux fidèles
Nous revenions dans ces prés verts?
Libellule, reprends tes ailes,
Moi, je brûlerai tous mes vers;

Et nous irons, sous la lumière
D'un ciel plus frais et plus léger,
Chacun dans sa forme première,
Moi courir, et toi voltiger.

*(La Poésie des Bêtes)*

## LES GENÊTS

Les genêts, doucement balancés par la brise,
Sur les vastes plateaux font une houle d'or;
Et, tandis que le pâtre à leur ombre s'endort,
Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise;

Cette fleur qui le fait bêler d'amour, le soir,
Quand il roule du haut des monts vers les étables,
Et qu'il croise en chemin les grands bœufs vénérables
Dont les doux beuglements appellent l'abreuvoir;

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie,
En papillons posée au bout des brins menus,
Et dont les lourds parfums semblent être venus
De la plage lointaine où le soleil se noie...

Certes, j'aime les prés où chantent les grillons,
Et la vigne pendue aux flancs de la colline,
Et les champs de bleuets sur qui le blé s'incline,
Comme sur des yeux bleus tombent des cheveux blonds.

Mais je préfère aux prés fleuris, aux grasses plaines,
Aux coteaux où la vigne étend ses pampres verts,
Les sauvages sommets, de genêts recouverts,
Qui font au vent d'été de si fauves haleines.

* * *

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges !
Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé,
Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé,
Un parfum enivrant à donner des vertiges !

Et quelle émotion lorsqu'un léger frou-frou
Annonçait la fauvette apportant la pâture,
Et qu'en bien l'épiant on trouvait d'aventure
Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou !

Quel bonheur, quand le givre avait garni de perles
Vos fins rameaux émus qui sifflaient dans le vent,
— Précoces braconniers, — de revenir souvent
Tendre en vos corridors des lacets pour les merles !

*
* *

Mais il fallut quitter les genêts et les monts,
S'en aller au collège étudier des livres,
Et sentir, loin de l'air natal qui vous rend ivres,
S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons ;

Passer de longs hivers, dans des salles bien closes,
A regarder la neige à travers les carreaux,
Éternuant dans des auteurs petits et gros,
Et soupirant après les oiseaux et les roses ;

Et, l'été, se haussant sur son banc d'écolier,
Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne,
Pour sentir si le vent de la lande prochaine
Ne vous apporte pas le parfum familier...

*
* *

Enfin, la grille s'ouvre! On retourne au village ;
Ainsi que les genêts, notre âme est tout en fleurs,
Et dans les houx remplis de vieux merles siffleurs
On sent un air plus pur qui vous souffle au visage.

On retrouve l'enfant blonde avec qui cent fois
On a jadis couru la forêt et la lande;
Elle n'a point changé, — sinon, qu'elle est plus grande,
Que ses yeux sont plus doux et plus douce sa voix.

— « Revenons aux genêts! — Je le veux bien! » dit-elle.
Et l'on va, côte à côte, en causant, tout troublés
Par le souffle inconnu qui passe sur les blés,
Par le chant d'une source, ou par le bruit d'une aile.

Les genêts ont grandi, mais pourtant moins que nous :
Il faut nous bien baisser pour passer sous leurs branches,
Encore accroche-t-elle un peu ses coiffes blanches;
Quant à moi, je me mets simplement à genoux.

Et nous parlons des temps lointains, des courses folles,
Des nids ravis ensemble, et de ces riens charmants
Qui paraissent toujours sublimes aux amants,
Parce que leurs regards soulignent leurs paroles.

Puis, le silence; puis, la rougeur des aveux,
Et le sein qui palpite, et la main qui tressaille,
Et le bras amoureux qui fait ployer la taille...
Comme le serpolet sent bon dans les cheveux!

Et les fleurs des genêts nous font un diadème;
Et, par l'écartement des branches, — haut dans l'air, —
Paraît comme un point noir l'alouette au chant clair
Qui, de l'azur, bénit le coin d'ombre où l'on aime!...

Ah! de ces jours lointains, — si lointains et si doux! —
De ces jours dont un seul vaut une vie entière,
— Et de la blonde enfant qui dort au cimetière,
Genêts de mon pays, vous en souvenez-vous?

(*Le Clocher*)

# PAUL DÉROULÈDE

1846

PAUL DÉROULÈDE, *né à Paris le 2 septembre 1846, prit une part glorieuse à la défense du pays en 1870. Poète et soldat, il n'eut dès lors qu'un sentiment : le patriotisme. Ses œuvres ont pour titres :* Chants du Soldat *(1872);* Nouveaux Chants du Soldat *(1875);* Marches et Sonneries *(1881).*

*« La poésie de Paul Déroulède, dit M. Armand de Pontmartin, est prise dans les entrailles mêmes des sujets qu'elle traite; elle en a les ardeurs, les fiertés, les tristesses viriles, l'humeur guerrière, le patriotisme invincible. Elle reste militante quand le pays ne se bat plus; elle est l'intrépide sentinelle des lendemains de la défaite. C'est une poésie toute d'action, conçue dans la douleur, née dans l'orage, familiarisée dès le berceau avec l'odeur de la poudre, le sifflement des obus et le bruit du canon, ayant eu pour langes le lambeau d'un drapeau troué de balles ou le linceul d'un mobile mort en criant : « Vive la France! » Cependant, au dire d'un critique, « dans la plupart des pièces qui composent les* Chants du Soldat *l'incorrection du style est fréquente, surtout dans les pièces narratives. » Malgré une telle restriction, on ne peut qu'applaudir de grand cœur à ces œuvres vivantes et passionnées qui vous laissent une impression profonde et durable comme le* Gloria Victis *de Mercié et* la Dernière Cartouche *de Neuville.*

*Outre les recueils poétiques qui sont devenus populaires, Paul Déroulède a publié un drame en vers,* Jean Strenner, *qu'il avait fait représenter en 1869 à la Comédie-Française, puis un autre drame également*

*en vers,* l'Hetman, *qui a été joué en 1877 à l'Odéon. Une troisième pièce,* La Moabite, *parue en 1881, était destinée au Théâtre-Français, mais elle fut interdite par la censure.*

*Les œuvres complètes de Paul Déroulède se trouvent chez M. Calmann-Lévy.*

A. L.

## *LE CLAIRON*

L'AIR est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,
C'est un rude compagnon;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur;
Et de son souffle de flamme
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits,

Quand enfin le cri se jette :
« En marche ! A la baïonnette ! »
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et, de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête ;
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

*(Chants du Soldat)*

## *LE BON GITE*

BONNE vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela ;
Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid.

Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :

« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi ! »

Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi.

Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :

« Refais-toi, soldat, refais-toi ! »

Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? Et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi.

Mais elle, qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :

« Couche-toi, soldat, couche-toi ! »

— Le jour vient, le départ aussi. —
Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gâter, pourquoi ?

Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :

« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

*(Nouveaux Chants du Soldat)*

## ÉPILOGUE

FEMME, si l'être en qui tu mets ton espérance
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi ;
Si, Français, il peut vivre étranger à la France,
Ne connaissant partout que son amour pour loi ;
Si, sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme il n'accourt pas s'armer,

O femme ! ta tendresse a déformé cette âme ;
S'il ne sait pas mourir, tu ne sais pas aimer !

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,

Sa chair épouvantée a l'horreur du péril;
Si, quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,

O mère! ta tendresse a mal formé cette âme;
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer!

*(Nouveaux Chants du Soldat)*

## *STANCES*

### POUR L'ORPHELINAT DES ARTS

I

Lorsque au jour du combat, victime expiatoire,
Le soldat tombe et meurt en cherchant la victoire,
Que son rang fût obscur ou qu'il fût éclatant,
Le peuple reconnaît la dette solennelle;
Et la Mère-Patrie abrite sous son aile
Les enfants dont le père est mort en combattant;

II

Et le respect de tous les guide et les escorte,
Et, si faible que soit l'appui qu'on leur apporte,
Ces pauvres orphelins en sont enorgueillis.
A leur juste fierté leur deuil se rassérène,
Car ils savent qu'ils ont la France pour marraine
Et que leur père a bien mérité du Pays.

III

Or, quoi qu'en puisse dire et penser l'ignorance,
L'Artiste est aussi, lui, le soldat de la France,
Il sert son peuple aussi, ce serviteur du beau;
La gloire qu'il acquiert, chacun se l'approprie;
Nul n'accroît plus que lui l'honneur de la Patrie;
Nul mieux que lui ne sait porter notre drapeau.

IV

A l'heure même, à l'heure inoubliable encore
Où le vainqueur jaloux d'un vaincu qu'il abhorre
Voulait nous arracher notre place au soleil;
A l'heure où les Français restaient sombres et tristes,
De qui leur sont venus, sinon de leurs artistes,
Leur première revanche et leur premier réveil.

V

Peintres, musiciens, sculpteurs, acteurs, poètes,
Une même pensée embrasa mille têtes :
Consolons la Patrie, honorons les aïeux;
Qu'Athène encore en deuil éblouisse encor Sparte,
Et que ce cher pays, dont l'Europe s'écarte,
De l'Europe attirée enchante encor les yeux.

VI

Et tandis que distraite ainsi dans sa souffrance,
La France se hâtait de réparer la France,
Ces grands consolateurs lui rendaient sa fierté,
Et les peuples voyaient un peuple encore en larmes,
S'acharnant au travail et veillant sous les armes,
Ceindre d'un laurier vert son front ensanglanté.

VII

O vaillance ! O ressource héroïque et sublime,
Merveilleuse vigueur du sang qui nous anime !
Jamais pays vaincu n'entreprit rien de tel.
Mais que de champions sont morts à cette tâche,
Car ce fiévreux assaut où l'âme est sans relâche,
Pour n'être pas sanglant n'en est pas moins mortel !

VIII

Puis, lorsque la mort vient glacer ces fronts superbes,
Moissonneurs imprudents qui n'ont pas fait leurs gerbes,
Le peu de blé qu'ils ont se disperse à tous vents ;
Et, comme en ces combats pour la gloire commune
Ils ont, donnant leur vie, oublié leur fortune,
C'est souvent d'un nom seul qu'héritent leurs enfants.

## IX

Eh bien ! vous qui trouvez leur œuvre utile et bonne,
Vous qui, vous rassemblant partout où l'Art rayonne,
Guidez toujours l'artiste et le formez parfois ;
O Foule à l'âme ardente, ô Foule au cœur sincère,
Songez à ceux qu'il a laissés dans la misère,
Et que votre pitié devance ici ma voix !

## X

Et toi, Mère-Patrie, à qui par leur victoire
Ces soldats de l'Idée ont rendu quelque gloire,
Apporte aussi ta pierre à leurs foyers détruits,
Honore en leurs enfants leur glorieux lignage,
Et que ton aide aussi leur soit le témoignage
Que leurs pères ont bien mérité du Pays !

*(Marches et Sonneries)*

## GEORGES BOUTELLEAU

1846

Georges Boutelleau *est né à Barbezieux (Charente). Il a publié deux recueils de vers :* Poèmes en miniature *(1881) et* Le Vitrail *(1887).*

« *Les* Poèmes en miniature, *dit M. François Coppée, sont l'œuvre « d'un poète ému et d'un artiste raffiné. Le volume justifie son titre ; les « plus longues pièces n'ont pas plus de six ou huit strophes de quatre « vers. Ces fleurettes au parfum exquis, ces petits bijoux, finement « ciselés, font songer à* L'Intermezzo *et aux* Emaux et Camées. *Henri « Heine et Théophile Gautier auraient souri de plaisir, croyons-nous, en « écoutant la jolie musique de cette volière d'oiseaux-mouches.* »

*Ce jugement peut s'appliquer au* Vitrail, *où l'auteur a montré, avec plus de bonheur encore, le même souci de la perfection dans la brièveté. Chez lui, toute une vision, ou toute une émotion, est évoquée en quelques vers. Et n'eût-il écrit que les deux stances du* Colibri, *cet exquis et profond symbole, M. Boutelleau ne serait-il pas assuré, autant que personne, d'avoir cueilli du moins une fleur pour le bouquet des Anthologies futures ?*

*Un troisième recueil actuellement sous presse,* Les Cimes, *inaugurera une nouvelle manière de l'auteur, où le lyrisme concentré de ses premiers* lieder *coulera plus large et plus libre.*

*Les poésies de M. Georges Boutelleau ont été publiées par Alphonse Lemerre.*

Auguste Dorchain.

## *LE COLIBRI*

J'ai vu passer aux pays froids
L'oiseau des îles merveilleuses,
Il allait frôlant les yeuses
Et les sapins mornes des bois.

Je lui dis : « Tes plages sont belles,
Ne pleures-tu pas leur soleil ? »
Il répondit : « Tout m'est vermeil :
Je porte mon ciel sur mes ailes ! »

*(Poèmes en miniature)*

## *L'OCÉAN*

L'océan de loin me tourmente ;
Partout sa plainte me poursuit ;
Aux heures de jour et de nuit,
J'entends sa voix qui se lamente.

On nous dit que les matelots
Se croient à bord sur les chaussées
Et gardent, de leurs traversées,
Le mouvement rythmé des flots.

Je ne vous ai pas effleurées,
Houleuses vagues de la mer,
Mais si triste est mon cœur amer,
Que je crois vous avoir pleurées !

Et je porte là, sous ma main,
Avec les angoisses de l'onde,
La douleur, étrange et profonde,
De quelque sanglot surhumain.

*(Poèmes en miniature)*

## ÊTRE POÈTE

Être poète, c'est aimer
L'idéal rayonnant des choses,
Le soleil, l'amour et les roses,
Tout ce qui naît pour embaumer.

Être poète, c'est comprendre
Ce que le cœur a d'infini;
Plaindre le pauvre et le banni,
Avoir la main prête à se tendre.

Être poète, c'est souffrir
D'une espérance inassouvie;
C'est donner mille fois sa vie,
Et pourtant n'en jamais mourir.

*(Poèmes en miniature)*

## LES RAMIERS

Par les ciels gris ou les ciels roses,
Rasant la cime des palmiers
Ou frôlant les buissons de roses,
Passent les sauvages ramiers.

Ils s'en vont, les ailes tendues,
Sous l'aube ou le couchant vermeil,
Attirés par les étendues
Et les infinis de soleil.

Sous les changeantes latitudes,
Ils demandent à l'horizon
On ne sait quelles altitudes
Ou quelle introuvable saison.

Traversant ainsi les années,
A vols impuissants, mais hardis,
Nous cherchons, pour nos destinées,
Les impossibles paradis.

*(Le Vitrail)*

## LA ROSE

CETTE rose, comme pâmée,
Au parfum suave et mortel,
Belle à mettre sur un autel:
Cette rose est ma bien-aimée.
Cette épine, que mon cœur sent,
Sous la douce rose embaumée,
Déchirer sa chair entamée:
Cette épine, teinte de sang,
C'est l'amour de ma bien-aimée.

*(Le Vitrail)*

## LES DEUX OMBRES

Deux ombres cheminaient dans une étroite allée,
Sous le pâle couchant d'un jour mourant d'été:
L'une avait sur la lèvre un sourire enchanté;
L'autre était languissante et de crêpes voilée.

Elles allaient sans but, distraites du chemin,
Cherchant la solitude et son divin mystère;
Fiancés éternels aussi vieux que la terre:
La Douleur et l'Amour qui se donnaient la main.

*(Le Vitrail)*

## LES MORTS

Les morts ne sont pas ceux qui meurent
Et qui s'en vont en paradis;
Les vrais morts sont ceux qui demeurent,
Par la stupeur des deuils raidis.

Leur gîte sombre est une bière
Sans épitaphe et sans cyprès;
On y sent le poids de la pierre
Et le rongement des regrets.

Et sur la sépulcrale geôle
Les jours pleuvent, flétris et froids,
Comme pleuvent, d'un pâle saule,
Les feuilles qui couvrent les croix.

*(Le Vitrail)*

## L'ÉVENTAIL

Sur le grand éventail chinois
Qu'elle agitait quand nous nous vîmes,
J'ai mis au vol, en tapinois,
Des dessins frêles et des rimes.

J'ai dit, en strophes, mes gros crimes,
Péchés effrontés ou sournois,
Rêves au vent, souhaits intimes,
Maux subtils du cœur aux abois.

Les vers badins et les vers sombres
S'enlacent sous les fines ombres
Des bambous et des tamarins.

Mais l'enfant blonde et décevante,
D'une main pareille, s'évente
Avec ma joie et mes chagrins.

*(Le Vitrail)*

---

## ÉTOILES !

Perles de l'étendue, étoiles,
Qui piquez d'or les soirs sereins,
Je veux vous prendre à vos écrins,
Pour broder aux anges des voiles.

Étoiles, fleurs des blonds étés,
Avant les éternels désastres,
Laissez-moi, comme un bouquet d'astres,
Vous offrir aux déshérités.

Étoiles, larmes de mystère,
Qui tombez du large des cieux,
Emplissez, jusqu'au bord, mes yeux,
Que je pleure notre misère !

*(Les Cimes)*

## L'ASCÈTE

SOUS le flagellement des tempêtes de soufre,
Au sommet nu d'un mont, qui se déchire en gouffre,
Un ascète est debout et les deux bras en croix.
Brisant du joug humain les chaînes et les lois,
Pour mériter le ciel des saints par sa torture,
Il arrache sa chair et la donne en pâture.
Il appelle des monts, des repaires secrets,
Les fauves des hauteurs et des vieilles forêts ;
Pantelant sous le fouet de l'âpre espoir qu'il couve,
Il fait boire son sang aux petits de la louve ;
Et quand il est à bout de martyre et d'orgueil,
Spectre qui pourrait faire épouvante au cercueil,
Ses désirs arrachés de son flanc, comme un glaive,
Il meurt les yeux fixés sur l'erreur de son rêve.

*(Les Cimes)*

## PAIX DU SOIR

O paix du soir, paix douce et paix consolatrice,
Qui mets un baiser frais sur toute cicatrice,
O paix du ciel, qui sur les fatigués descends,
Je te bénis pour tes souffles assoupissants ;
Pour ton voile étoilé qui couvre nos désastres ;
Le silence, où j'entends veiller les lointains astres ;
Pour l'auguste repos du cœur las qui s'endort ;
Pour tout ce que tu fais de semblable à la mort.

*(Les Cimes)*

## LE SOLEIL

Le soleil, en naissant, rougit l'orient bleu ;
Comme une immense rose au calice de feu,
Il s'ouvre, éblouissant, sur un azur de soie ;
Aucun voile des nuits obscures ne le noie,
Il s'est épanoui, dans le jardin des airs,
Triomphant, et lançant partout ses rayons clairs.
Il irise les mers, les sables et la neige,
Il allume l'Égypte et dore la Norwège,
Les pics chauves, les bois, les blés, les rocs, les creux
Des précipices verts dans les pays ombreux.
En laves de cratère, il ruisselle et s'épanche,
Et saignant des clartés rouges sur l'avalanche,

Il fait, à son zénith, flamber le ciel ardent.
Il cherche dans le sol le germe fécondant
Du brin d'herbe qui pousse aux liserets des routes,
Et, comme des brouillards on voit frémir les gouttes,
Sa brume pourpre vibre au-dessus des guérets.
Il luit sur la tanière et le nid des forêts,
Rit à l'inconsolable, au pauvre, au grabataire,
Et sur l'âpre chemin où va le solitaire
Jette le reflet pur et rose de l'été.
Il fond les grandes eaux couvrant l'immensité
Et sèche au bord des cils une larme qui coule,
Et sur tout ce qui naît et sur tout ce qui croule
Imprime le sceau d'or de sa gloire des cieux.
Et cela depuis que ce globe, sombre et vieux,
Est sorti vagissant de ses lourdes ténèbres ;
Depuis que l'homme est homme et que les ans funèbres
D'Abel et de Caïn ont fait le sol sanglant,
Il n'a pas, dans l'espace, avare ou moins brûlant,
Mis la digue aux torrents épars de ses lumières.
Tous les peuples éteints l'ont eu dans leurs paupières.
Il peut, sur les débris séculaires des temps,
Jusqu'au chaos dernier éveiller les printemps.
Il attire vers lui les astres et les âmes,
Et l'infini demeure ébloui de ses flammes.

*(Les Cimes)*

## EDMOND LEPELLETIER

1846

EDMOND LEPELLETIER *est né à Paris le 26 juin 1846.*

*Journaliste brillant, d'une remarquable faculté d'improvisation, capable d'écrire beaucoup parce qu'il sait beaucoup, M. Lepelletier, dans les sujets les plus vulgaires, sème de temps à autre, presque malgré lui, les mots colorés et les images poétiques. Le Parnasse perce dans tout ce qu'il écrit et constitue l'essence même de sa personne littéraire.*

*Dès la première jeunesse, la Muse eut toute la pensée de M. Lepelletier. En 1866, au premier coup de clairon, au premier appel, il s'était trouvé debout autour de MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, et il avait publié dans le* Parnasse contemporain, *livre de combat, les beaux vers aux rimes retentissantes qui ont pour titre :* L'Attelage; Léthé. *Deux ans après, il donnait au* Nain jaune *des vers qui furent très remarqués.*

*Dans un volume,* Soleils noirs et Soleils roses, *qui sera prochainement édité par Alphonse Lemerre, on ne retrouvera peut-être pas chez le poète l'impassibilité d'autrefois. Comment la mélancolie du milieu de la vie ne l'aurait-elle pas touché? Ses vers en sont souvent tout pénétrés et attendris. Mais ce qu'il a religieusement gardé de sa première ferveur, c'est le souci de la perfection, du mot vif et juste, de la rime neuve et riche, c'est-à-dire l'horreur de toute banalité. En cela il est Parnassien jusqu'au fanatisme, et il ne permettrait pas facilement à quelqu'un d'adorer dans une autre chapelle que la sienne.*

E. LEDRAIN.

## L'ATTELAGE

Sur la route creusée aux flancs de la colline,
Sur la route qui va d'Orthosie à Milet,
Traîné par deux bœufs blancs dont le garrot s'incline
Et s'élève en cadence, un chariot roulait
Pesamment. — Et, lanière aux reins, aux flancs la pique,
Les bœufs gravissaient, lents et courbés, la hauteur,
Mêlant au bruit du char leur haleine rythmique,
Et leurs longs meuglements aux cris du conducteur.
C'était un fier jeune homme au corps souple et robuste;
Ses muscles saillaient durs sur ses bras nus et blancs;
Le blond soleil dorait les lignes de son buste
Et ses cheveux égaux sur son cou ruisselants.
Il menait l'attelage et dirigeait les roues.
Son frère à ses côtés courait, beau comme un dieu,
Ayant aux yeux la flamme et la jeunesse aux joues;
Il piquait les grands bœufs tardifs de son épieu.
Derrière eux reposait sur un trépied d'érable
Une femme encor belle, et comme Démèter
Féconde, ayant des fils qui la font vénérable.
Son œil luisait, limpide et bleu, comme l'éther.
Tels qu'un marbre taillé par Phidias d'Athènes,
Elle admirait ses fils aux bras hérakléens.
Déjà des sphinx de nuit bruissaient les antennes,
Et l'Ombre envahissait les cieux céruléens.
C'était le Crépuscule, et longue était la route.
On entendait au loin les hurlements des loups.
Plus lentement les bœufs avançaient. Goutte à goutte,
Leur sang, sous l'aiguillon, rougissait les cailloux.
La Nuit, oiseau sinistre à la vaste envergure,

De ses ailes couvrait plaine et bois; et toujours
Retentissaient lointains le fatidique augure
Des hiboux et les sourds mugissements des ours.
Les villes s'effondraient dans la brume. — Orthosie
N'était plus qu'un brouillard, Milet qu'une vapeur.
La Mère, sous ce froid clair de lune d'Asie,
Souriait à ses fils. — Les grands bœufs avaient peur...
Peur de la nuit, du vent, des formes inconnues. —
Leurs cous pesants pendaient. Les grands bœufs étaient las,
Et s'affaissant soudain sur leurs croupes charnues,
Inertes, les grands bœufs ne se levèrent pas.
Un meuglement aux cieux poussé, farouche et rauque;
Les reins arqués cédant sous les jarrets discords;
Du sang dans les naseaux, et dans l'œil terne et glauque
Un éclair... Ce fut tout : les grands bœufs étaient morts. —
La Nuit! Toujours la Nuit! Toujours la Solitude!
Les vautours sur la proie, affamés et joyeux,
Fondent; le froissement de leur plumage rude
Se mêle au grincement d'un char aux lourds moyeux...
Le chariot roulait. — Et les chasseurs nocturnes
De leurs ongles aigus dépeçaient les grands bœufs :
Cependant que passaient deux formes taciturnes
Par les âpres sentiers et les vallons bourbeux,
Tirant le chariot massif aux ais d'érable.
Selenè blanchissait les fils pieux et forts,
Attelés et traînant leur mère vénérable!
La bienveillante Hèra protégeait leurs efforts.
Aussi, bientôt, courbés sous ton sacré portique,
Ils t'offraient le parfum de l'encens, la douceur
Du miel et la blancheur de la laine rustique.
O favorable Hèra, de Zeus épouse et sœur!
Tu juras, par les eaux du Styx inviolable,
D'écouter la prière et d'exaucer les vœux
De la Mère, et, plissant ta lèvre secourable,

Ton sourire odorant disait à Zeus : « Je veux ! » —
Et lentement montait vers les hauteurs sereines,
Du fond du temple obscur, le souhait maternel :
« Donne à mes fils, ô Zeus, aux bontés souveraines,
Le plus grand bien que puisse espérer un mortel ! »
Et les deux fils dormaient. — Quand l'aube blanchissante
Eut dissipé la nuit, sur leurs fronts radieux
La Mort avait posé sa lèvre obéissante :
Cléobis et Biton étaient aimés des dieux.

## *LÉTHÉ*

Aux Champs Elyséens, Léthé dort immobile.
Pas un souffle dans l'air, dans l'arbre pas un nid.
Inerte et noir s'étend le fleuve délébile.
Comme au seuil asclépien un serpent de granit,
Aux Champs Élyséens, Léthé dort immobile.

Sous les cyprès obscurs dans l'abîme plongeant
Erre éternellement la Mort inassouvie;
Ni les abeilles d'or, ni les poissons d'argent,
Ne passent, lumineux et beaux comme la Vie,
Sous les cyprès obscurs dans l'abîme plongeant.

Père des jours futurs et des races nouvelles,
Léthé, tout ce qui fut renaît dans ton flot saint
Dissolvant la Mémoire et les formes mortelles.
Les siècles rajeunis émergent de ton sein,
Père des jours futurs et des races nouvelles.

La Douleur et la Haine expirent sur tes bords.
Ton flot vaste, chargé de vieux corps, d'âmes neuves,
Roule vers l'Infini nos crimes, nos remords,
Les longs sanglots d'amants, les désespoirs de veuves...
La Douleur et la Haine expirent sur tes bords.

Que n'avons-nous ton onde où s'éteint la Mémoire!
Dans nos cœurs ulcérés le vautour-souvenir
S'est abattu; son cri rauque dans l'âme noire
Nous obsède et nous fait oublier l'avenir...
Que n'avons-nous ton onde où s'éteint la Mémoire!

A notre âpre misère un espoir est resté:
Nous n'avons plus l'Oubli, mais la Mort est certaine.
Je veux souffrir encore, inutile Léthé!
Je veux garder tout mon amour, toute ma haine...
A ma sourde misère un espoir est resté.

## *LE COEUR SAIGNANT*

LUI

En rêve, un Être, horrible et séduisant, a pris
Mon cœur, mon pauvre cœur d'amour et d'art épris:
Sans léser nul organe et sans hémorragie
S'accomplit la secrète et lâche chirurgie.
Depuis, je vis sans cœur.

ELLE

Il geint; il se débat.
Tant mieux! J'ai trop porté l'insupportable bât

De ce cœur qui sur moi s'appuyait lourd et large.
Je respire, enfin libre, et ne sens plus ma charge.
Mais de peur qu'il ne vienne encor sur moi peser
Ce cœur dont j'étais lasse, il me le faut briser,
Le broyer, le pétrir, et le piler à l'aise.
Pourquoi l'épargnerai-je? A-t-il rien qui me plaise?
Cœur détesté, prends garde!

LUI

Inerte, épouvanté,
J'ai vu sortir le bloc mou de la cavité,
Où, comme un fauve allant et venant dans sa cage,
Il se mouvait, tantôt très doux, tantôt en rage,
Bondissant, trépignant, cabriolant en l'air,
Se cognant aux barreaux de sa prison de chair,
Ou bien tout alangui, calme, comme l'eau verte
Qui s'étale et s'endort de nénuphars couverte,
Selon que le désir, la joie et la douleur,
Ou l'amour en bourgeons, ou l'idéal en fleur,
Le bonheur qui dilate ou l'angoisse qui serre
Avaient fait palpiter le turbulent viscère.
Et je n'ai plus senti qu'un stupide néant
Emplir le trou profond, silencieux, béant.
Et voilà que, charmant et toujours impassible,
De ce cœur arraché l'Être a fait une cible.

ELLE

Pif, Paf! voilà pour toi, cœur ridicule et laid!
Souffre bien! Quand le sang sort d'un cœur qui déplaît,
C'est un régal pour l'œil; la gamme du flux rouge
Chatouille la rétine, et la pupille bouge
Eblouie et troublée ainsi qu'au grand soleil.

Coule, coule pour moi, liquide au ton vermeil!
Chaque goutte perlant, chaque caillot qui tombe,
C'est la libation que j'épands sur la tombe
Où gisent pour jamais desséchés et flétris
Nos deux amours défunts, nos deux bonheurs péris!

*
* *

Et l'Être, s'exaltant, de ses doigts blancs laboure
Le trou qui s'élargit, et sa haine savoure
Le tressautement lourd du cœur ensanglanté,
Et le triomphe rend plus belle sa beauté.

*
* *

Mais — stupeur et prodige! — un étrange murmure,
Semblable au frisson lent qui court dans la ramure
Lorsque l'oiseau s'envole, aile et plumes au vent,
Un murmure plaintif, bizarre et décevant
S'élève de ce cœur qui saigne, pleure et chante.
On dirait la musique inquiète et touchante
De ces harpes d'Éole aux fils ténus qui font
Tinter dans l'âme humaine un écho si profond.
Oui, le cœur a frémi, le cœur résonne; il vibre:
Le rythme se dégage, et bientôt chaque fibre
Fournit sa note claire à l'étrange instrument.
Le cœur chante sa plaie et chante son tourment.
Chaque blessure ouverte est devenue une anche;
Le son limpide et pur sort du trou qui s'étanche.
L'harmonie a jailli du viscère meurtri
Et du clavier de chair qu'un doigt blanc a pétri:
Car plus il a saigné, plus il devient sonore.

LUI

Aussi je te bénis, Monstre ! En ta main j'honore
L'archet qui fait vibrer tout mon être aujourd'hui.
Oh ! je n'ai rien perdu ! Si le bonheur m'a fui,
J'ai reconquis du moins l'art saint et son délire.
De mon cœur déchiré qu'as-tu fait ?... Une lyre.

## LA MACHINE

DANS la fabrique en feu la Machine est en joie.
Le chauffeur la nourrit du charbon le plus dur ;
Et le soufflet, poumon robuste, vers l'azur
Envoie une fumée épaisse qui flamboie.

La Machine toujours guette l'Homme, sa proie.
Il te faut, ouvrier, coup d'œil vif et pied sûr
Pour éviter l'horrible embrassement obscur
Que donne à l'homme étreint l'engrenage qui broie.

La Machine parfois pousse des cris humains,
Et souvent le cylindre, en broyant les matières,
Écrase des poignets et des jambes entières ;

La roue, en tournoyant, semble agiter des mains ;
Sur le pilon de cuivre une tête se pose,
Et dans le cuvier noir coule un sang tiède et rose.

# JEAN AICARD

1848

Jean Aicard, *né à Toulon le 4 février 1848, se fit connaître par un recueil de vers intitulé :* Les Jeunes Croyances *(1867). Depuis, il a successivement donné :* Les Rébellions et les Apaisements *(1871);* Les Poèmes de Provence *(1874);* La Chanson de l'Enfant *(1875);* Miette et Noré *(1880);* Lamartine *(1883);* Le Dieu dans l'Homme *(1885);* L'Eternel Cantique *(1886);* Le Livre des Petits *(1886);* Le Livre d'Heures de l'Amour *(1887), et* Au Bord du Désert *(1888). Il a écrit, en outre, plusieurs pièces de théâtre :* Au Clair de la Lune; Pygmalion; Mascarille; Othello, *traduction en vers;* Molière à Shakespeare; Davenant, *et* Smilis, *drame en quatre actes représenté à la Comédie-Française.*

*Quelques-uns de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie française, qui, de plus, lui a décerné en 1882 le prix Vitet et en 1883 le premier prix de poésie.*

*M. Jean Aicard a de la verve, et, selon l'expression de M. Jules Levallois, « un fonds de tendre humanité, » de la force et de l'éclat, ainsi qu'une grande vaillance de poète. Dans* La Chanson de l'Enfant, La Légende du Chevrier, *fraiche idylle éclose sous les cieux clairs d'Orient, vous donne à la fois l'impression d'une page de la Bible et de Théocrite. De pures images pour les yeux, une délicieuse musique pour l'oreille et des notes émues pour le cœur, tout y est. Quand on a lu cette ravissante idylle, on aime à la relire avec lenteur, en cherchant à se rendre compte de son enchantement. Ce petit poème, à lui seul, a la valeur d'une grande*

*œuvre. Van Eyck en eût fait un tableau, et La Fontaine, le fin Champenois, eût embrassé l'auteur.*

*Au nombre des pages les plus remarquables des* Poèmes de Provence *on doit citer* Le Rhône, *comme inspiration, mouvement et couleur. Le poète est bien là dans son véritable élément, et ce volume est certainement une de ses plus belles œuvres.*

*Les poésies de M. Jean Aicard ont été publiées chez MM. G. Charpentier, Lemerre, Fischbacher, Chamerot, Delagrave et Ollendorff.*

André Lemoyne.

## AMOURS

De tout temps mes amours furent des songes vagues;
Je n'ai parlé tout bas qu'aux nymphes, dans les bois,
Et, sur le bord des mers, ces sirènes, les vagues,
Me font seules vibrer aux accords de leur voix.

Mon âme est fiancée à l'humble solitude:
Son chaste baiser plaît à mon front sérieux;
Je connais de profonds ombrages où l'étude
A des charmes plus doux pour l'esprit et les yeux.

Je suis l'amant rêveur des récifs et des grèves,
L'insatiable amant du grand ciel inconnu;
Je ne retrouverai la vierge de mes rêves
Qu'en l'immortel pays d'où mon cœur est venu.

La vertu de l'amour, l'homme en a fait un crime!
Je ne veux pas aimer comme on aime ici-bas,
Et ce cœur, façonné pour un élan sublime,
Tant qu'il pourra monter ne se posera pas!

J'ai pourtant vu passer dans le vol de mes stances
De blanches visions, filles de mon désir,
Mais je n'aime d'amour que mes jeunes croyances :
Espoir dans le printemps, et foi dans l'avenir !

*(Les Jeunes Croyances)*

## LE LION EN CAGE

Il dormait, roi déchu, le grand lion sans antre,
Dans sa geôle aux larges barreaux ;
La respiration lui soulevait le ventre,
Longue et paisible, à temps égaux.

L'œil plein de visions sous sa lourde paupière,
Sans doute il songeait vaguement
Aux bois où l'on vit libre, aux cavernes de pierre,
Aux sources sous le firmament.

La foule des passants, curieux sans courage,
Regrettaient de ne pas le voir
Debout et frémissant s'indigner de sa cage
Et leur rugir son désespoir.

« Quoi ! c'est là le vaincu, si noble, si farouche,
Que l'on admire et que l'on craint !
Un baladin le montre, un gardien vil le touche,
Et mêle ses doigts à son crin !

« Qu'il se lève, du moins ! Allons, des coups de tringle ! »
Le gardien dit alors : « Debout ! »
Et sa barre de fer le torture et le cingle,
Avec un bruit sourd, coup sur coup.

Le lion s'est levé... Pour la main qui le fouaille
Il n'a qu'un mépris nonchalant...
Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! » lui, bâille,
Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente
Lâchement, en sécurité ;
Que la révolte est vaine, et sa force impuissante,
Qu'il n'est rien sans la liberté !

*(Les Rébellions)*

## LE RHONE

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court, et, se jouant des lieues,
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et, né dans la blancheur, il finit dans l'azur.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source ;
Il le divise, il passe !... Et le frère du Rhin,
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
O fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plaît pas, à toi! Ta force est bonne,
O fleuve! et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon, Valence, et la brune Avignon,
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdir les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge,
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô le plus puissant des fleuves de l'Europe!
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,
Lorsque, près d'Avignon, le mistral qui galope
Te jette, en s'enfuyant, le défi d'un vainqueur?

Sans pouvoir t'indigner, le mistral te devance...
Ah! tu voudrais marcher toujours plus lentement!
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici, par essaims, les belles filles d'Arles,
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,
Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr;
Et le mirage vert du riant paysage
Frissonne renversé dans tes reflets d'azur...

Mais tu n'es pas un lac : tu t'appelles le Rhône!
Prouve donc, si tu peux, tes puissances d'amours!
Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours :

Arrange-toi! — C'est fait! Le Rhône a fait une île!
Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer :
C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile,
Et, toujours grandissante, elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve! L'effort est digne de ta gloire.
Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau;
Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire...
Qui d'entre nous fera reculer son tombeau?

Et maintenant, là-bas, jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

*(Poèmes de Provence)*

## LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours;
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout puissant animée.
Socrate m'écoutait; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

*(Poèmes de Provence)*

## *LA LÉGENDE DU CHEVRIER*

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
— Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture :
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. »

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;
Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique ? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

*(La Chanson de l'Enfant)*

## LE BON TRAVAIL

Songe, ô rêveur lassé de vivre,
Que le travail sacré délivre
L'homme de tous les maux humains !
En vie, en force salutaire,
Il rend au cœur — c'est un mystère ! —
Plus que ne lui donnent les mains !

Laisse le rêve ; prends la plume,
Lève le marteau sur l'enclume,
Prends la truelle des maçons :

Tu sentiras ta délivrance !
Et sur ta lèvre une espérance
Voudra s'échapper en chansons !

D'où vient donc la vertu secrète
Du bon travail ? C'est qu'il arrête
Sur un point fixe l'œil content !
C'est qu'il limite la pensée...
Toute besogne est cadencée
Et s'harmonise au cœur battant !

Qui rêve est toujours solitaire ;
L'action, par toute la terre,
Pousse la foule aux grands chemins ;
Le travail n'est jamais la haine...
Tous les travailleurs font la chaîne,
Et sentent leur cœur dans leurs mains !

Sois la volonté, l'énergie,
Et tu sentiras, par magie,
Mille cœurs dans ton cœur content...
Tu seras de la grande ronde
Qui se déroule par le monde,
Les mains dans les mains, en chantant !

*(Le Dieu dans l'Homme)*

## DERNIER AMOUR

J'AVAIS mis mon cœur au cœur d'une rose...
Un charme fatal est dans la beauté !
Je pleure en chantant : l'amour en est cause...
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :
Vint un oiseau-mouche ; il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche...
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !
Noir est le sorcier ; la magie est blanche...
J'avais mis mon cœur dans une pervenche :
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...
L'amour est un rude et malin garçon,
Un dur moissonneur bronzé par le hâle...
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle :
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...
L'amour vendangeur, qui chante en dansant,
Le vigneron ivre aux gaîtés malignes,
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...
Le garderas-tu ? Moi, je te le donne !
Tiens ! j'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

*(Le Livre d'Heures de l'Amour)*

## L'INCONNU

Le roi marchait, suivi de toutes ses armées,
Seul, en avant de tous, magnifique et puissant,
Et son cheval, pieds hauts, narines enflammées,
Bondissait, et mordait le mors teinté de sang.

Son peuple avait vaincu par la force et le nombre;
C'était un Salomon jeune et beau, sans pareil;
Cent mille chevaucheurs suivaient sa petite ombre,
En faisant ondoyer sa puissance au soleil.

Au-dessus des lampas, lamés d'or et de soie,
Que traînaient derrière eux les coursiers batailleurs,
Ses étendards semblaient secouer de la joie,
Comme les hauts palmiers dans la saison des fleurs.

La terre s'envolait en nuage de gloire
Sous son piétinement formidable et nombreux,
Et le chant de sa paix comme de sa victoire
Faisait fuir au désert les grands lions peureux!

Or, tandis qu'il marchait en avant, seul en tête,
Un inconnu surgit devant lui tout à coup,
Qui, de loin, lui cria : « Maître du monde, — arrête! »
Et son cheval hennit et se dressa debout!

Quand les pieds de devant retombèrent à terre,
Le roi, qui le tenait pressé des deux genoux,
Fut surpris dans son cœur de se voir solitaire
En avant de ses gens qui le regardaient tous!

Plus surpris qu'indigné, le roi fit un grand geste
Comme pour appeler une armée au secours
Contre cette insolence étrange et manifeste,
Car l'inconnu parlait et menaçait toujours.

— « Arrête! criait-il, puissant maître des hommes! »
Et le roi se disait : « Quel est donc celui-ci?
Il a bien sa raison, s'il voit ce que nous sommes;
Il est fou cependant de nous parler ainsi! »

— « Arrête, ô très puissant ! car c'est moi qui commande ! »
Répétait l'inconnu, voilé de son burnous.
Et tous songeaient, devant une audace si grande :
« Quelqu'un est devant nous, de plus puissant que nous ! »

Sentant derrière lui la stupeur immobile,
Le maître vainement criait : « Peuples, à moi ! »
Hommes, chevaux, fusils, tout restait inutile :
Les témoins n'étaient plus les serviteurs du roi !

Et l'inconnu saisit le cheval par la bride :
« Descends de ton cheval, cria-t-il, roi puissant ! »
— « Je me défendrai seul ! » dit le prince intrépide
Qui leva, haut et clair, son sabre menaçant.

L'autre, alors, avec un invisible sourire,
Prit dans sa main le pied du cavalier royal,
Hors du large étrier le tira sans rien dire,
Et renversa le roi du haut de son cheval !

Et les peuples muets, à ce spectacle étrange,
Voyant tombé ce roi si beau, si grand, si fort,
Dans l'inconnu voilé reconnurent un ange,
Et virent que c'était l'ange noir de la mort.

*(Au Bord du Désert)*

## GABRIEL VICAIRE

1848

Gabriel Vicaire, *né en 1848 à Belfort (Haut-Rhin), a chanté en vers charmants la Bresse, son pays d'origine. Ses* Emaux Bressans *(1884) sont une suite de poèmes rustiques, d'une extrême franchise d'impression. De frais paysages, des tableaux d'intérieur à la manière flamande, des scènes de village tour à tour gaies ou mélancoliques y alternent avec de légères et spirituelles fantaisies.*

*« Il est, dit André Theuriet, des titres qui donnent des promesses que parfois le livre ne tient guère. On ne fera pas ce reproche aux poèmes Bressans de M. Gabriel Vicaire. Ils sont pleins de vie, de santé et de belle humeur. L'auteur, au rebours de beaucoup de ses confrères, s'exprime dans une langue ferme et savoureuse dont la sobriété et la gaîté font songer aux chansons populaires. Il s'exhale de son volume une bonne odeur d'herbe et de blé mûr, et sa poésie a le charme de tout ce qui est sincère et humain. »*

*La véritable originalité de l'auteur des* Emaux Bressans *est, en effet, d'avoir enfermé dans une forme exquise, d'un art d'autant plus achevé qu'il se dissimule, les plus délicates, les plus fugitives inspirations de la muse populaire. Son* Miracle de Saint Nicolas *(1888), où la tendresse mystique du moyen âge s'allie si heureusement et sans le moindre effort à la jovialité naïve de nos vieux conteurs, vient de montrer son talent sous un jour nouveau. La légende l'attire. Il y trouvera sans nul doute une source de rajeunissement.*

*M. Gabriel Vicaire a, en outre, publié dans diverses Revues de nom-*

*breux articles de Folk-Lore qui seront prochainement réunis en volume. On lui doit aussi, en collaboration avec M. Henri Beauclair, un petit livre de parodie vive et ingénieuse,* Les Déliquescences d'Adoré Floupette, poète décadent, *qui a paru en 1885 et eut alors un très grand succès de vogue.*

*Les œuvres de M. Gabriel Vicaire ont été éditées par MM. G. Charpentier, Lemerre et Vanier.*

A. L.

## EN RÊVE

Vous me demandez qui je vois en rêve?
Et gai, c'est vraiment la fille du roi;
Elle ne veut pas d'autre ami que moi.
Partons, joli cœur, la lune se lève.

Sa robe qui traîne est en satin blanc,
Son peigne est d'argent et de pierreries;
La lune se lève au ras des prairies.
Partons, joli cœur, je suis ton galant.

Un grand manteau d'or couvre ses épaules :
Et moi dont la veste est de vieux coutil!
Partons, joli cœur, pour le Bois-Gentil.
La lune se lève au-dessus des saules.

Comme un enfant joue avec un oiseau,
Elle tient ma vie entre ses mains blanches.
La lune se lève au milieu des branches.
Partons, joli cœur, et prends ton fuseau.

Dieu merci, la chose est assez prouvée :
Rien ne vaut l'amour pour être content.
Ma mie est si belle, et je l'aime tant!
Partons, joli cœur, la lune est levée.

*(Émaux Bressans)*

## PAUVRE LISE

AVANT-HIER, la pauvre Lise,
Sans crier gare, a trépassé.

Elle est au milieu de l'église
Sur un tréteau qu'on a dressé.

Elle est en face de la Vierge,
Elle qui pécha tant de fois.

A ses pieds fume un petit cierge
Dans un long chandelier de bois.

Les gens qui sortent de confesse
Ont grand'hâte de s'en aller,

Et le curé bâcle sa messe :
Son déjeuner pourrait brûler.

Aux malheureux courte prière ;
Ça ne rapporte quasi rien.

Pas une âme autour de la bière ;
On dirait qu'on enterre un chien.

Seul, à genoux près de la porte,
Je regarde et je n'ose entrer.

Je pense aux cheveux de la morte
Que le soleil venait dorer,

A ses yeux bleu de violette,
Si doux alors que je l'aimais,

A sa bouche aujourd'hui muette
Et qui ne rira plus jamais.

Toute ma vie est en déroute.
A chaque coup du glas des morts,

Comme un peuplier sur la route
Mon âme tremble dans mon corps.

Ah! pauvre belle, au temps des fèves,
Comme tu m'embrassais pourtant!

Quelle misère! Où sont les rêves
Qui nous rendaient le cœur content?

Toi qu'on disait la plus frisquette
Des filles de Château-Gaillard,

Ta dernière chemise est faite
De quatre planches de fayard.

Adieu, branle-bas et bombances,
Adieu la fleur de nos chansons!

Tu n'iras plus, aux folles danses,
Marcher sur le pied des garcons!

Ton bras, plus ferme que l'ivoire,
Comme un chardon s'est desséché;

Ta gorge ronde est aussi noire
Que l'image de ton péché;

Tes lèvres, fleurant comme roses,
Où l'amour menait si grand bruit,

Tes lèvres sont à jamais closes;
Tes yeux moqueurs sont dans la nuit.

Ta jeunesse s'est consumée
Comme un feu de pâtre en plein bois,

Tu t'en vas comme la fumée
Qui s'éparpille autour des toits.

Dis-moi, pauvre âme abandonnée,
As-tu déjà vu le bon Dieu ?

Au puits d'enfer es-tu damnée ?
As-tu mis la robe de feu ?

As-tu mis le camail de soufre
Et la mitre de plomb fumant ?

Parle, parle. Est-ce vrai qu'on souffre
Mille morts éternellement ?

S'il ne te faut qu'une neuvaine
Pour sortir du mauvais chemin,

Pour vêtir la cape de laine,
Je n'attendrai pas à demain.

Traversant forêts et rivières,
Les pieds saignants, le cœur navré,

A Notre-Dame de Fourvières,
Pénitent noir, je m'en irai.

Bienheureux le pauvre qui touche
Les grains d'or de son chapelet!

Elle peut d'un mot de sa bouche
Nous rendre blancs comme le lait,

Elle peut d'un signe de tête
Effacer notre iniquité.

Je lui donnerai pour sa fête
Manteau d'hiver, manteau d'été;

Et, quand viendra la grande foire,
Je veux offrir à son Jésus

Un moulin aux ailes d'ivoire,
Pour qu'il rie en soufflant dessus.

*(Émaux Bressans)*

## CIMETIÈRE DE CAMPAGNE

J'ai revu le cimetière
Du bon pays d'Ambérieux
Qui m'a fait le cœur joyeux
Pour la vie entière,

Et, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand dans la farce commune
J'aurai joué mon rôlet,
Et récité mon couplet
Du clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas d'épitaphe superbe,
Pas le moindre tralala;
Seulement, par-ci, par-là,
Des roses dans l'herbe,

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon.

Ah! dans ce décor champêtre
Comme je dormirai bien!
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être!

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité!

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe,

Est encore là tout près,
Qui monte sa vieille garde,
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans
Et n'en sont pas plus moroses;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps.

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire,

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées,
Et joueront dans nos allées
A saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux,
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
A mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Il se tiendront par la main,
Regardant tout sans mot dire,
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

« Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant;
Que Dieu le bénisse!

Jamais il n'a fait affront
A qui l'invitait à boire. »
Et pour fêter ma mémoire,
Ils s'embrasseront!

*(Émaux Bressans)*

## *CANTIQUE*

O Dieu qui fis les fleurs, l'eau chaste, la nuit claire,
Et l'aube frissonnante et le soir triomphant,
Dieu que la terre adore et qui daignes te plaire
Aux refrains du vieillard et du petit enfant,

Toi qui fais sous ton porche entrer les hirondelles,
Seigneur miraculeux et doux, maître indulgent
Qui jettes l'espérance au cœur de tes fidèles
Comme une rose pourpre au ruisselet d'argent,

Notre sœur, l'alouette, au lever de l'aurore,
Te salue, et son cri plane au-dessus des bois.
Quand vient le soir paisible, elle t'appelle encore ;
Rends-nous simples comme elle, et prête-nous sa voix.

Mon Dieu, nous ressemblons à la graine qui vole
Dans l'aire ténébreuse où l'on bat le froment :
Nous sommes le roseau, nous sommes l'herbe folle
Que les bœufs de labour écrasent méchamment.

Garde-nous du serpent à la langue dorée ;
Berger compatissant, souviens-toi que jadis
Tu guidais au bercail la brebis égarée ;
Permets que les chanteurs aient place au Paradis.

Et vous dont le Printemps en fleur dit les louanges,
Vous qui nous souriez dans les feux de l'été,
Reine de l'univers et maîtresse des Anges,
O vierge gracieuse, ô dame de beauté,

Etoile de la mer, vase pur, tour d'ivoire,
Vous qui venez à nous sur les ailes du vent,
Vous, la source d'eau vive où les âmes vont boire,
Vous, la nue éclatante et le soleil levant,

Dans le bleu du matin tourterelle envolée,
Lis de candeur éclos dans le jardin des cieux,
Soutien de l'innocent, Marie immaculée,
Laissez tomber sur nous un regard de vos yeux.

Vos pieds blancs sont posés sur l'océan qui gronde,
Votre front resplendit par delà le couchant.
Mais vous prenez pitié des misères du monde,
Et du rossignolet vous écoutez le chant.

Faites que nous gardions gaiement votre bannière
Et que, bons serviteurs fatigués de lutter,
Nous entendions encore, à notre heure dernière,
Au clocher du village un Angélus tinter.

Cette musique est douce à l'orphelin qui pleure,
Douce à la nuit qui tombe et douce au point du jour.
Elle nous conduira vers la claire demeure
Où fleurit le rosier de l'éternel Amour.

Heureux si, de bien loin suivant les saints apôtres,
Parmi l'or et l'azur du royaume enchanté,
Nous pouvons, dans la paix promise à tous les vôtres,
Adorer à jamais votre virginité !

*(Le Miracle de Saint Nicolas)*

# JACQUES NORMAND

1848

JACQUES NORMAND, *né à Paris en 1848, se fit recevoir avocat à vingt et un ans. Soldat pendant l'année terrible, il rapporta de sa campagne* Les Tablettes d'un Mobile *(1871), journal en vers, puis il entra à l'École des Chartes. La fréquentation des vieux auteurs et spécialement des conteurs gaulois de la Renaissance lui fit retrouver à leur suite la veine abandonnée de joviale et légère humeur qui appartient en propre au tempérament français.*

*Parallèlement à ses travaux de paléographie, Jacques Normand écrivait des saynètes, des récits en vers, qu'il a rassemblés sous le titre de* Paravents et Tréteaux *(1875). A côté de morceaux joyeux et populaires comme* Les Écrevisses *et* Le Chapeau, *et de contes émouvants comme* La Gervaise, *on y trouve la restitution très intelligente d'une farce du* XVIe *siècle*, La Cornette, *qui gagna à l'auteur l'attention du public lettré. Ce premier succès engagea Jacques Normand à faire jouer de délicates comédies en vers,* Le troisième Larron, L'Auréole, L'Amiral, *etc., qui toutes ont été favorablement accueillies. Déjà il avait publié un recueil intitulé :* A tire-d'ailes, *où il abordait la poésie de sentiment. Ensuite vinrent* Les Moineaux francs *(1887), si bien nommés, qui témoignent d'une grande souplesse d'imagination et d'une remarquable finesse d'esprit. Moineaux charmants et ironiques des Tuileries et du parc Monceau, « ils bravent, a dit M. de Pontmartin, les embarras de Paris et les foules du dimanche... et tandis que les merles nous sifflent à*

*distance et que les palombes s'avancent gravement d'un pas de douairière pour becqueter la miette de pain des enfants, eux, les moineaux, n'y mettent pas tant de cérémonie. » C'est cette familiarité de ton et cette grâce de style qui font l'originalité de Jacques Normand et lui assignent une des meilleures places parmi les poètes vraiment français de notre temps.*

*Les œuvres de Jacques Normand ont été éditées par M. Calmann-Lévy.*

PAUL MARIÉTON.

## LA GERVAISE

Au petit port normand l'allégresse était grande.

C'est qu'ils sont signalés, les revenants d'Islande,
Les pêcheurs du pays partis depuis longtemps ;
C'est que malgré le flot, le vent et les gros temps,
On dit que nul ne manque à l'appel ; et l'on pense
Au bonheur du retour après la triste absence,
Au fils que l'on revoit, à l'époux qui, ce soir,
Au foyer, près de vous enfin viendra s'asseoir ;
Qui va vous rapporter de sa course lointaine
L'argent qu'on enfouit dans le vieux bas de laine,
Et tous ces beaux récits qu'on écoute en tremblant,
A l'heure du souper, quand le linge bien blanc
Resplendit sur la table, et qu'aux fenêtres closes
Le sombre vent d'hiver met ses plaintes moroses.

O bonheur ineffable et tendre du retour !
Ils seront là ce soir...
Et tout le long du jour,

Amassés sur la grève, hommes, femmes et filles
Ont vu passer au loin les légères flottilles
Des bateaux annoncés qu'ils se montrent entre eux,
Reconnus par le cœur autant que par les yeux :
« Le *Saint-Jean !*
— Le *Saint-Paul !*
— Le *Saint-Bonaventure !*
— Mon homme !
— Mon enfant !
— La mer est forte et dure...
Mais ils dansent à peine !
— Oui... fameux chargement !
— Bonne pêche, pour sûr !
— Ils filent joliment !...
— Si ce grain du nord-ouest ne les prend pas en route,
Ils seront à Fécamp avant la nuit, sans doute !
— Et, deux heures après, au pays !... »
Le Pays !
Mot discret, mot intime, aux charmes inouïs,
Pour ces humbles vainqueurs de la mer en furie,
A la fois moins et plus que celui de Patrie !

Or donc, tout en rêvant, du haut de mon chalet,
Je les voyais passer gaîment sur le galet,
Quand une douce voix sonnant à mon oreille :

« Eh bien ! et le dîner, monsieur ? Qu'on se réveille !
La soupe est sur la table et va froidir sans vous ! »

C'est la Gervaise, avec ses cheveux d'un blond roux,
Sa taille tombant droit, sa figure avenante :
Brave femme du port que j'avais pour servante.

Elle était tout émue et joyeuse : un éclair

S'allumait par instants au fond de son œil clair ;
Le sang rapidement colorait sa peau blanche ;
Elle avait arboré la robe du dimanche,
Le fichu flambant neuf et le plus beau bonnet :
Après quatre longs mois son Pierre revenait !
Son Pierre, son époux, son homme enfin : le père
Des deux petits blondins qui l'appellent leur mère,
Gars de quatre à cinq ans, barbouillés et fripons,
Qui la suivent toujours, blottis dans ses jupons !

Ah ! certe, elle était belle, et gaie, et pleine d'aise
Et bonne à regarder, cette brave Gervaise !

J'achevais de dîner, quand la nuit brusquement
Se blanchit d'un éclair livide : un tournoiement
De vent et de grêlons s'abattit sur la plage ;
La tempête éclatait sombre, pleine de rage,
Et soulevait les flots d'écume couronnés.
Serré contre sa mère, et les yeux étonnés,
Un des enfants cria... Gervaise devint pâle.

« Allons, lui dis-je, allons ! ce n'est qu'une rafale...
Un coup de vent... D'ailleurs, ils sont au port déjà ! »

D'un brusque mouvement, son œil interrogea
L'horloge aux poids de plomb pendue à la muraille :
« Qui sait ? »
Et l'ouragan, dans un bruit de mitraille,
Vint s'abattre en râlant sur le toit ébranlé.
Elle pâlit plus fort ; moi-même je tremblai.

Une heure se passa, terrible ; une autre encore.
Personne !
Autour de nous la grande voix sonore

De l'orage en fureur ne cessait de tonner.

« Un semblable retard ne doit point étonner,
Dis-je à la pauvre femme ; après tout, la tempête,
Terrible comme elle est, à Fécamp les arrête...
Puis un verre de vin, offert au cabaret...

— Avant de me revoir?... Jamais il ne pourrait! »

Et, sans un mot de plus, elle demeura sombre,
Aux carreaux ruisselants cherchant à percer l'ombre.

Tout à coup, au dehors, on frappa rudement.
« Lui ! dit-elle, c'est lui ! »
Mais, dans l'encadrement
De la porte, apparut la taille maigre et haute
Du père Jean, le vieux douanier de la côte,
Tout inondé de pluie, et le fusil baissé.
« Et Pierre? » dit Gervaise.

Alors, embarrassé,
Le douanier, debout sur le seuil de la porte :

« Votre homme?... Il va venir... La marée est très forte
Et cause son retard et celui des amis... »
Puis, s'avançant vers moi : « Le facteur m'a remis
Cette lettre pour vous, » me dit-il à voix basse.

Mais tandis qu'aux carreaux Gervaise, triste et lasse,
Allait se replacer pour regarder au loin,
Le brave douanier, m'attirant dans un coin
Comme pour me donner une lettre :
« A la plage
« Trois bateaux sont brisés... plus rien de l'équipage

« Qui montait le *Saint-Paul*... Pierre est parmi les morts.
« En vain sur le galet on a cherché les corps...
« Rien... Apprenez la chose à cette pauvre femme,
« Monsieur!... Moi, voyez-vous, ça me briserait l'âme! »
Puis, le vieux douanier, haussant sa grosse voix
Rude comme un clairon et tremblante à la fois :

« Adieu, monsieur! » fit-il.
Et sans autre parole
Il sortit, s'enfonçant dans la tempête folle.

Je restai seul avec Gervaise et les petits,
Les yeux gros de terreur, à ses côtés blottis.

Oh! l'horrible devoir! l'épouvantable tâche!
Parler, c'était cruel; me taire, c'était lâche...
J'aurais, en me taisant, prolongé son espoir...
Mais d'un moment à l'autre elle allait tout savoir
Par le premier venu, cruellement, peut-être...
Parler?... D'un pareil coup ébranler ce pauvre être,
Briser ce pauvre cœur qui battait, éperdu,
A l'appel d'un bonheur si longtemps attendu!...
Convertir cette joie en tristesse éternelle!...
Oh! l'horrible devoir!
Je m'avançai vers elle
Cependant, et cherchais quelque détour adroit,
Quand soudain de la main me montrant un endroit,
Un coin du petit bourg perdu dans la nuit noire :

« Tiens! dit-elle, du feu chez la femme Grégoire...
Chez Thérèse on allume... et chez Françoise aussi...
Leurs hommes sont ici, pour sûr! ils sont ici!
Mais Pierre?... Ah! je saurai ce que cela veut dire! »

Et, quittant la fenêtre, ivre, comme en délire,
Elle voulut sortir... Mais étendant le bras
Et l'arrêtant du geste :
« Oh ! non ! ne sortez pas ! »

Elle me regarda, blanche comme une morte,
D'un pas inconscient s'avança vers la porte :
« C'est donc vrai? »
Ne sachant que dire, je me tus.
Pas un cri, pas un seul ! — Ses deux bras abattus
Tombèrent lourdement ; ses mains froides cherchèrent
Les têtes des petits, doucement les pressèrent
Contre le beau fichu tout neuf, éblouissant,
Qu'elle avait mis pour mieux faire fête à l'absent,
Et, s'asseyant d'un coup :
« Mon homme ! mon pauvre homme ! »

Ah ! comme elle souffrait, la brave femme, et comme
En la voyant ainsi, froide, ne pleurant pas,
Je comprenais que tout se ressemble ici-bas,
Et combien sont cruels, en leurs mêmes alarmes,
Les orages sans pluie et les douleurs sans larmes !

Après un long moment, les yeux toujours baissés :

« Cependant les bateaux au large sont passés...
Le *Saint-Paul* — je l'ai vu — marchait premier en tête !
Il était à Fécamp bien avant la tempête...
Je l'ai vu !... je l'ai vu !... dit-elle en s'animant ;
Ah ! monsieur, on vous ment ! Oui, pour sûr, on vous ment ! »

Et, passant sur son front sa main maigre et pâlie
Comme pour en chasser le vent de la folie :

« Pierre va revenir... Il revient... Sur la mer
J'ai bien vu le *Saint-Paul* passer dans le ciel clair...
Je le reconnaîtrais entre mille sans peine :
J'ai cousu de mes doigts sa voile de misaine!
Pierre ne pas venir?... Qui vous a dit cela? »

Plus de doute à présent : la folie était là
Et d'un instant à l'autre allait saisir sa proie.
Alors, prenant ses mains :
« Le bon Dieu vous envoie,
Lui dis-je doucement, tout bas, avec bonté,
Gervaise, une terrible épreuve, en vérité.
Mais reprenez courage, ô ma pauvre affligée!
Songez au lourd fardeau dont vous êtes chargée,
A ces pauvres petits qui n'auront plus que vous! »

Elle mit les enfants entre ses deux genoux,
Et plus calme, sentant qu'en sa douleur amère
Pour n'être plus épouse, elle était toujours mère :

« Alors, Pierre?... dit-elle. Oh! je veux tout savoir!

— Trois barques ont péri, lui dis-je, sans espoir.
Le *Saint-Paul* est du nombre, avec tout l'équipage.
— Et les corps?
— Pas un seul! En vain, sur le rivage,
Avec les autres, Jean, le douanier, penché... »

— « Eh! bon Dieu de bon Dieu! c'est qu'ils ont mal cherché! »
Dit une rude voix, tandis que ferme et forte
Une main brusquement faisait tourner la porte;
« Ces maudits gabelous ont de bons yeux vraiment!
Dire que c'est payé par le gouvernement! »

Et, sous son grand chapeau de toile goudronnée,
Trempé, mais l'œil ardent, la face illuminée,
Le marin bien vivant devant nous se campa.
Gervaise dit : « Mon homme! »
Et les enfants : « Papa! »

Ah! la rude embrassade et l'énergique étreinte!

Alors, le croiriez-vous!... Moi, dont l'âme contrainte
Depuis quelques instants souffrait étrangement;
Moi, simple spectateur du brusque dénoûment
De ce drame bien simple et fréquent sur nos plages,
Je sentis mes regards se voiler de nuages,
Je perdis connaissance et je m'évanouis...

Quand, un moment après, les yeux tout éblouis,
Secouru par Gervaise avec un soin extrême,
Par Pierre soulevé, je revins à moi-même,
J'entendis le marin qui disait : « Ce n'est rien! »
Puis d'un ton gouailleur et doux :
« Parisien! »

*(Paravents et Tréteaux)*

---

EN

## REVENANT DE FAIRE DE L'ESPRIT

Hier soir, à dîner, chez les... Saint-Amarante,
A dix nous avons eu de l'esprit comme trente.
Nous avons discuté sur maints points délicats,
Giselé des bons mots, analysé les cas

Les plus enchevêtrés de la psychologie;
Composé savamment une exquise eau rougie,
Où le *vin-passion* et le *sucre-désir*
Avec *l'eau-désespoir* se mêlaient à loisir;
Nous avons effleuré des questions diverses,
Couru dans le jardin fleuri des controverses,
Semé le paradoxe à pleines mains, risqué
Tel jugement bizarre et fort alambiqué,
Poussé jusqu'à l'absurde... et même davantage
Le long dévidement du tarabiscotage;
Troué, vrillé, fouillé, sans peur du fiasco,
L'âme de l'homme ainsi qu'une noix de coco;
Abordé, le scalpel en main, comme des braves,
Les mystères les plus hardis et les plus graves,
Et parlé tour à tour, changeant notre sujet,
Politique, adultère, art, romans et budget.

Et, pendant le dîner entier, je le répète,
De l'esprit, de l'esprit toujours : une tempête,
Un cyclone effrayant de traits et de bons mots,
Les uns rances déjà, les autres frais éclos;
De l'esprit par ruisseaux, par torrents, par cascades...
De l'esprit, de l'esprit à nous rendre malades!
Et, dès que je sortis, en effet, il me prit
Une indigestion formidable d'esprit!

La tête bourdonnante et les jambes brisées,
Je m'assis sur un banc dans les Champs-Élysées.
Je t'aperçus alors, en relevant les yeux,
O lune!... Tu glissais doucement dans les cieux,
Avec ta face bête et ton front sans pensée...
Et, si je l'avais pu, je t'aurais embrassée!

*(Les Moineaux francs)*

# GUSTAVE RIVET

1848

GUSTAVE RIVET, *né le 25 février 1848 à Domène, près Grenoble, est un politique et un poète, un rêveur et un homme d'action. Il est actuellement député de l'Isère.*

*Dès le collège, Gustave Rivet publiait ses rimes dans les journaux du quartier latin, et on a de lui diverses petites plaquettes fantaisistes, œuvres de la dix-huitième année. En 1873 il donna* Les Voix perdues, *livre dans lequel apparaissent les deux faces de son caractère. La première partie contient des vers politiques « d'un mâle patriotisme et d'une virile inspiration, » a dit M. A. Barbou; la deuxième partie, d'un sentiment plus doux, répond à ce qu'il y a de tendre et de passionné dans l'âme du poète.*

*Au théâtre, Gustave Rivet s'est fait connaître par* Le Cimetière Saint-Joseph, *poème dramatique en deux tableaux, représenté à l'Alhambra et à Cluny, et par* Le Châtiment, *drame en prose en quatre actes, dans lequel il défendait déjà la thèse sociale qu'il a posée plus tard devant la Chambre des députés : la recherche de la paternité. Enfin, il a écrit pour l'Odéon* Marie Touchet, *drame en vers, qui a été fort applaudi.*

*Les œuvres de Gustave Rivet ont été éditées par A. Lemerre, Dreyfous et M*me *veuve Tresse.*

A. L.

## NOCTURNE EN PROVENCE

MINUIT sonne aux clochers de la ville. Tout dort.
Sommeil calme et profond. La nuit est chaude encor
Du soleil empourpré de juillet; mais la brise
Touche nos fronts avec une caresse exquise,
Et n'a gardé des feux étincelants du jour
Que la molle tiédeur dont s'enivre l'amour.
Midi n'allume plus sa brutale fournaise,
Et dans le ciel, où tout embrasement s'apaise,
La lune monte pâle et lente, balançant
Son disque d'or massif au rayon caressant;
Dans la limpidité du ciel bleu, plein d'étoiles,
L'œil s'égare et pénètre aux profondeurs sans voiles,
Plus loin, plus loin encor, dans l'abîme infini.
— Par la fraîcheur du soir le monde est rajeuni;
La nuit est belle, avec sa blancheur virginale.
Viens! Sortons tous les deux de la ville banale!
Viens, et nous enivrant de l'air mystique et pur,
Nous nous croirons portés sur des ailes d'azur
Vers la splendeur rêvée en des sphères lointaines;
Viens, et nous sentirons en ces heures sereines,
Sous la pâle lumière et la tiède chaleur,
Nos deux âmes d'amour s'ouvrir comme une fleur!
Viens, nous allons marcher au hasard, par les plaines
Où la lune a couché des ombres incertaines;
Viens, nous écouterons les nocturnes grillons
Pousser leurs cris aigus dans les creux des sillons,
Et le pipal plaintif, et doux, et monotone,
Gémir son chant, ainsi qu'une guzla bretonne.

Et tous les deux, muets, calmes, rêveurs, heureux,
Égarés par les champs, loin des chemins poudreux,
Les pieds dans les gazons, l'œil dans le ciel d'opale,
Nous attendrons l'éveil de l'aube matinale.

*(Voix perdues)*

## RÊVERIE D'AUTOMNE

Je veux aller m'asseoir parmi les herbes folles
Que jaunit le soleil des Midis, et qui font
Ces longs chuchotements dont les vagues paroles
Ravissent nos esprits à l'extase sans fond.

Je veux aller, pensif, le cœur plein d'harmonies,
Sous les ormeaux épais aux murmures berceurs,
Et je veux respirer les douceurs infinies
De l'air des champs, chargé de ses vertes senteurs.

Je veux fouler aux pieds le frais tapis de mousse,
Et, dans la solitude où le vulgaire a peur,
J'écouterai vibrer la note triste et douce
Du chant intérieur que soupire mon cœur;

Et, regardant au ciel les chaudes lueurs roses
Qu'étale à l'Occident le soleil descendu,
Bien loin du tourbillon des hommes et des choses,
Dans un monde plus beau je me croirai perdu.

C'est alors que mon âme, où la grande nature
Met la sérénité de son ciel calme et doux,
Vers l'idéal sacré s'élèvera plus pure,
Et se recueillera pour mieux songer à vous.

*(Voix perdues)*

## TABLEAU D'INTÉRIEUR

L'IVOIRE palpitant de sa gorge féconde
Apparaît sous des plis chastement découverts,
Et l'enfant, soutenu dans ses bras entr'ouverts,
Boit doucement la vie à sa source profonde.

En contemplant cet être où son espoir se fonde,
Elle rêve des jours de bonheur sans revers;
Et son cœur attendri, pur de desseins pervers,
Ignore pour jamais les orages du monde.

Embrassant d'un regard tout ce qu'il a de cher,
Et la sœur de son âme, et l'enfant de sa chair,
Debout et radieux, près d'eux songe le père ;

Et sur ce groupe calme et saint, du haut de l'air
Descend dans un rayon de divine lumière
La bénédiction du Seigneur tutélaire.

*(Voix perdues)*

## LE PORTRAIT

DEBOUT, près d'un rideau tombant en replis lourds,
La main droite levée au menton, et pensive,
Dans le doux nonchaloir de sa pose expressive
Elle rêve, accoudée au fauteuil de velours.

Pour qui donc sa pensée, et pour qui donc son rêve,
Et son sourire calme et pur, si gracieux?
Pour qui donc le regard si clair de ses grands yeux
Sereins comme l'azur d'un beau jour qui se lève?

Hélas! ce n'est pas moi que voit son œil profond!
Quand l'artiste la fit si suave et si belle,
Son cœur ne savait pas que je vivais pour elle...
— Mais moi, j'ai bien souvent mis ma lèvre à son front.

*(Mots d'Amour)*

## L'AVEUGLE

Aveugle! et tout entier au chagrin qui le ronge,
Les yeux fermés, ayant les ombres pour prison,
Le menton appuyé sur sa poitrine, il songe
A ce qu'est un soleil, un profond horizon.

Il n'a jamais vu rien du ciel et de la terre,
Ni forêt, ni rayon, ni mer... rien que la nuit...
Sa raison s'engourdit dans l'ombre et le mystère,
Il songe, et sent un vide immense autour de lui...

Eh bien! il a pourtant ce bonheur que j'envie
De ne connaître pas la lumière bénie;
Car moi qui de tes yeux vis briller les éclairs,

Moi qui vis sur mon front rayonner ton sourire,
Dans ma nuit où ton astre aimé ne vient plus luire,
Je souffre plus que lui, sachant quel bien je perds!

## SOLITUDE

Tandis qu'un vent glacé souffle et gémit dans l'air,
Et que l'automne au ciel met sa teinte grisâtre,
Dans ma pauvre chambrette où flambe un grand feu clair
Je regarde la flamme étinceler dans l'âtre.

Et je songe combien il serait doux de voir
Dans ma mansarde aller, venir, celle que j'aime,
Près de moi, doucement à mon foyer s'asseoir,
Et mon réduit s'orner de sa grâce suprême.

Isolé comme un mort couché dans son linceul,
Combien le jour est long ! Combien mon œuvre aride !
Ma chambre est un désert immense où je suis seul ;
— Et je reste rêveur devant son siège vide.

*(Mots d'Amour)*

## MEMENTO

Vous souvient-il de la campagne
Où nous allâmes une fois,
Aux flancs de la haute montagne,
Chercher l'ombre fraîche des bois ?

Sur nos fronts la Nature douce
Avait tendu son plus beau ciel ;
Sous nos pieds, un tapis de mousse...
— Et je croyais voir Ariel

Sous votre chapeau mousquetaire
Et votre jupon bleu rayé,
Voltiger, effleurant la terre
A peine du bout de son pié.

Dans les vertes châtaigneraies
Vous alliez, bien loin des sentiers,
Fourrageant l'herbe, et sur les haies
Cueillant les fleurs des églantiers.

Alerte comme une fauvette
Et joyeuse comme un pinson,
Vous mettiez une chansonnette
Aux ronces de chaque buisson.

Vous étiez toute décoiffée,
Vos yeux étaient pleins de douceur;
Le bois disait : « C'est une fée ! »
Les fleurs disaient : « C'est notre sœur. »

Oh ! comme vous étiez jolie !...
— Je rêvais — hélas ! c'est humain, —
Un bien doux rêve, une folie ! —
Vous suivre, la main dans la main.

Mais, si rieuse et si légère,
Troubler votre cœur ! — Je n'osais.
Vous ne vous préoccupiez guère
Des beaux songes que je faisais...

— Or, comme vous couriez dans l'herbe,
M'attachant, fidèle, à vos pas,
Je vis tomber de votre gerbe
Un pâle « Ne m'oubliez pas. »

Je saisis la fleur précieuse
Comme son trophée un vainqueur,
Et cette relique pieuse
Je la garde, là, sur mon cœur.

Et le Temps a fauché l'année
Avec mon rêve décevant...
La petite fleur est fanée,
Mais mon souvenir est vivant.

---

## *PYGMALION*

A vous, dont la beauté tente le statuaire,
A vous, front jeune et pur et regards radieux,
A vous, Hébé suprême en qui mon âme espère
Pour verser l'ambroisie à mes jours soucieux,

A vous, que, dans mon cœur, intime sanctuaire,
J'ai mise sur l'autel inviolé des dieux,
J'offre comme un encens et comme une prière
D'un immortel amour les hommages pieux.

A vous, que je préfère aux bonheurs qu'on envie,
A vous mes chants, à vous mon âme, à vous ma vie!
Et mes baisers, à vous encore, ô mon doux bien,

Pour qu'au feu tout puissant de ma lèvre enchantée,
Comme Pygmalion animait Galathée,
Je sente votre cœur battre comme le mien !

# EMILE DODILLON

1848

Né en *1848 à Crévecœur (Seine-et-Marne), M. Émile Dodillon a publié* Les Écolières *(1874), puis* La Chanson d'Hier *(1881). Venu à la suite des Parnassiens, il apprit à leur école son métier de rimeur. Il en connaît toutes les ressources et les possède si bien qu'il se donne, quand il le veut, l'air de les négliger. Une singulière souplesse, voilà, en effet, sa faculté caractéristique.*

« *M. Dodillon, comme le dit un critique de goût, est un fin ciseleur de rimes, amoureux de subtilités et de quintessences, un artiste, en un mot... C'est de la poésie raffinée telle que nous l'aimons, bien que l'imitation de Baudelaire soit trop sensible... Docteur en prosodie sur toutes les coutures, il a une langue bizarre, maniérée, tordue, dont nous ne nous plaindrons pas, considérant volontiers avec lui la poésie comme une exquise débauche réservée à quelques élus, comme une sorte de mystère d'Éleusis où ne sont admis que de rares initiés...* »

*Depuis* La Chanson d'Hier, *M. Émile Dodillon a publié plusieurs romans :* Le Forgeron de Montglas, Les Vacances d'un Séminariste, Le Moulin Blanc, Hémo, *qui tous ont été fort appréciés. Ses œuvres complètes se trouvent chez A. Lemerre.*

A. L.

## LES APOTHÈTES

Voici, mâchelauriers, mes frères,
Un rêve qui fait bien souvent
Sous mon front tinter les artères
Comme des cloches de couvent.

C'est surtout quand, non économe
De mes vingt ans, j'use mes jours
A limer ces choses qu'on nomme
Des vers? parfois; des mots? toujours;

Surtout dans ces heures d'automne
Sans chaud soleil ni vent glacé
Où le soir, long et monotone,
Par la nuit terne est remplacé;

Heures d'agonie, où mes tempes
Se ratatinant sous l'ennui,
Pareil au sorcier des estampes
Qui se démène dans la nuit,

J'étreins quelque idée en sa bourbe
Noyée, ainsi qu'un chien crevé,
Et l'amène à l'air, et la courbe
Sous le joug du rythme rêvé;

C'est surtout alors, ô vous, graine
D'Homère, ô mes frères poussifs,
Que ce rêve, fleur de migraine,
M'agite en frissons convulsifs.

D'abord, je vois la Sparte antique.
Les Anciens passent, front penché.
Ils quittent la table publique
Et vont s'assembler au Lesché.

Là, selon le rhêtre inflexible,
Tous les nouveau-nés sont tenus.
Chacun des Anciens, impassible,
Fait l'examen de leurs corps nus.

Les uns, ceux aux couleurs prospères,
Les bien musclés, les forts, les beaux,
Sont remis au bras de leurs pères.
Pour eux, les retours triomphaux.

Pour eux, pendant l'apothéose
Du soleil, ce flot qui garda
Dans les rougeurs du laurier-rose
La trace des bains de Léda.

Pour les autres, ceux dont le torse
Est mou, les laids, les chassieux,
Ceux par qui se perdraient la force
Et la beauté des fiers aïeux,

Là-bas, à l'ombre du Taygète,
On les porte, les mal bâtis.
Un gouffre bâille : on les y jette.
Un cri : tous sont anéantis.

Eh bien, les âmes délivrées
De tous ces rebuts impotents,
Je les vois, d'air libre enivrées,
Monter dans l'espace et le temps.

Elles vont. Un siècle qui sombre
Dans ton abîme, Éternité,
Ne fait pas rider ton flot sombre,
Ni tourner leur front de côté.

Elles vont. Des étoiles meurent
A suivre leur vol vagabond :
Mes deux yeux sur elles demeurent
Tout grands ouverts, où qu'elles vont.

Enfin, d'un ciel rempli de cendre,
Je les vois tomber, je les vois
Sur nos mères à tous descendre,
O poètes sans reins, sans voix.

Hélas ! que n'es-tu faux, mon rêve?
Mais non. Ces âmes d'avortons,
Ce sont bien celles que, sans trêve,
Nous tous, les faibles, nous portons.

C'est pourquoi ceux de notre race
Sont maudits entre les maudits,
Qu'ils soient couverts d'or ou de crasse,
Dans des palais ou des taudis.

C'est pourquoi, niais que nous sommes,
Nous vieillissons, soûls d'encre, et sourds,
Passant nos veilles et nos sommes
A pleurnicher sur nos amours.

— A quoi donc bon vous plaindre aux femmes
De vos cœurs par elles ouverts?
Sans les colères de vos âmes,
Où donc les âmes de vos vers? —

C'est pourquoi des nuits d'hiver froides
Aux clairs avrils éblouissants,
Nous descendons vos marches roides,
O noirs caveaux des impuissants!

Caveaux où les membres se rouillent,
Où l'âme, achevant de déchoir,
S'enlize en des marais où grouillent
Tous les germes du désespoir.

Comme ces chairs que l'écrouelle
Ronge, et qu'on défend à l'étal,
Frères! nos vers n'ont pas la moelle,
Creux qu'ils sont dès le temps fœtal.

Mais, puisque ainsi c'est notre vie,
Chantons! sans souci ni remord,
Chantons! et n'ayons qu'une envie :
C'est d'acquérir — lorsque la Mort

A ses vieilles dents nous agrafe
Comme un chien fait d'un lapereau —
Deux ou trois lignes d'épitaphe
Dans l'almanach de Vapereau.

*(Les Écolières)*

---

## *L'APOTRE*

Le plomb fondu, versé de haut sur la poitrine,
Creusait une caverne, ainsi qu'un nœud de vers,
Jusqu'aux poumons déjà par les verges ouverts.
— Souriant, il prêchait la suave doctrine.

Comme les hurlements de la houle marine
Les clameurs de la plèbe enflaient, l'odeur des chairs
Vives comptant parmi ses régals les plus chers.
— Un souffle calme à peine agitait sa narine.

L'un des bourreaux enfin de ses ongles sanglants
Lui fouilla dans le cœur, le touchant presque aux flancs
De son front où la haine elle-même s'attise.

L'apôtre alors, d'un peu de son sang pur qu'il prit,
Signa cet homme au front, et dit : « Je te baptise
Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

*(La Chanson d'Hier)*

---

*
* *

SACHANT qu'il combat les derniers combats,
Le soleil s'obstine en vain tout là-bas :
Il faut qu'il se rende
Et roule sanglant sous le flot vainqueur.
— La mer est bien grande, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus grande.

Remontez bien vite, ô clairs rayons d'or,
Remontez bien vite, et chassant encor
La nuit ténébreuse,
Des oiseaux du jour ramenez le chœur.
— La mer est bien creuse, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus creuse.

C'est l'aurore ! A l'est, un joyeux éclair
Comme un coup d'épée entr'ouvre et fend l'air.
Le soleil s'enraie :
Fuyez, nuit et spleen, hiboux et rancœur.
— La mer est bien gaie, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus gaie.

Mais un grand nimbus tout noir, pesamment,
Déroulant ses plis dans le firmament
Comme un drapeau d'ombre,
Fait croasser d'aise un corbeau moqueur.
— La mer est bien sombre, et pourtant mon cœur,
Mon cœur sait encore une amour plus sombre.

*(La Chanson d'Hier)*

# JEAN RICHEPIN

1849

JEAN RICHEPIN, *né à Médéah (Algérie), le 4 février 1849, fit de longues et sérieuses études, à la suite desquelles il entra à l'École normale, dont il fut un des élèves les plus distingués. En 1870, il s'enrôla comme franc-tireur et combattit dans l'armée de l'Est. Après la signature de la paix, moitié journaliste, moitié professeur, il demeura obscur pendant plusieurs années, ayant seulement publié une plaquette de prose sur Jules Vallès :* Les Etapes d'un Réfractaire *(1872). Tout à coup parut, en 1876,* La Chanson des Gueux, *œuvre qui fut jugée audacieuse, mais révéla un remarquable tempérament poétique. Richepin eut alors la même gloire que Gustave Flaubert et Charles Baudelaire, celle d'être condamné par un tribunal d'illettrés. On peut dire à propos de ce livre que l'auteur fut étrange de ton et d'allure, tel qu'un gueux qui, au travers de son manteau gris de poussière, laisserait voir avec un juste orgueil sa peau cuivrée et sa virile jeunesse.*

*Après avoir été le rauque et énergique chanteur de la* Chanson des Gueux, *Richepin devint le fougueux amant des* Caresses, *puis le contempteur téméraire qui jeta à l'impassible Divinité ses* Blasphèmes, *pour se montrer finalement, avec la merveilleuse mobilité qui le caractérise, le dévot incantateur de* La Mer.

*Avec la même audace un peu voulue, mais aussi avec une égale souplesse lyrique, il débuta au théâtre par* Nana-Sahib, *dont la singulière*



[illegible]

*exubérance étonna, puis il donna deux autres pièces :* Monsieur Scapin, *et* Les Flibustiers, *qui sont dans une note plus douce.*

*Quel que soit le jugement qui puisse être porté sur Jean Richepin, le poète qui a su prendre dans sa génération la place qu'il occupe ne la doit pas à sa seule facilité. Une puissante originalité, dont il cherche un peu trop à faire saillir les angles, l'a depuis longtemps désigné à l'attention de tous les amis de la poésie.*

*Dans la prose Richepin a apporté la force de sensation et l'éclat de style qui distinguent ses œuvres poétiques. Parmi ses nombreux romans, il faut citer principalement* Madame André, La Glu, Les Morts bizarres *et* Braves Gens. *Tout récemment il a introduit dans* Césarine *(1888) plusieurs épisodes de l'année sanglante.*

*Les ouvrages de Jean Richepin ont été publiés par M. Dreyfous et par M. Decaux.*

A. L.

---

## TRISTESSE DES BÊTES

Le soleil est tombé derrière la forêt.
Dans le ciel, qu'un couchant rose et vert décorait,
Brille encore un grenat au faîte d'une branche.
La lune à l'opposé montre sa corne blanche.
Vers les puits, dont l'eau coule aux rigoles de bois,
C'est l'heure où les barbets avec de grands abois
Font, devant le berger lourd sous sa gibecière,
Se hâter les brebis dans des flots de poussière.
Les bêtes, les oiseaux des champs, sont au repos.
Seuls, le long du chemin, compagnons des troupeaux,
Sautant de motte en motte après la mouche bleue,
On entend pépier les brusques hoche-queue.
Puis ils s'en vont aussi. La nuit de plus en plus

Monte, noyant dans l'ombre épaisse le talus
Où les grillons plaintifs chantent leur bucolique
En couplets alternés d'un ton mélancolique.
Le vieux berger, soufflant dans ses pipeaux faussés,
Fait pâmer les crapauds râlant dans les fossés.
Or, le bélier pensif baisse plus bas ses cornes ;
Les brebis, se serrant, ouvrent de grands yeux mornes,
Et les chiens en hurlant s'arrêtent pour s'asseoir.

Oh ! vous avez raison d'être tristes le soir !
Elle a raison, berger, ta chanson monotone
Qui pleure. Il a raison, l'animal qui s'étonne
De l'ombre épouvantable et de la nuit sans fond.
Hélas ! l'ombre et la nuit, sait-on ce qu'elles font?
Sait-on quel œil vous guette et quel bras vous menace
Dans cette chose noire ? Ah ! la nuit ! C'est la nasse
Que la mort tous les soirs tend par où nous passons,
Et qui tous les matins est pleine de poissons.

Vive le bon soleil ! Sa lumière est sacrée.
Vive le clair soleil ! Car c'est lui seul qui crée ;
C'est lui qui verse l'or au calice des fleurs,
Et fait les diamants de la rosée en pleurs ;
C'est lui qui donne à mars ses bourgeons d'émeraude,
A mai son frais parfum qui par les brises rôde,
A juin son souffle ardent qui chante dans les blés,
A l'automne jauni ses cieux roux et troublés ;
C'est lui qui pour chauffer nos corps froids en décembre
Unit au bois flambant les vins de pourpre et d'ambre ;
C'est lui qui met du sang dans nos veines ; c'est lui
Qui dans les yeux charmants des femmes dort et luit ;
C'est lui qui de ses feux par l'amour nous enivre ;
Et quand il n'est pas là, j'ai peur de ne plus vivre.

Vous comprenez cela, vous, bêtes, n'est-ce pas ?
Puisque, le soir venu, ralentissant le pas,
Dans votre âme, par l'homme oublieux abolie,
Vous sentez je ne sais quelle mélancolie.

*(La Chanson des Gueux)*

## LE CHEMIN CREUX

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Le chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas,
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

*(La Chanson des Gueux)*

## AU JARDIN DE MON COEUR

Quand vos yeux amoureux ne me sont point moroses,
Mon cœur est un jardin plein d'œillets et de roses

Tout est joyeux, les fleurs, les couleurs, les odeurs,
Les abeilles vibrant, les papillons rôdeurs.

Les moineaux, les pinsons, les linots, les mésanges,
Tous les oiseaux grisés chantent comme des anges.

Le jet d'eau, qui gazouille aussi doux que du miel,
Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel.

Quand votre Majesté, madame, est satisfaite,
Au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.

Mais quand vos yeux se font cruels et mécontents,
Adieu les fleurs et les oiseaux ! Adieu printemps !

Les roses, les œillets, se fanent sur leur tige.
Aucune abeille, aucun papillon n'y voltige.

Mésanges, et moineaux, et linots, et pinsons,
S'en vont loin de chez moi pour chanter leurs chansons.

Otant son arc-en-ciel ainsi qu'on ôte un masque,
Le jet d'eau rauque et lourd sanglote dans sa vasque.

Tant que je n'ai pas vu vos regards adoucis,
Mon cœur est un jardin tout planté de soucis.

*(Les Caresses)*

## *ÉTOILES FILANTES*

Il pleut, il pleut, bergère,
Tout là-haut, tout là-bas.
La pluie est si légère
Que l'on ne l'entend pas.

Il pleut ! Cela traverse
Tout le ciel et s'enfuit.
Il pleut ! C'est une averse
D'étoiles dans la nuit.

Il pleut ! il pleut ! Peut-être
Au firmament qui dort
Un soleil vient de naître
Comme un papillon d'or.

Il pleut! Ces étincelles
Pour nous font flamboyer
La poudre de ses ailes
Qu'il vient de déployer.

Il pleut, il pleut, mon ange!
Courons là-bas! Je veux
De cette poudre étrange
Poudrer tes blonds cheveux.

*(Les Caresses)*

## LES PAPILLONS

Papillons, ô papillons,
Restez au ras des sillons.
Tout au plus courez la brande :
C'est assez pour vos ébats.
Qu'allez-vous faire là-bas
Tout petits sur la mer grande?

— Laisse-nous, décourageux!
Il faut bien voir d'autres jeux
Que ceux dont on a coutume.
Quand on est lassé du miel,
Ne sais-tu pas que le fiel
Est doux par son amertume?

— Mais des fleurs pour vos repas,
Là-bas vous n'en aurez pas.
On n'en trouve que sur terre.

Pauvres petits malheureux,
Vous mourrez le ventre creux
Sur l'eau nue et solitaire.

— O l'ennuyeux raisonneur
Qui met sur notre bonheur
L'éteignoir d'avis moroses !
Ne vois-tu pas que ces prés
Liquides sont diaprés
De lis, d'œillets et de roses ?

— Papillons, vous êtes fous.
Ces fleurs-là, m'entendez-vous,
Ce sont les vagues ameres
Où les rayons miroitants
Font éclore le printemps
Dans un jardin de chimères.

— Qu'importe, si nous croyons
Aux fleurs de qui ces rayons
Dorent la belle imposture !
Dût-on ne point les saisir,
N'est-ce pas encor plaisir
Que d'en risquer l'aventure ?

— Allez, vous avez raison.
Comme vous à l'horizon
Mes vœux portent leur offrande.
Poètes et papillons,
Partons en gais tourbillons,
Tout petits sur la mer grande.

*(La Mer)*

## OISEAUX DE TEMPÊTE

Quand la mer est douce aux régates,
On n'y voit que des goélands,
Qui planent, paresseux et lents,
Chatoyants comme des agates.

Les poissons morts et les morgates
Vont à ces pêcheurs indolents.
Mais il faut l'orage aux élans
Des albatros et des frégates.

Car, pour ces fous, la volupté,
C'est de fouetter le vent dompté
Et la vague qui se démène.

Ainsi les grands cœurs arrogants
Ne sortent de la foule humaine
Qu'aux heures troubles d'ouragans.

*(La Mer)*

---

## HALLALI

O gouttes de mon sang, voilà donc votre histoire
Et les chansons que vous chantez !
Va, sang de mes aïeux, vieux sang blasphématoire,
Sang des gueux, sang des révoltés,
Tes leçons dans mon cœur ne resteront pas vaines,
Brave sang toujours en éveil

Dont le flot vagabond aime à jaillir des veines
Pour montrer sa pourpre au soleil!
Je veux aussi, je veux comme vous, mes ancêtres,
Vivre debout sur l'étrier,
Pousser ma charge, et dans la bataille des êtres
Ouvrir mon sillon meurtrier.
En ce temps où le vent des folles aventures
Ne souffle plus dans nos poumons,
Je n'irai pas chercher les victoires futures
A travers les vaux et les monts;
Mais dans l'intelligence humaine ensemencée
D'un tas de mots intimidants,
Je lancerai les noirs chevaux de ma pensée,
Ventre à terre et le mors aux dents;
Et malgré les fourrés obscurs pleins de racines,
Les fondis où l'on disparaît,
Les étangs croupissants aux plantes assassines,
Malgré tout fouillant la forêt,
J'y donnerai la chasse à la bête hagarde
Qu'elle cache en ses antres verts,
Afin de lui plonger au cœur jusqu'à la garde
Le clair yatagan de mes vers.
O Dieu, jusqu'à présent, dans les mythologies,
Parmi les avatars passés,
A te mettre en lambeaux mes mains se sont rougies;
Mais pour moi ce n'est pas assez.
Ce qu'il faut à ma haine, à ma vengeance entière,
A mes blasphèmes triomphants,
Ce n'est pas seulement ton corps fait de matière
Par les hommes encore enfants;
C'est la chair de ta chair, c'est l'âme de ton âme,
Ton concept enfin dégrossi,
Moins palpable que l'air, plus subtil que la flamme,
Et que je veux tuer aussi.

Par le respect des lois, l'amour de la Nature,
Le culte de notre raison,
C'est toi, c'est toujours toi qui dans notre pâture
Mets l'Absolu comme un poison.
En vain les Dieux sont morts ; le dernier agonise ;
Toi, tu demeures immortel.
En se divinisant l'homme te divinise,
Et son orgueil te sert d'autel.
Mais moi, je ne sais pas ces lâches défaillances.
Suivant ma route jusqu'au bout,
Ces cultes, ces respects, ces amours, ces croyances
Qui dans nos cœurs restent debout,
J'éteindrai leurs lueurs, suprêmes girandoles
Des vieux temples abandonnés.
Hurrah ! Pour l'hallali des dernières Idoles,
Fanfares des aïeux, sonnez !
O sang des Touraniens qui bous dans mes artères,
Sang des révoltés, sang des gueux,
Comme à travers les champs, à travers les mystères
On peut prendre un galop fougueux !
Taïaut ! taïaut ! Voici le troupeau des Idées
Qui fuit effaré devant nous.
Taïaut ! taïaut ! Que nos montures débridées
Aient la tête entre leurs genoux !
Hardi ! Traversons tout, le taillis, la clairière,
Sautons les rus, les chemins creux !
Plus vite, et sans jamais regarder en arrière !
Ceux qui tombent, tant pis pour eux !
Hallali ! hallali ! Quand la bête forcée
Sera morte, le ventre ouvert,
Alors enfin, ô noirs chevaux de ma pensée,
Je pourrai vous remettre au vert ;
Alors, à ciseler des bijoux de vitrine
J'emploierai mon clair yatagan ;

Alors, ô sang cruel qui fis dans ma poitrine
Passer ce souffle d'ouragan,
O vieux sang des aïeux, du sang de la curée
Je serai pour toi l'échanson,
Et je t'en ferai boire une pleine verrée
Pour te payer de ta chanson !

*(Les Blasphèmes)*

## MADAME ALPHONSE DAUDET

(JULIA ALLARD)

1849

*La vie de Mme Julia A. Daudet tient presque tout entière dans les œuvres de son mari. Jamais femme n'a su mieux porter un nom illustre. Elle a sa part, volontairement discrète, dans la gloire du célèbre romancier. Pourtant, sa personnalité subsiste à travers ce rayonnement, et si, en plus d'un endroit de ces romans fameux, il n'est pas impossible de distinguer la touche d'une main féminine, la femme a su néanmoins demeurer elle-même dans les livres qu'elle a signés. Ses articles critiques, ses pensées, ses souvenirs d'enfance, témoignent d'un esprit original. Elle a une vision particulière des êtres et des choses, qu'elle traduit en une langue nuancée à l'infini. Fille et femme de poètes, elle est poète aussi. Parmi ses* Impressions de Nature et d'Art *elle a jeté, comme des fleurs entre les pages, des vers d'une grâce triste, d'une couleur fine, d'une facture minutieuse et savante, délicatement ouvragés. Ces courts poèmes, de forme et de sentiment très modernes, semblent faits pour être recueillis dans une Anthologie.*

*Les œuvres de Mme A. Daudet ont été publiées par les éditeurs Charpentier et Charavay.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.



M^me^ ALPHONSE DAUDET

*
* *

Je voudrais écouter les sons, voir les clartés,
Au hasard du grand air qui flotte, luit et vibre,
Sans les croire, un seul jour, dans l'espace arrêtés;
Que toute leur magie immortelle fût libre!

Que la chaleur nous vînt d'astres inaperçus;
Je voudrais ignorer les oiseaux et les roses.
Car les couchants éteints laissent les yeux déçus;
L'effet succombe à la fragilité des causes.

O court printemps, formé de tous les infinis,
L'encens que tu répands a des coupes trop frêles;
Ton chant triomphal tient aux pailles de tes nids;
Tes rayons ont l'éclair vif et fuyant des ailes.

Et je sais d'où nous vient ce regret solennel
De jours furtifs, d'étés finis, de fleurs fanées,
La lumière, le son, le parfum éternel
A ce qui meurt ayant livré leurs destinées!

---

## A MON FILS

Sous le grand frêne en éventail,
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés
Et chaque fois recommencée.

Aussi le feuillage menu,
Les points nombreux de la fleur plate
Gardent mon rêve retenu
Tout blanc parmi la toile mate.

Que l'enfant qui joue au soleil,
A la douceur de sa parure,
De l'été chantant et vermeil
Reconnaisse la chaleur pure,

Le charme d'un jour bien rempli,
Des heures longues écoulées,
Avec la hâte de l'oubli,
Sur le sable uni des allées.

Maintenant que j'ai terminé,
Tout autour de moi s'éparpille,
Noué, cassé, disséminé,
Le fil tombé de mon aiguille.

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Ces brins de mon travail fini,
Aux siens les tresse et les enlace,

Comme un lien souple et léger,
Entre le duvet et la mousse,
Juste assez fort pour protéger
L'aile impatiente qui pousse.

## PENSÉE D'HIVER

Le givre étincelle en étoiles blanches
Sur la vitre où luit le matin changeant,
Et brode de fleurs et de folles branches
Un tissu moiré d'opale et d'argent.

Et l'on peut rêver, les fenêtres closes,
Tant le jour paraît lumineux et clair,
Tant ce léger voile a de teintes roses,
Qu'Avril passe et chante aux plaines de l'air.

Mais qu'un seul rayon, près de la gelée,
Répande l'éclat d'un ardent flambeau,
Aussitôt se fond la trame étoilée,
Rien n'en reste plus que des gouttes d'eau,

Qui coulent alors, froide et lente pluie,
Sur la vitre terne, et l'on peut revoir,
Dans le ciel d'hiver, la mélancolie
Errer vaguement sous son crêpe noir.

Ainsi plus d'une âme, entre elle et la vie,
Étend comme un voile aux doux reflets blancs
Le rêve, et se met à songer, ravie,
Que tout resplendit sous ces plis tremblants.

Mais, un jour, subite et vive étincelle,
Passe un clair rayon de réalité,
Et l'illusion se fond et ruisselle,
Couvrant de pleurs froids le cœur attristé.

## PARIS

Le soleil, qui se glisse entre les toits des villes,
Rayé d'ombre comme aux barreaux d'une prison,
Disperse sa grandeur et sa gloire inutiles
Pour faire à chaque rue un étroit horizon.

Il court avec la roue active des voitures,
Avec l'eau des ruisseaux, le travail des faubourgs,
Et, le soir, au fronton blanc des architectures,
Il pâlit et s'efface en remontant toujours.

Qui songe, en le voyant, aux couchants pleins de flammes,
Aux saisons qu'il entraîne et mesure en clarté ?
Le printemps se devine aux toilettes des femmes,
Sous leur éventail bat le souffle de l'été.

Le ciel paraît si haut qu'on le regarde à peine,
Ainsi qu'un océan toujours inexploré,
Dont la tempête reste invisible et lointaine,
Sans qu'un regard rêveur s'y soit aventuré.

Il pleut ; la neige étale une blanche étendue,
Le vent passe emporté dans un magique accord,
La nature au niveau des yeux est descendue,
Mais fragile, amoindrie aux effets d'un décor.

Et c'est ainsi, fleurs en bouquets, branches coupées,
Fruits détachés de l'arbre avant que d'être mûrs,
Qu'elle suit le sillon des villes occupées
Sur le pavé stérile et dans l'ombre des murs.

Aussi, comme ces fleurs errantes dans la rue
Tiennent par leur racine à quelque sol lointain,
La pensée, au hasard des foules apparue,
Garde d'un souvenir le contour incertain.

L'air subtil, où tout brille en un jour et s'efface,
D'un singulier éclat la colore en passant,
Mais c'est au fond des bois qu'il faut chercher la place
Où l'esprit la reçut du silence puissant.

---

*
* *

Je voudrais revivre ma vie,
Jour par jour, avec la raison
D'une intelligence asservie,
Que ne tente plus l'horizon ;

Relire tout entier mon livre,
Sans me hâter et sans frémir,
De la page où l'on se sent vivre
A celle où l'on se voit mourir.

Plus d'attente ni de surprises,
Et les bonheurs sans lendemain,
Feuilles roses au revers grises,
Ne feraient pas trembler ma main.

## ALBERT DELPIT

1849

ALBERT DELPIT, *né en 1849 à la Nouvelle-Orléans, fit, comme garde mobile, la campagne de 1870, et écrivit, au jour le jour, de petits poèmes d'un caractère patriotique, qu'il réunit plus tard sous le titre de* L'Invasion. *Depuis lors, il a donné* Les Dieux qu'on brise, *recueil de vers d'une inspiration fort élevée, qui, ainsi que le précédent, fut couronné par l'Académie française, et il prépare* Jeanne la Pucelle, *épopée dans laquelle il glorifie avec une grande sincérité de sentiment notre héroïne nationale.*

*Bien qu'ayant beaucoup plus produit comme romancier et auteur dramatique que comme poète, M. Albert Delpit a sa place marquée dans toute Anthologie par ses chants pleins d'entrain et de vigueur.*

*Ses œuvres poétiques, publiées d'abord chez divers éditeurs, ont été rééditées, avec ses romans et ses pièces de théâtre, par Paul Ollendorff.*

A. L.

### *LE SERGENT*

C'ÉTAIT un vieux sergent des guerres d'Italie :
Un de ceux que la mort pendant trente ans oublie
Et laisse tristement blanchir sous le galon.
Un biscaïen avait fracassé son talon,

Et deux balles trouaient les os de sa mâchoire.
Il mourait seul, tout seul, sans rien, même sans gloire.
Ses lèvres remuaient, mais il ne parlait pas.
— « Eh bien ! comment est-il? dis-je au major.
— Très bas.
Pauvre diable! Il n'a pas cinq minutes à vivre. »

Je regardai : son œil terne semblait me suivre ;
Un frisson secouait son corps à demi nu.
Puis soudain, comme au bruit d'un tambour inconnu,
Je vis ses yeux éteints qui se gonflaient de larmes :
Et, se dressant d'un bond sur le lit, au port d'armes,
Dans le raidissement de son suprême effort,
D'une voix claire il dit : « Présent ! »
Il était mort.

*(L'Invasion)*

---

## CHANSON

I

Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté de Crimée ?
C'était le temps où notre armée,
Toujours sans trêve ni repos,
Portait à travers la fumée,
Troués de balles, nos drapeaux !
Mais de ces vingt champs de victoire,
Où l'aigle ardent prenait son vol,
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire ?

— J'ai rapporté Sébastopol.

II

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Italie?
C'était le temps de la folie,
Nous nous battions comme des preux.
A quoi bon? Comme on vous oublie,
Quand viennent les jours malheureux!
Mais de ces vingt champs de victoire
De nos frontières à l'Arno,
Qu'as-tu rapporté pour ta gloire?

— J'ai rapporté Solférino.

III

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Allemagne?
C'était le temps où la campagne
De notre pur sang s'arrosa:
La Guerre ayant pris pour compagne
La Déroute, nous écrasa.
Mais de l'invasion infâme
Qui t'assombrissait l'avenir,
Qu'as-tu rapporté dans ton âme?

— J'ai rapporté le souvenir.

*(Les Dieux qu'on brise)*

## LA CHANSON DES ROUTIERS

En route, en route,
Faisons gaîment le dur chemin !
Nos lances que l'Anglais redoute
Sont au repos jusqu'à demain !
En route, en route !
Nous ne voulons pas d'autre joute,
Qu'avec les pâtés dans leur croûte
Plus dure qu'un vieux parchemin !
En route, en route !

C'est ainsi que chantaient les hardis compagnons
Qui s'en allaient combattre Anglais et Bourguignons.
Tous ceux que le pillage ou la bataille entraîne
Franchissaient, nuit et jour, les marches de Lorraine;
Routiers, archers de Flandre au buffle en cuir noirci,
Francmuseaux, qui jamais ne demandaient merci;
Et les vieux chevaliers de la première guerre,
Ceux-là que les Anglais avaient battus naguère,
Les rudes compagnons de monsieur Duguesclin;
Et tous ceux qui voyant la France à son déclin,
Prête à choir, comme un fruit dont la chair est trop mûre,
Avaient pour la sauver réendossé l'armure.
Dans le pays, glacé du cœur jusqu'au cerveau,
C'était l'éclosion d'un sentiment nouveau :
Un espoir encor vague illuminait les âmes;
Et tous, nobles, vilains, vieillards, enfants et femmes,
Aimaient mieux de leurs mains se creuser des tombeaux
Que de voir le pays s'en aller par lambeaux.

A table, à table !
L'Angélus sonne au vieux beffroi !
La guerre est chose supportable,
Et qui n'inspire aucun effroi !
A table, à table !
Pourvu qu'un guerrier respectable
Puisse boire du vin potable
Digne de monseigneur le roi !
A table, à table !

Jamais n'avait coulé plus de vieux sang gaulois
Depuis les temps maudits des deux premiers Valois.
Personne n'osait plus énumérer le compte
De ces jours, dont le nom faisait pâlir de honte !
La faim exterminait des villages entiers ;
La cruelle Azincourt recommençait Poitiers ;
Paris dompté, cachant sa haine héréditaire,
Subissait les couleurs d'Henri Six d'Angleterre !
C'était la fin. Sans cour, sans argent, sans amis,
Tel qu'un mort sur lequel le drap sinistre est mis,
Charles Sept, fils sans mère et seigneur sans royaume,
De province en province errait comme un fantôme
Et croyait à jamais dans l'ombre évanouis,
Les destins du dernier des fils de saint Louis !

En marche, en marche !
Nous sommes gens de haut renom !
Nos aïeux naviguaient dans l'arche
Où flottait déjà leur pennon !
En marche, en marche !
Et s'il n'est un vieux patriarche,
Chacun doit, de Reims à Luzarche,
Joindre notre Sire à Chinon.
En marche, en marche !

De Marmande à Bordeaux, de Rouen à Calais,
Pas un pouce de sol qui ne fût pas Anglais!
Leur intraitable orgueil regardait comme sienne
La terre où, cinq cents ans, grandit la Gaule ancienne!
Et saint Louis, le roi clément aux malheureux,
Philippe-Auguste, Jean, Charlemagne et ses preux,
Sous qui la France était si dure à ses voisines,
Charles Martel, vainqueur des hordes sarrazines,
N'avaient tant illustré les trois fleurs de lis d'or
Que pour léguer leur trône au beau-fils d'un Tudor!
D'où viendrait, parmi tant de gloires obscurcies,
Le salut qu'annonçaient les vieilles prophéties?
La Vierge, que depuis des siècles très lointains
Le pays attendait pour changer ses destins?

En selle, en selle!
Vite le pied dans l'étrier!
Varlet, que l'avoine ruisselle
Dans l'auge de mon destrier!
En selle, en selle!
Je veux gagner une escarcelle,
Où l'or des Anglais étincelle
Comme un fer d'arbalétrier.
En selle, en selle!

*(Jeanne la Pucelle)*

# LOUIS TIERCELIN

1849

LOUIS TIERCELIN, *né à Rennes en 1849, a débuté dans la poésie par deux comédies :* L'Occasion fait le Larron *(1867) et* L'Habit ne fait pas le Moine *(1868). Quelques mots de M. Leconte de Lisle lui indiquèrent la voie qu'il avait à prendre, et ce fut M. José-Maria de Heredia qui, sur des sonnets patiemment retouchés, lui apprit à faire le vers.*

*En 1873, M. Tiercelin publia son premier volume de vers,* Les Asphodèles, *œuvre qui, a dit un critique, « est éclose dans l'atmosphère très catholique de l'ancienne famille bretonne à laquelle appartenait le poète, et qui est comme le pur reflet de ses impressions premières. » Il a donné ensuite deux autres recueils :* L'Oasis *(1880), où il s'est montré profondément tendre et humain, et* Les Anniversaires *(1887), qui révèlent une réelle puissance poétique et une grande souplesse de rythme.*

*M. Tiercelin a fait représenter plusieurs comédies en vers, parmi lesquelles on doit citer :* Un Voyage de Noces *(1880) et* Corneille et Rotrou *(1884), qui ont été jouées à l'Odéon. Il est, en outre, l'auteur d'un poème intitulé* Primevère *(1881), de* Stances à Corneille *(1882) récitées à la Comédie française, et du* Rire de Molière *représenté au même théâtre (1888).*

*Les œuvres de M. Tiercelin ont été publiées chez A. Lemerre et chez A. Savine.*

A. L.

## L'AMOUR CACHÉ

PENDANT un mois je l'ai suivie
Ainsi que font les amoureux ;
Rêveur dans les sentiers ombreux,
De ce bonheur j'ai fait ma vie ;
J'avais l'âme triste et ravie :
Pendant un mois je fus heureux.

Son grand œil brun qui s'effarouche
Dort à l'abri des longs cils noirs ;
Dans l'ignorance des espoirs,
Le sourire attriste sa bouche,
Et sur ce marbre l'homme louche
Viendra briser ses encensoirs.

Je ne sais quel charme, un mystère
L'enveloppe avec majesté ;
Son air plein de naïveté
Force les aveux à se taire,
Et l'on voudrait baiser la terre
Où son pied semble épouvanté.

Bien souvent j'ai dit à mes lèvres :
« Vous parlerez ! » Ce fut en vain.
Timide en cet amour divin
Et dédaignant les aveux mièvres,
Mon cœur a contenu ses fièvres :
Le torrent se creuse un ravin.

Si son âme comme une lyre
N'a pas vibré sous mon regard ;
Si je lui semble un fou hagard
Dont nul n'a compris le délire,
Poète qu'on ne saurait lire
Et qu'on repousse sans égard...

Si mon rêve est une chimère !
— Je veux la suivre sans dessein.
Sa vue est un breuvage sain,
Où je boirai la joie amère
D'un amour, bonheur éphémère,
Que je veux cacher en mon sein.

*(Les Asphodèles)*

## L'AUMONE

Le lourd soleil de juin a brûlé les campagnes.
Le torrent qui tombait du sommet des montagnes,
Brisant les fleurs, broyant les arbres dans son choc,
Ouvre, comme une plaie énorme dans le roc,
Son gouffre desséché plein de débris informes.
Le ruisseau dont les eaux baignaient le pied des ormes
Et qui courait, avec un murmure confus,
Frais et clair, à l'abri des vieux saules touffus,
Montre à présent son lit de sable triste et vide.
Le chemin est ardent et le champ est aride.
On voit les blés jaunis sécher sans être mûrs.
Les fauves, par milliers, cherchent l'abri des murs,
Épouvantés de voir la forêt sans ombrage.
Les oiseaux étonnés s'appellent ; avec rage,

Inquiets, vainement implorent-ils du bec
La terre dévastée et la fontaine à sec.
Les reptiles brûlés par la chaleur du sable
Sont saisis d'un effroi vague, indéfinissable ;
Ils n'osent plus sortir. Le troupeau haletant
Regarde avec stupeur les vases de l'étang
D'où s'élève un brouillard épais et délétère.
Partout la sécheresse a fait fendre la terre.
Adieu les verts taillis ! Adieu les gazons frais !
Adieu, paix des vallons ! mystère des forêts !
Le soleil a fané les fleurs, flétri les mousses ;
La nature n'a plus de perspectives douces,
Et, dans ce flamboiement de la terre et des cieux,
L'homme ne trouve plus où reposer ses yeux.
La soif et le murmure ont contracté sa bouche ;
Il est découragé, morne, sombre, farouche ;
Il respire, mêlés dans un air lourd et chaud,
La poussière d'en bas et les rayons d'en haut ;
Et du triste univers, comme du fond d'un gouffre,
Un cri monte incessant : « Seigneur, la Terre souffre ! »
Le Seigneur répondit : « Je vais faire pleuvoir
Sur la terre assez d'eau pour remplir l'abreuvoir,
Le ruisseau, le torrent, l'étang, le lac, le fleuve,
Pour vêtir les forêts d'une ramure neuve,
Pour faire reverdir les vallons et les prés.
Je veux calmer la soif de ces désespérés
Qui souffrent, quel que soit le nom dont on les nomme.
Je veux, sur le reptile aussi bien que sur l'homme,
Sur l'humble et l'orgueilleux, verser le même don.
Je suis la Récompense et je suis le Pardon.
Je veux que le bienfait étouffe le blasphème,
Que l'ignorant haineux me connaisse et qu'il m'aime ;
Je veux gagner son cœur par la souffrance aigri,
Afin qu'il soit à moi quand je l'aurai guéri.

Je veux que le bonheur apaise et sanctifie
Tout ce qui se révolte et ce qui se défie,
Et, réconciliant tous les êtres entre eux,
Que la fraternité de l'univers heureux,
Comme un parfum d'encens, monte jusqu'à mon trône. »

O frères, c'est ainsi que doit tomber l'aumône.

*(L'Oasis)*

---

## *LE PETIT ENFANT*

Il jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses ;
Ignorant nos soucis moroses,
Il jouait, le petit enfant.
Joyeux, candide et triomphant,
Sur le tapis couvert de roses,
Il jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses.

Il dormait, le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.
Fleur fatiguée et qui s'incline,
Il dormait, le petit enfant.
Et la mère, en le réchauffant,
Le berçait d'une voix caline,
Il dormait, le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.

Il vivait, le petit enfant,
Heureux et rose à faire envie,
Front radieux, âme ravie,
Il vivait, le petit enfant.

Le père faisait pour sa vie
De beaux rêves que Dieu défend.
Il vivait, le petit enfant,
Heureux et rose à faire envie.

Il est mort, le petit enfant;
Il s'est envolé vers les Anges.
Avec des sourires étranges,
Il est mort, le petit enfant.
Il est mort, et le cœur se fend
Devant ce linceul fait de langes.
Il est mort, le petit enfant;
Il s'est envolé vers les Anges.

*(L'Oasis)*

---

## UNE NUIT AU GRAND BÉ

FRAGMENT

### L'OMBRE

Les Rois sont morts! Les Dieux meurent! Le doute immonde
S'étend comme un déluge effrayant. Tout périt!
Quel sera l'avenir? Nul ne le sait! L'esprit
N'ose prévoir le sort qui sera fait au monde!

Heureux âge où la Terre était soumise aux Cieux,
Où les hommes, en proie aux forces naturelles,
Dans les champs ravagés ou fertiles par elles,
Les vénéraient, pasteurs calmes ou soucieux.

Temps heureux où la foi de Rome et de la Grèce
Vivait pour le croyant dans le marbre et l'airain,
Où les dévots du culte impudique ou serein
Faisaient fumer l'encens et flamboyer la graisse ;

Où Carthage adorait, monstres de jaspe et d'or,
Ses Molochs constellés de sanglantes écumes ;
Où les Esprits parlaient sous le trépied de Cumes,
Dans le temple d'Éphèse et les antres d'Endor !

Temps heureux ! Aux forêts de la Scandinavie,
Quand le Scalde allumait la flamme du bûcher,
Par essaims, les guerriers y venaient se coucher,
Radieux dans l'espoir d'une seconde vie.

Et le Gaulois, fidèle au Dieu des jeunes ans,
Sous les soleils d'amour ou les vents de colère,
Chantait le Tout-Puissant terrible et tutélaire !
Heureux âge ! Les Dieux étaient partout présents.

Qu'importe que d'un bloc de pierre ou d'un tronc d'arbre
Les Dieux fussent tirés ! L'idéal radieux
Transfigurait l'idole, et la splendeur des Dieux
Rayonnait par la foi sur le bois ou le marbre.

Qu'on les nommât Iavhé, Mars, Osiris, Junon,
Hu, Tanit ! Que le Dieu, là triple, ailleurs unique,
Fût chanté dans un hymne ou védique ou runique ;
Qu'importe leur essence et qu'importe leur nom !

On adorait ! Le monde affamé de mystère
Vivait dans le respect des Maîtres surhumains,
Et la foule croyait au Ciel fait de ses mains,
Dans l'immense désir de comprendre la Terre !

Et les Dieux pullulaient, tant le peuple ingénu
Multipliait partout leurs naïves images !
Les temples regorgeaient de prêtres et de mages ;
Le culte cherchait Dieu, même dans l'Inconnu !

Jésus vint, renversant les idoles d'argile,
Offrant la loi d'amour à l'univers surpris,
Et séduisant les cœurs et charmant les esprits
A la pure clarté de son doux Évangile.

« Aimez-vous, » disait-il, et du haut de sa croix,
Ouvrant ses bras divins au monde qu'il appelle,
Jésus laisse tomber sur la haine rebelle
Une fraternité de devoirs et de droits.

La sainte Égalité que le bon Maître crée
A triomphé bientôt ; pour le Christ tout-puissant
Les martyrs ont donné leur vie, et dans leur sang
Aussitôt germera la liberté sacrée.

Et le Monde est à Dieu ! Les doutes résolus
S'effacent. Cette vie apparaît comme épreuve,
Et le déshérité qui blasphémait s'abreuve
A l'immortel espoir du Règne des Élus.

Le pauvre est consolé, le mourant se résigne ;
Celui qu'on persécute est encore joyeux ;
La revanche du Ciel éclaire tous les yeux,
Et la douleur calmée a la croix pour insigne.

(*Les Anniversaires*)

## HIPPOLYTE BUFFENOIR

1849

HIPPOLYTE-FRANÇOIS BUFFENOIR, *né à Vougeot (Côte-d'Or) en 1849, a débuté dans les lettres par un volume de vers ayant pour titre :* Les premiers Baisers *(1876). Il a publié ensuite successivement :* Les Allures viriles *(1880),* La Vie ardente *(1883),* Cris d'Amour et d'Orgueil *(1887), et à chacune de ces publications son tempérament poétique s'est affirmé avec une nouvelle force.*

« *Ce qui caractérise le talent de M. Buffenoir, dit un critique, c'est un vif sentiment des beautés de la nature, une rare élégance dans le style, un don vraiment remarquable pour peindre les tendresses du cœur, les mélancolies et les tourments de la pensée, les plaisirs de l'esprit, en un mot la vie supérieure des âmes délicates et choisies.* »

*Suivant la trace des grands maîtres, ce poète chante la femme, les fleurs, les bois, les champs, la jeunesse et la liberté. L'idée de justice le hante. L'influence de Théocrite, d'Horace et de Lucrèce se fait sentir aussi chez lui, mais son originalité n'en est point atteinte, et il a bien sa note personnelle parmi les poètes contemporains.*

*En prose, M. Buffenoir a publié* Les Drames de la place de Grève, *roman ayant un cadre historique ;* Robespierre, *aperçus sur la Révolution ;* Les bons Moments, *récits et impressions ;* Un Séjour à Palerme, *notes sur la Sicile, ainsi que deux autres romans intitulés :* Le Député Ronquerolle *et* Sœur Marie la Blanche.

*Les œuvres poétiques de M. Buffenoir ont été éditées par Jouaust, Dentu et A. Lemerre.*

A. L.

## LE SOLEIL ET L'HOMME

### I

Ainsi donc, tout se meut, la terre et les planètes ;
Et le Soleil lui-même, Herschel l'a démontré,
S'avance incessamment dans l'éther azuré,
Comme on y voit parfois voyager les comètes.

La terre autour de lui tourne en se réchauffant :
Le voyant de si loin, notre regard débile
Le contemple, l'admire, et le croit immobile,
Tandis qu'au fond des cieux il marche triomphant.

Il marche ! Il est poussé par la loi générale
Qui met en mouvement les mondes infinis,
Et par l'attraction les maintient réunis,
Sans qu'ils puissent quitter leur route sidérale.

Mais quel chemin parcourt, là-haut, l'astre géant
Qu'autrefois adorait l'humanité naissante ?
Quelle courbe décrit sa marche incandescente
Dont la clarté féconde a vaincu le néant ?

Vers quel point lumineux et précis de l'espace,
Vers quel globe de feu se sent-il entraîné ?
A quelque autre soleil est-il subordonné,
Ou suit-il, un moment, une force qui passe ?

Herschel ne l'a pu dire, et d'autres après lui
Ont vainement cherché la loi de son orbite.
Il se meut, rien de plus ! Et la terre, petite,
Ne sait que tressaillir quand ses rayons ont lui !

II

O Soleil, n'es-tu point, en ta course inconnue,
Le symbole effrayant de nos tristes destins?
— Quelle route est fixée à nos pas incertains,
Et quel but atteindra leur marche continue?

Inquiets, nous allons dans l'immense univers,
Usant à son contact nos forces créatrices,
Esclaves des saisons, et soumis aux caprices
Des printemps enchantés et des mornes hivers.

Nous ignorons la loi qui pèse sur nos têtes,
Qui berce nos instincts et nos sensations,
Qui transforme nos jours en superbes conquêtes,
Ou fait d'eux un tissu de désillusions.

Ah! nul Herschel encor n'a trouvé la formule
Des mouvements cachés dans le cœur des mortels,
Soit qu'ils viennent baiser le marbre des autels,
Et qu'une ardente foi les presse et les stimule;

Soit qu'ils restent debout, impassibles et froids,
Sans malédiction comme sans espérance;
Soit qu'enfin, se drapant dans leur indifférence,
Ils végètent obscurs sans devoirs et sans droits!

Où donc aboutiront nos ivresses si brèves?
Vers quel astre éclatant s'envolent nos amours?
— L'Idéal entrevu nous échappe toujours,
Et notre bien suprême est un amas de rêves!

Tu brilles, ô Soleil, de la même clarté
Qui frissonna longtemps à ta première aurore!
Tu ne décroîs jamais, et tes rayons encore
Ont de tes premiers feux la douce intensité.

Tu gardes sans faiblir l'éternelle jeunesse,
Et tu restes pour nous l'immuable flambeau,
Tandis que l'homme, hélas! avant même qu'il naisse,
Est voué par la mort à la nuit du tombeau!

*(Cris d'Amour et d'Orgueil)*

---

## DEVANT UN VIEUX BRONZE

### REPRÉSENTANT CÉSAR

I

Dans le musée où dort superbement l'Histoire,
Je reconnus de loin le masque de César,
Et je frémis soudain, comme si plein de gloire
Le héros, revenant de gagner la victoire,
Avait été vivant et debout sur son char.

Qui ne se sentirait l'âme bouleversée
Devant ce fier regard, ce visage guerrier,
Ces traits où l'énergie est noblement tracée,
Devant ce large front, abri de la pensée,
Ceint d'un double rameau de chêne et de laurier?

Je contemplai longtemps cette tête puissante
Où domine l'orgueil des plans audacieux,
Où rayonne une ardeur fatale et menaçante,
Où se trahit enfin la force éblouissante
Du plus grand des Romains et des ambitieux.

J'admirais ce vieux bronze arraché de la terre,
Respecté par le temps et sauvé de l'oubli;
Et, mon avide esprit revenant en arrière,
J'évoquais les splendeurs d'une vaste carrière,
Le tragique destin par César accompli.

II

Si le nom de cet homme excite notre envie,
S'il est bon quelquefois d'interroger sa vie,
C'est qu'il fut courageux et méprisa la mort,
C'est que sa volonté ne fut qu'un long effort
Pour dompter chaque jour la fortune rebelle
Et mériter sans cesse une palme nouvelle;
C'est qu'il osait braver le sort aventureux,
C'est qu'il aimait la gloire, et c'est qu'il fut heureux.

Il ne se borna pas à planter son épée
Dans le cœur de la Gaule, à soumettre Pompée,
Le fils de Mithridate et d'autres généraux...
Un plus noble désir tourmentait le héros:
Il voulait que son nom, afin de lui survivre,
A la postérité fût légué par un livre,
Écho de ses combats, où du moins l'avenir
Irait chercher toujours son ardent souvenir.

Et c'est là sa grandeur, sa gloire la plus pure
C'est là le monument qui résiste et qui dure!
Tout le reste a sombré dans l'immense néant,
Comme un vaisseau perdu qu'engloutit l'Océan.

Tout s'est évanoui, ses légions fidèles,
Ses hardis vétérans prenant les citadelles,
Ses envieux cachés, ses esclaves soumis,
Ses courtisans joyeux, ses rivaux, ses amis...

III

L'œuvre du conquérant, ses hauts faits militaires
Dorment ensevelis sous les ombres du temps;
Mais la ronce funèbre et les pariétaires,
Ces fleurs de l'abandon, des dédains insultants,
O César, n'atteindront jamais tes *Commentaires!*

Tu savais que la tombe épargne le penseur,
Et que le pâle oubli respecte son génie :
Aussi, lorsque Brutus, sanglant triomphateur,
A ses Dieux immola ta longue tyrannie,
Tu le considéras comme un libérateur.

Tu savais que la mort illumine l'empreinte
Dont l'écrivain de race a marqué son chemin,
Et qu'il devient plus grand sous sa rigide étreinte :
C'est pourquoi noblement dans le Sénat romain
Tu tombas et mourus sans murmure et sans plainte.

Et c'est pourquoi, de loin reconnaissant César
Dans le musée où dort superbement l'Histoire,
Je frémis tout à coup, comme si plein de gloire
J'avais vu le héros revenant sur son char,
Couronné des lauriers d'une double victoire!

*(Cris d'Amour et d'Orgueil)*

## LA TOMBE D'UN OISEAU

Sous le vivant gazon du jardin embaumé,
A l'ombre d'un rosier, l'oiseau défunt repose;
Et là, parmi les fleurs, son corps inanimé
Lentement se transforme et se métamorphose.

Hélas! que deviens-tu, petit être charmant
Qui voltigeais hier dans la cage dorée,
Et, dès l'aube attentif, célébrais si gaîment
Le bienfaisant retour de l'aurore empourprée!

Affectueux ami, ta grâce va passer
Dans l'arbuste fécond et les plantes écloses;
Ton âme va revivre et va s'éterniser
Dans la séduction et le parfum des roses!

Ton svelte souvenir et tes douces chansons
Nous séduiront demain sous des formes nouvelles;
Tu vas t'épanouir au sein des verts gazons,
Et ton rosier funèbre aura des fleurs plus belles!

Quand l'orgueilleuse mort viendra glacer mon cœur,
Et forcera ma Muse à replier son aile,
Je voudrais, comme toi, petit oiseau fidèle,
Reposer au milieu d'un parterre enchanteur.

Mon être anéanti retrouverait la vie
Dans l'arome subtil, dans l'ombrage tremblant,
Et sentirait encor la fraîche poésie
Des rameaux pleins de sève enlacés par le vent.

Amie, en attendant le terme du voyage,
Marchons à la clarté des plus beaux de nos jours,
Et laissons retentir dans l'écho du rivage
Le chant mélodieux des naïves amours!

*(Cris d'Amour et d'Orgueil)*

## TENDRESSE

Quand tu viendras rêver sur le banc solitaire,
Près du saule qui tremble au vent léger du soir;
Sous le feuillage ému quand tu viendras t'asseoir,
Pense qu'il est quelqu'un qui t'aime sur la terre.

Que tes yeux, effleurant les nénuphars dorés,
Ne versent point de pleurs; mais que la souvenance
De nos chers rendez-vous, par l'amour consacrés,
Chasse au loin l'amertume intime de l'absence.

Songe bien que je suis sous la ramure aussi,
Puisque en toi mon image est toujours si vivante,
Et que l'amour si pur, dont ton cœur est saisi,
Pour mes jours attristés s'alarme et s'épouvante.

Songe encore et surtout que j'ai pour toi vraiment
Une tendresse exquise, un complet dévouement,
Et que ton souvenir, autour de moi, sans cesse
Voltige, frais et doux, ainsi qu'une caresse.

*(Allures viriles)*

# GUY DE MAUPASSANT

1850

GUY DE MAUPASSANT *est né le 5 août 1850, au château de Miromesnil (Seine-Inférieure).*

*Le maître prosateur qui a écrit de si charmantes nouvelles,* Marroca, Boule de Suif, L'Héritage, *a débuté dans les lettres sous une étoile heureuse. Disciple bien-aimé de Gustave Flaubert, il a gardé les belles notes réalistes du mâle écrivain normand, et, pour sa part, ce quelque chose en plus, la vie dans le dialogue et le grand art du raccourci. Comme poète, il n'a donné qu'un volume ayant pour simple titre :* Des Vers. *Nous en détachons plusieurs pages bien venues.*

*Les œuvres de Guy de Maupassant ont été éditées par M. G. Charpentier.*

A. L.

## *LES OIES SAUVAGES*

TOUT est muet, l'oiseau ne jette plus ses cris.
La morne plaine est blanche au loin sous le ciel gris.
Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs proies,
Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur.

Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur ;
Elle approche, elle vient : c'est la tribu des oies.
Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu,
Allant toujours plus vite en leur vol éperdu,
Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante.

Le guide qui conduit ces pèlerins des airs
Delà les océans, les bois et les déserts,
Comme pour exciter leur allure trop lente,
De moment en moment jette son cri perçant.

Comme un double ruban la caravane ondoie,
Bruit étrangement, et par le ciel déploie
Son grand triangle ailé qui va s'élargissant.

Mais leurs frères captifs répandus dans la plaine,
Engourdis par le froid, cheminent gravement.
Un enfant en haillons en sifflant les promène,
Comme de lourds vaisseaux balancés lentement.
Ils entendent le cri de la tribu qui passe,
Ils érigent leur tête ; et, regardant s'enfuir
Les libres voyageurs au travers de l'espace,
Les captifs tout à coup se lèvent pour partir.
Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes,
Et, dressés sur leurs pieds, sentent confusément,
A cet appel errant, se lever grandissantes
La liberté première au fond du cœur dormant,
La fièvre de l'espace et des tièdes rivages.
Dans les champs pleins de neige ils courent effarés,
Et, jetant par le ciel des cris désespérés,
Ils répondent longtemps à leurs frères sauvages.

## DÉCOUVERTE

J'ÉTAIS enfant. J'aimais les grands combats,
Les Chevaliers et leur pesante armure,
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la Sainte Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon cœur;
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes
Il revenait, et que son bras vainqueur
Avait coupé tout un collier de têtes.

D'une Beauté je prenais les couleurs.
Une baguette était mon cimeterre;
Puis je partais à la guerre des fleurs
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

Je possédais au vent libre des cieux
Un banc de mousse où s'élevait mon trône.
Je méprisais les rois ambitieux,
De rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour
Je vis venir une jeune compagne.
J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour,
Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts;
Or, je crus voir, tant je la trouvais belle,
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaîté
En regardant cette fillette blonde?
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté
Quand, dans la brume, il entrevit un monde?

---

## *L'OISELEUR*

L'OISELEUR Amour se promène
Lorsque les coteaux sont fleuris,
Fouillant les buissons et la plaine,
Et, chaque soir, sa cage est pleine
Des petits oiseaux qu'il a pris.

Aussitôt que la nuit s'efface
Il vient, tend avec soin son fil,
Jette la glu de place en place,
Puis sème, pour cacher la trace,
Quelques grains d'avoine ou de mil.

Il s'embusque au coin d'une haie,
Se couche aux berges des ruisseaux,
Glisse en rampant sous la futaie,
De crainte que son pied n'effraie
Les rapides petits oiseaux.

Sous le muguet et la pervenche
L'enfant rusé cache ses rets,
Ou bien sous l'aubépine blanche
Où tombent, comme une avalanche,
Linots, pinsons, chardonnerets.

Parfois d'une souple baguette
D'osier vert ou de romarin
Il fait un piège, et puis il guette
Les petits oiseaux en goguette
Qui viennent becqueter son grain.

Étourdi, joyeux et rapide,
Bientôt approche un oiselet :
Il regarde d'un air candide,
S'enhardit, goûte au grain perfide,
Et se prend la patte au filet.

Et l'oiseleur Amour l'emmène
Loin des coteaux frais et fleuris,
Loin des buissons et de la plaine,
Et, chaque soir, sa cage est pleine
Des petits oiseaux qu'il a pris.

## CHARLES GRANDMOUGIN

1850

Charles Grandmougin, *né à Vesoul le 17 janvier 1850, appartient à cette pittoresque et robuste province de la Franche-Comté, où sont nés Charles Nodier, le philosophe Jouffroy, les peintres Jean Gigoux et Gustave Courbet. Comme plusieurs autres poètes contemporains, M. Grandmougin s'est d'abord essayé à chanter l'âpre verdeur, l'originale beauté de son pays natal. Il y a souvent réussi, et certaines pièces des* Siestes, *certains poèmes légendaires comme* La Vouivre, *ont une note bien personnelle, une saveur toute locale. Il s'est également distingué dans des compositions auxquelles il a donné la forme dramatique et qui sont généralement empruntées aux traditions du passé. Parmi ces dernières, nous citerons :* Orphée, Caïn, Prométhée. *Ses principaux volumes de vers, outre les drames précédents, sont :* Les Siestes *(1874),* Nouvelles Poésies *(1880),* Les Souvenirs d'Anvers *(1881),* Poèmes d'amour *(1884),* Rimes de combat *(1886),* A pleines voiles *(1888). Dans tous, la langue est sonore, le rythme savant, la couleur vive, le sentiment vrai, avec une facilité qui permet au poète de traiter artistement les sujets les plus divers.*

*Les œuvres de M. Charles Grandmougin ont été publiées chez Fischbacher, chez Calmann Lévy et chez A. Lemerre.*

André Theuriet.

## LE RETOUR

QUAND, après une longue absence, on doit revoir
Celle à qui l'on pensait tristement chaque soir
Et qu'un amour trop grand faisait parfois maudire,
On pense qu'on aura bien des choses à dire,
Qu'on se rappellera tous ses moindres ennuis,
Tous ses pressentiments, les songes de ses nuits,
Le tourment qui précède une lettre espérée;
Et, lorsqu'on est enfin près de son adorée,
On est muet, le cœur palpite à se briser,
Et toute l'éloquence expire en un baiser.

*(Les Siestes)*

## LA CHANSON DES MOUCHES

SEULES : tout repose.
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons.

Par un volet de la fenêtre
Glisse un clair rayon de soleil;
Il nous picote, il nous pénètre :
Tout se tait, restons en éveil.

Eté qui flamboie,
Sois par notre joie
Fêté;
Dans sa clarté blonde
Menons notre ronde
D'été!

Zon! zon! La vieille ménagère
Cueille les prunes dans son clos:
Zon! zon! Notre troupe légère
Bruit au logis en repos!

Dans un coin, la chatte
S'endort sur la patte
Du chien:
L'un dort en silence,
Et l'autre ne pense
A rien!

Le nez de la chatte est tout rose,
Et celui du chien est tout noir:
Zon! zon! Que chacune s'y pose
Pour irriter leur nonchaloir!

Agitant l'oreille,
La chatte sommeille
Rêvant:
Croyant qu'il nous happe,
Le vieux chien attrape
Du vent!

Zon! zon! Vibrons, laissons-nous vivre,
Et, sous le plafond enfumé,
Autour des bassines de cuivre,
Voltigeons sur le rythme aimé!

La noire araignée
Demeure éloignée
D'ici :
Un balai fidèle
Prend constamment d'elle
Souci !

Pendant le bal, tout ce qu'on aime
Se trouve au bahut mal fermé :
Le beurre en mottes et la crême
Et le miel, régal embaumé !

Les plaisirs du monde
Sont pour notre ronde
Aisés :
Longues rêveries,
Danse et sucreries,
Baisers !

Quand par la fenêtre on nous chasse,
Nos essaims effarés et prompts
Tournent un instant dans l'espace,
Et par la porte nous rentrons.

Zon ! zon ! Tout repose.
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons !

*(Nouvelles Poésies)*

## A LA FRANCHE-COMTÉ

PAYS de la verdure intense et des eaux vives,
Du vieil esprit gaulois et des joyeux convives,
Province où mon premier amour fut abrité,
Sol d'où montent aux cieux des rocs aux belles lignes,
Où poussent les sapins, où mûrissent les vignes,
Je t'aime, ô ma Franche-Comté!

J'ai souffert dans Paris, comme un damné du Dante,
Tous les étouffements de la saison ardente,
Pareil aux fleurs sans eau que brûle un vent d'été,
Et j'aurais tout donné, boulevard et banlieue,
Pour un de tes sentiers près d'une source bleue,
Fraîche et libre Franche-Comté!

J'ai vu sur l'Océan terrible que j'adore
Les pourpres du couchant, les roses de l'aurore;
J'ai salué, debout, son grand bruit indompté;
Mais, parmi les splendeurs de la plus belle plage,
Dans un coin de mon cœur j'entendais ton langage,
Ma lointaine Franche-Comté!

Et lorsque par la mort ma bouche sera close,
Il faut que dans ton sein ma dépouille repose,
O terre où ma jeunesse errait en liberté,
Et qu'un de tes rosiers sur ma tombe fleurisse,
O ma superbe amie, ô ma vieille nourrice,
Ma fidèle Franche-Comté!

*(Nouvelles Poésies)*

## LE RÊVEUR

Adolescent drapé dans ta mélancolie,
Parfois morne, parfois fiévreusement rieur,
Rêveur aux cheveux noirs dont la face pâlie
Trahit depuis longtemps l'orage intérieur,

Toi qu'ont rendu jaloux les hommes de génie,
Qui brûles de porter l'auréole comme eux,
Toi qui souffres partout, craignant que l'on te nie,
Fier enfant qui voudrais te réveiller fameux,

Je suis tout étonné de tes désirs étranges!
Le génie est fatal aussi bien que la foi;
Tu ne peux l'acquérir si tu ne l'as en toi,
Et l'orgueil, tu le sais, a fait les mauvais anges.

Regarde Beethoven, Balzac et Raphaël:
Dans leur labeur terrible ils restent sûrs d'eux-mêmes;
Ils cherchent l'Idéal sans doute et sans blasphèmes,
Et c'est à ce prix-là que l'on est immortel!

N'interroge pas tant et toi-même et les autres:
Va! Tu parleras ferme et haut, si tu te sens
Réellement hanté par ces songes puissants
Qui font marcher tout droit devant eux les apôtres!

Quand Michel-Ange eut fait le « Jugement dernier, »
Sublime, il s'en alla sans consulter personne,
Sans songer même à ceux qui pouvaient le nier,
Comme un bon laboureur qui sait son œuvre bonne!

Songe à cette soirée où d'un divin mépris
Beethoven a couvert des gens de noble race!
Lui, Beethoven, jouait, mais eux restaient de glace:
« Hummel, dit-il, viens-t'en, viens! Ils n'ont pas compris! »

Voyons, lève les yeux! Te sens-tu l'énergie
D'oublier et la gloire et les lointains palais,
De te dire parti, de clore tes volets,
De t'enfermer chez toi, d'allumer ta bougie,

Pendant des mois entiers de travailler sans bruit,
De sonder ton esprit comme une mer profonde,
De ne connaître plus le soleil ni la nuit,
D'avoir la bonne fièvre et de créer un monde?...

Te sens-tu bien artiste à chaque heure du jour?
Veilles-tu dans ton lit? As-tu l'âme obsédée?
Deviens-tu seulement l'esclave d'une idée
Au point de t'oublier au moment de l'amour?

Regarde Berlioz errer de ville en ville,
Marcher obstinément comme un vieux chevalier,
Être toujours malade et toujours travailler,
Ne s'abîmer jamais dans un rêve stérile!

Sur son cœur, seulement, le chagrin a mordu!
Il demeure fécond aux heures les plus mornes:
Il n'a pas le remords poignant du temps perdu;
Inspiré tout à coup, il écrit sur des bornes!

Vois donc son œil qui dit: « Je veux! » Comme il est beau!
Il a connu Didon, il souffre avec Enée!
Il aime Juliette, il aime Roméo,
Verse d'immortels pleurs sur leur sombre hyménée;

Sur la montagne il est poursuivi par des voix,
Et chacun de ses jours est le chant d'un poème;
Il se lève la nuit, prend la plume, et parfois
Sur sa propre musique il s'attendrit lui-même!

Ah! ce n'est point assez de se frapper le front,
Et d'être las de tout sans en savoir la cause!
Crois-tu que, pour souffrir, nous soyons quelque chose?
Nous avons beau pleurer, nos larmes passeront!

Ah! ce n'est point assez d'adorer sa maîtresse,
Avec elle d'aller s'asseoir au bord des mers,
D'être pâle d'amour après une caresse,
Et d'avoir des amis pour admirer nos vers!

L'artiste est un oiseau qui plane sur la vie:
Sur chaque passion il se pose un moment,
Et ne s'attarde pas à tout endroit charmant,
Goûtant la volupté de la soif assouvie.

Je sais bien qu'il est doux de s'écouter longtemps,
Qu'il fait bon se plonger dans les choses qu'on aime;
Mais, alors, serons-nous jamais celui qui sème?
Serons-nous la moisson? Serons-nous le printemps?

Oui, les jardins sont beaux quand Avril renouvelle
La floraison neigeuse et rose des pommiers;
Dans les cieux rajeunis la lumière est plus belle,
Et l'on veut dans les bois s'en aller les premiers!

Oui, j'ai pleuré tout seul en lisant des poètes!
Oui, je connais l'aurore, et les fleurs et les champs!
Oui, mes yeux bleus ont bu l'or des soleils couchants,
Et j'ai mêlé ma vie à ces choses muettes!

Oui, je leur obéis! Quand novembre est venu,
Toute joie est flétrie en mon âme dolente,
Je me sens envahi par un trouble connu,
Je suis sous le ciel gris fané comme la plante :

Oui, je me croyais grand quand j'étais amoureux;
Mes désirs m'entouraient d'une chaude atmosphère,
Un mirage trompeur m'était créé par eux,
Et je me suis trouvé sublime sans rien faire!

Mais je crie aujourd'hui : « Quand seras-tu dompté,
Stérile amour des bois, de la femme et des grèves?
Ah! serez-vous jamais, insaisissables rêves,
Fixés par le génie ou par la volonté? »

*(Nouvelles Poésies)*

## A UN CHRIST EN CROIX

Toi dont la face pâle et toute renversée
Trahit éperdument les horribles douleurs,
Toi dont les yeux baignés par le sang et les pleurs
Reflètent une amère et poignante pensée,

Toi qui demeures seul sous ce grand ciel plombé
Que semble interroger ton désespoir suprême,
Toi qu'une âpre agonie a déjà rendu blême,
Du haut de quel beau rêve, ô Christ, es-tu tombé?

Sens-tu soudainement que ton Père céleste
N'était rien qu'un fantôme éclos dans ton amour,
Et qu'à ton héroïsme impeccable il ne reste
Que la nuit sans aurore et la mort sans retour?

Te dis-tu que les cieux n'ont jamais eu de maître,
Que l'âme n'est qu'un souffle et que ton œuvre est vain,
Que ton esprit mortel, tout prêt à disparaître,
Par ses illusions, seulement, fut divin?

Vois-tu l'impérissable et fatale injustice
Te survivre, en riant de tes accents sacrés,
Et l'innombrable essaim des maux invétérés
Pulluler après toi, malgré ton beau supplice?

Ou bien, — exaspérant et lamentable affront! —
Pressens-tu qu'en ton nom, un jour, martyr auguste,
Ceux qui se nommeront tes prêtres brûleront
Les chercheurs d'avenir et les soldats du juste?

Certes, ce n'est point trop que de pleurer du sang
Si, dans les visions de ton heure dernière,
Ton cœur, cruellement inondé de lumière,
Perçoit dans l'avenir les horreurs du présent!

Alors, ô beau rêveur aux paroles sublimes,
Dont les yeux sont restés pleins d'épouvantement
Devant l'affreux désert de ce noir firmament
Et devant cette terre abandonnée aux crimes,

Peut-être qu'en ton cœur chante, comme un adieu,
Un seul et consolant souvenir: Magdeleine
Aimant ton corps divin avec une âme humaine
Et sur tes pieds troués collant sa lèvre en feu!

*(Souvenirs d'Anvers)*

## LEON DUVAUCHEL

1850

Léon Duvauchel, *poète et romancier, est né à Paris en 1850. Un premier recueil de vers,* Le Médaillon *(1875), avait éveillé l'attention des connaisseurs. Le succès de l'auteur n'a fait que se confirmer par la publication de* La Clé des Champs *(1881). A côté, et comme en regard de scènes rustiques d'une franche tonalité, deux poèmes patriotiques,* Le Petit Soldat *et* Rouget de Lisle à Choisy-le-Roi, *ont attesté chez lui la virilité d'un esprit qui a de plus en plus conscience de sa force.*

*Ce « Parisien de Paris, » comme il aime à se qualifier lui-même, a la fibre française au plus haut point. La chaude netteté de l'accent en est la marque incontestable. Une émotion de bon aloi fait équilibre chez lui, dans l'ordre des sentiments affectueux, à la sève gauloise. Mais sa véritable supériorité consiste à étudier la nature sous ses aspects divers, à la pénétrer dans ses mystérieuses évolutions, à ne négliger aucune nuance du familier au grandiose, à reproduire également les contrastes et les harmonies. Voilà ce qui fait de Léon Duvauchel un poète à l'inspiration saine, à l'originalité vigoureuse.*

*Comme prosateur, il a écrit un beau roman,* La Moussière *(1886), qui révèle une connaissance approfondie des mœurs forestières.*

*Les œuvres de Léon Duvauchel ont été éditées par Jouaust, Tresse et A. Lemerre.*

Jules Levallois.

## TRISTESSE

Oh ! comme j'ai souffert pour apprendre la vie,
Pour arracher au monstre un mot de son secret!
Peut-être par l'épreuve un dieu me consacrait,
En rendant mon ardeur trompée, inassouvie.

Où donc s'est éclipsé le tableau merveilleux
Placé sur l'horizon de même qu'un mirage?
Pour l'atteindre j'avais ce qu'il faut de courage,
Et je n'ai fait pourtant que le couver des yeux.

Chimère séduisante, en tous lieux poursuivie,
J'ai désiré l'amour, m'exposant encor plus.
Les maux qui m'ont meurtri, je les avais voulus...
— Oh ! comme j'ai pleuré quand j'ai connu la vie !

*(Le Médaillon)*

## LE CABESTAN

I

Les femmes des marins ont traversé la plage
Par le chemin qui mène à l'endroit du mouillage.
Devant elles la vague abandonne ce port
Où ne peut aborder nul vaisseau de haut bord,
Où les rocs à fleur d'eau remplacent les bouées,
Où les barques de pêche, au hasard échouées,

Quand revient la marée aux grands flots bondissants,
Risquent de voir briser leurs câbles impuissants.
Il s'agit d'abriter au pied de la falaise
L'esquif aventureux qui, vers la côte anglaise,
De harengs tout chargé, dut braver le gros temps.
Robustes, s'attelant à l'un des cabestans,
Elles sont là, courbant le dos, poussant la barre,
Tournant, tournant toujours, tirant la lourde amarre
Qui s'enroule et se tord comme une énorme vis.
Un homme les conduit, leur époux ou leur fils.
C'est sur ce bâtiment qu'il courut des bordées,
Qu'à travers le brouillard d'octobre et les ondées,
Sous le ciel de juillet aux midis étouffants,
Il est allé gagner le pain de ses enfants...
Bientôt, quittant le sable où s'enfonçait sa poupe,
Vers eux, péniblement, s'avance la chaloupe.

En vareuses de laine, en bonnets de coton,
En foulards achetés au chef-lieu de canton,
En tabliers de cuir, les jupes retroussées,
Montrant les gros bas bleus dont elles sont chaussées,
Sentant le goudron noir qui bout sur le charbon,
Ces femmes ont vraiment un air sauvage et bon.
Pour aider leurs amis, de leurs forces prodigues,
Jeunes, vieilles, parmi les lises et les digues
Vont ainsi chaque jour, par bandes, par troupeaux,
Et l'on entend de loin se heurter leurs sabots.

II

Quand arrive l'été, dans le riant cottage,
Dans le chalet princier dont le jardin s'étage,

Poudré de sable d'or, au versant du coteau,
Près de ces gens qui n'ont pour tout bien qu'un bateau
Et de rares écus cachés dans leur commode,
Vient s'abattre un essaim de femmes à la mode
Et d'hommes désœuvrés, accoutrés galamment.
Du Tréport à Cabourg, le rivage normand
Arbore les couleurs de nos parisiennes,
Retentit des gaîtés de ces musiciennes
Mêlant au vent du large un air de piano
Et valsant à minuit dans le grand casino,
Dont le gaz aveuglant aux poissons qu'il effare
Décoche des éclairs plus vifs que ceux du phare.

Vous toutes, dont le but suprême est le plaisir,
Dans l'écrin du bonheur qui n'avez qu'à choisir;
Qui, frivoles toujours, jeunes comme vous l'êtes,
Changez de passions autant que de toilettes,
Et faites de la plage une annexe du Bois,
Mondaines au cœur sec, songez-vous quelquefois,
Quand, durant une fête, en parcourant vos serres,
On vous berce de fins madrigaux, peu sincères,
Aux femmes des pêcheurs qui viennent vers le soir,
Remmaillant les filets, non loin de vous s'asseoir,
Et qui, sans cesse à l'œuvre, ou qu'il tonne ou qu'il neige,
Se résignent au sort des chevaux de manège ?

Votre métier est doux, à vous autres ; le soin
De charmer vous occupe, et vous n'avez besoin,
Comme les fleurs des prés déployant leurs ombelles,
Que de savoir sourire et de paraître belles.
O déesses, le lit moelleux qui vous attend
Est fourni par le cygne au plumage éclatant.
Elles, leur lit modeste est fait d'algues marines ;
A vingt ans le labeur déforma leurs poitrines ;

Elles n'ont qu'un lointain souvenir de beauté
Qu'effacent la misère et la maternité.
Leurs mains, roses jadis, ont gagné des ampoules
En cueillant le varech, en arrachant les moules.
Ainsi que leurs maris, le grand air les hâla...
C'est un rude métier que font ces femmes-là !

Vous, les heureuses, vous, qu'on adore et qu'on choie,
Ayant l'amour dans l'âme et dans les yeux la joie,
Par charité, craignez, ne fût-ce qu'un moment,
D'insulter à leur long, à leur muet tourment,
Par un luxe effréné, par des splendeurs divines ;
Et gardez moins d'orgueil devant ces héroïnes !

*(La Clé des Champs)*

---

## *LES ORMES*

Les ormes sont les gardiens
Des vieilles routes de France.
Pour ces aïeux, ces doyens,
Ayons quelque déférence.

L'orage acharné contre eux
Leur a fait bien des blessures.
Ils ont des goîtres nombreux,
Des crevasses, des fissures.

Des broussailles à leurs pieds
Embarrassent de verdure
Ces géants estropiés
Dont l'écorce est encor dure.

S'agrafant sur les talus,
Ils demeurent à leur poste,
Cherchant s'ils n'entendront plus
Rouler les chaises de poste.

Ils regardent les travaux
Exécutés dans la plaine,
Pendant que les lourds chevaux
Près d'eux reprennent haleine.

Leurs ombres sur le pavé
Rompent les lignes trop blanches.
Plus d'un marcheur a trouvé
Un bon siège sous leurs branches.

Les maraîchers, les laitiers
Devant eux passent par troupe,
Défilent des soirs entiers
Après l'heure de la soupe :

Les ormes savent leurs noms,
Et vers la ville voisine
Ils suivent ces compagnons
Dormant dans la limousine.

Mais le sort leur fut cruel :
Depuis la guerre perfide,
Beaucoup manquent à l'appel
Et plus d'une place est vide.

Car beaucoup sont morts, contrits,
Malgré leur noblesse ancienne,
D'avoir guidé vers Paris
Quelque avant-garde prussienne.

*(La Clé des Champs)*

## LES CHEVAUX DE LABOUR

TOUT en sueur, voici les bêtes de labour
Qui reviennent, traînant la herse et la charrue;
Et leurs pas réguliers résonnent dans la rue
Comme ceux des soldats qu'anime le tambour.

Voyez-les s'avancer, les serviteurs des hommes,
Eux qui se réservaient le plus dur du travail:
Percherons accouplés, par le large portail
Ils rentrent au logis des fermiers économes.

Le robuste garçon qui s'assied sur leur dos,
Les cinglant de son fouet, souvent les importune,
Quoiqu'ils aient tout le jour creusé la terre brune
Et bien gagné le foin, l'avoine et le repos.

Ils ont de bons regards, à défaut de paroles,
Pour saluer de loin le gros chien aboyeur.
Les tout petits enfants les touchent sans frayeur;
Et le couchant vermeil leur fait des auréoles.

*(La Clé des Champs)*

## FRÉDÉRIC BATAILLE

1850

Frédéric Bataille, *né à Mandeure (Doubs) le 17 juillet 1850, a exercé dans ce département, de 1870 à 1884, les modestes fonctions d'instituteur de village. Il est aujourd'hui professeur au lycée Michelet. Collaborateur de divers journaux et Revues de province et de Paris, il a publié plusieurs volumes de poésies :* Premières Rimes *(1875)*, Une Lyre *(1883)*, Le Clavier d'Or, *recueil de sonnets (1884)*, La Veille du Péché *(1886)*, Le vieux Miroir, *recueil de fables (1887).*

*M. Bataille est à la fois un penseur et un moraliste. La plupart de ses productions sont inspirées par le culte du beau et du juste, et elles attestent, sous une forme précise et harmonieuse, son aversion pour la bassesse et la lâcheté ainsi que son profond amour pour les âmes nobles et patriotiques.*

*Les œuvres de M. Bataille ont été éditées par MM. Sandoz et Fischbacher et par A. Lemerre.*

A. L.

---

### *VESPERA*

Comme un manteau de deuil semé d'abeilles d'or,
L'ombre calme descend des collines prochaines.
Les ailes des ramiers, closes sur les vieux chênes,
Frissonnent dans le vent apaisé qui s'endort.

On entend expirer les derniers sons du cor :
Tel un soupir d'adieu dans les brumes lointaines.
De la mousse discrète où chantent les fontaines,
Mystérieusement monte un tremblant accord.

Des parfums pénétrants de rose et d'herbes mûres
Glissent dans les gazons et les vertes ramures ;
Et tandis que ta voix, comme un hymne des cieux,

Transporte ma pensée au paradis des songes,
Je regarde, charmé par tes divins mensonges,
L'étoile de l'amour se lever dans tes yeux.

*(Le Clavier d'Or)*

---

## *LES CHÊNES*

Les chênes vigoureux plantés au haut des cimes
Étendent leurs bras forts au-dessus des chemins
Où passent les espoirs et les regrets humains,
Entre les cieux profonds et les profonds abîmes.

Redressés sous l'effort des aquilons divins,
Leurs fronts majestueux ont des gestes sublimes,
Et leurs pieds, qu'ont rongés mille ans les vers infimes,
Vont aspirer la sève éternelle aux ravins.

Leur frondaison abrite un monde d'harmonies,
Et, pareille à la lyre énorme des génies,
Vibre en puissants accords dans les airs radieux.

O chênes, vieux géants des forêts vénérables,
La foudre et le temps seuls vous savent vulnérables,
Et votre mort ressemble à la chute des Dieux!

*(Le Clavier d'Or)*

## LE MOIS DE MAI

Les fleurs, suaves cassolettes,
Frissonnent dans l'air embaumé;
Les prés ravis font leurs toilettes
Pour recevoir le mois de Mai.

Ce joli prince à toque verte
Accourt aux souffles printaniers,
La perruque en touffe, couverte
De la neige des églantiers.

Dès qu'il paraît sur la colline,
Suivi d'un vol de papillons,
La belle Nature s'incline
Dans un sourire de rayons.

Le matin, avec l'alouette,
Il se promène à travers champs;
Sur ses pas fleuris, le poète
Prélude à ses plus tendres chants.

Ses yeux bleus s'ouvrent en pervenches
Au bord ombreux des frais sentiers,
Et voient passer parmi les branches
L'hymen roucoulant des ramiers.

Il a pris pour pendants d'oreilles
Les clochetons blancs du muguet;
Ses pendeloques nonpareilles
Sont des troènes en bouquet.

Avec sa couronne de roses,
Il va dans les buissons charmants
Surprendre les divines choses
Que se répètent les amants.

Ainsi qu'un sceptre de jeunesse,
Il tient un rameau d'aubépin,
Et semble cacher la tristesse
Des calices sans lendemain.

Sous sa tunique de charmille,
Ainsi qu'une étoile d'argent,
La stellaire chaste scintille
Dans la paix douce du couchant.

Quand il rôde, contant fleurettes
Aux jouvencelles des chemins,
Une chaîne de pâquerettes
Pend à chacune de ses mains.

La brise tiède lui secoue
Au nez des grappes de lilas,
Et, douce, autour des flancs lui noue
Le chèvrefeuille en falbalas.

Il a commandé pour ses fêtes
L'orchestre inspiré des grands bois;
*Pattis* des buissons, les fauvettes
Ont salué ses jeux sournois.

Les merles avec les linottes
Improvisent pour lui des chœurs
Tout vibrants d'amoureuses notes,
Chaudes comme leurs petits cœurs.

Le pinson lui siffle une aubade
Sur le pommier de mon jardin,
Le rossignol sa sérénade
Sur le vieux chêne au front hautain.

Des essaims bourdonnants d'abeilles
Viennent, comme des échansons,
Lui verser les gouttes vermeilles
Du miel, au rythme des chansons.

Assis sur un divan de mousses
Tout constellé de boutons d'or,
Le soir, au long des pentes douces,
Il rêve et dans un nid s'endort.

Un peu frileux, il se réveille
Avec les sèves des forêts,
Et sa bouche qui s'ensoleille
Boit la lumière à larges traits.

Il a mis à sa boutonnière
Un rameau de myosotis,
Comme pour dire à sa manière :
« N'oubliez pas mes paradis. »

Oh! mon cœur s'en souvient encore
De l'ivresse des anciens jours,
Des rêves saints, des chants d'aurore,
De nos baisers, de nos amours!

A ma première fiancée,
Quand tu reviens, beau mois des fleurs,
Sourit encore ma pensée
Dans un rayon mouillé de pleurs.

*(Une Lyre)*

## *VOS YEUX*

Les yeux bleus ont du jour la pure transparence;
Ils gardent la douceur des matins du printemps,
Et sous l'or délicat de leurs cils palpitants
L'étoile de l'amour sourit à l'espérance.

Les yeux noirs ont des nuits la mystique attirance;
Mais sous l'ébène froid de leurs cils abondants
Les éclairs qui brûlaient notre cœur à vingt ans
Sont des flèches de feu cruelles d'assurance.

Lis fleuri dans l'azur, la Blonde est un éden;
Lotus mystérieux, la Brune est un abîme:
Et le gouffre m'attire autant que le jardin!

Brune et Blonde, Dieu fait votre regard sublime,
Femmes, quand vous pleurez sur l'humaine douleur:
Dans les larmes vos yeux ont la même couleur.

## HENRI CHANTAVOINE

1850

HENRI CHANTAVOINE, *fils d'un officier supérieur, est né à Montpellier le 6 août 1850. Après de solides études commencées au lycée de Troyes et achevées à Paris au lycée Henri IV, lauréat plusieurs fois couronné au Concours général, il entra en 1869 à l'École normale, et il en sortit, en 1873, premier agrégé des classes supérieures.*

*Professeur en province pendant trois ans, M. Chantavoine est aujourd'hui professeur de rhétorique à son ancien lycée Henri IV et maître de conférences de littérature française à l'École normale de Sèvres.*

*En 1877 l'Académie lui décerna une mention honorable pour un éloge d'André Chénier (Concours de poésie). La même année, il publia les* Poèmes sincères, *dont un poète a écrit : « Pas un mot que nous n'entendions, pas une idée qui nous passe. Tout est simple, aisé, pris dans la bonne et franche nature. » En 1880 il a fait paraître les* Satires contemporaines, *qui devraient plutôt s'appeler les « Satires inoffensives, » et qui ne sont guère que des fantaisies plus malicieuses que méchantes ; puis, en 1884,* Ad Memoriam, *œuvre de poésie personnelle et intime, qui exprime la tristesse d'un rêve brisé.*

*Ces divers volumes ont été publiés à la librairie Calmann Lévy. Un recueil de nouvelles poésies sera prochainement édité par A. Lemerre.*

A. L.

## SONNET

Ne redire qu'un nom, vivre d'une pensée,
Avoir songé tout bas ce beau songe, pareil
Aux douces visions des anges du sommeil,
De mettre à votre doigt l'anneau de fiancée ;

Passer ainsi les jours, l'âme toute bercée,
Murmurer jusqu'au soir et reprendre au réveil,
Comme fait l'alouette au lever du soleil,
La joyeuse chanson toujours recommencée ;

Puis marcher dans la vie à ce rayon divin,
Ecarter de vos pas les pierres du chemin,
Prendre pour moi la peine et me vouer sans trêve

A vous récompenser par un amour sans fin,
D'avoir laissé tomber votre main dans ma main,
Voilà ce que j'ai vu, tout enfant, dans un rêve.

*(Poèmes sincères)*

---

## PRIÈRE

C'était un doux esprit, comme on n'en voit qu'en rêve,
Un doux visage, aux grands yeux noirs, profonds et doux,
Sa douce voix n'était ni fâcheuse ni brève,
On l'aimait, comme on prie, en restant à genoux.

Toute jeune elle était sérieuse et pensive,
Elle faisait sa tâche avec sérénité,
Distraite, quelquefois, et, sur une autre rive,
Voyant déjà sans doute un jour plus enchanté.

Blanche et droite elle était le lis de ma vallée,
Rien d'amer ne germait dans cette âme de miel,
Rien de faux ne souillait sa lèvre immaculée,
Elle oubliait la terre en regardant le ciel.

Aussi le ciel l'a prise et la mort l'a cueillie,
Elle a croisé ses mains sur son cœur doux et pur,
Dans la paix du Seigneur elle s'est recueillie,
Calme, elle est retournée à l'éternel azur.

Elle nous laissera l'exemple de sa vie,
Si nous ne l'avons plus, nous l'aimerons toujours;
Elle ne nous est pas tout entière ravie,
Le parfum de son âme embaumera nos jours.

Et nous dirons comme elle : « Il est un autre monde,
Où l'air est plus léger et le jour plus subtil,
L'âme plus radieuse et la paix plus profonde,
Et c'est là que nous pourrons vivre. Ainsi soit-il ! »

*(Ad Memoriam)*

---

## *ESPÉRANCE*

O faible esprit, troublé par les doutes suprêmes,
Qui cherches la lumière en ton obscurité,
Arme-toi de croyance et de sécurité,
Cesse de raisonner sur les derniers problèmes.

La raison plonge en vain dans le gouffre éternel
Où s'agitent sans fin les effets et les causes ;
Pour comprendre les lois qui régissent les choses,
Il faut un sens plus pur et plus surnaturel.

Il faut, au lendemain des dernières épreuves,
Avoir interrogé le mystère du sort,
Et, dans cette leçon sinistre de la mort,
En face du néant, cherché les grandes preuves.

Il faut avoir versé le plus pur de son sang
Et de ses propres mains élargi sa blessure ;
Si l'amour est plus doux, la douleur est plus sûre ;
C'est dans la nuit du cœur que la clarté descend.

Oui, l'homme est un fantôme et la vie est un rêve ;
A peine nous avons essayé d'être heureux
Que la fleur de nos jours se fane sous nos yeux
Et que dans un tombeau notre songe s'achève.

Mais l'amour immortel survit au noir tombeau,
Et, lorsque nous avons perdu la bien-aimée,
Celle par qui notre âme avait été charmée
A son cierge de morte allume le flambeau,

Le flambeau merveilleux de vie et d'espérance,
Dont le rayon divin nous éclaire ici-bas,
Étoile de salut qui ne s'obscurcit pas
Et dont la flamme d'or luit sur notre souffrance.

Il faut, le cœur percé du glaive des douleurs,
Avoir offert ce cœur sanglant en sacrifice,
Avoir porté sa croix et vidé son calice,
Et bu, jusqu'à la fin, l'amertume des pleurs.

Il faut avoir plié les genoux sur la pierre
Où celle qu'on aimait dort son dernier sommeil;
Il faut avoir — longtemps — dans des jours sans soleil,
Regardé devant soi d'un regard sans lumière.

Il faut avoir marché longtemps, longtemps gémi
Dans le recueillement de cette solitude,
Ayant pour seule joie et pour seule habitude
De vivre avec une ombre et d'en rester l'ami,

L'ami toujours fidèle et pour qui rien ne passe
La cruelle douceur de ces chers entretiens,
Qui voit toujours deux yeux attachés sur les siens,
Et qui songe... en dehors du temps et de l'espace.

Alors, alors le vrai resplendit à nos yeux,
Le verbe enveloppé déchire tous ses voiles,
Au delà de la tombe, au delà des étoiles,
Notre foi reconnaît un monde radieux;

Une clarté nous guide, une voix nous appelle,
Et, comme un beau lis blanc fleuri sur un cercueil,
L'âme que nous aimons apparaît sur le seuil,
Blanche et pure, et reçoit notre âme tout près d'elle.

(*Ad Memoriam*)

## EMILE GOUDEAU

1850

Emile Goudeau *est né à Périgueux en 1850. Son père, sculpteur de talent, était obligé de fabriquer des monuments funèbres pour vivre, de sorte que l'enfant fut élevé au milieu des tombeaux. Sans lui rien enlever de sa gaieté gasconne, cette vue constante d'objets qui auraient dû le porter à la mélancolie lui a communiqué une sorte de philosophie épicurienne.*

*Après avoir publié ses poésies dans plusieurs journaux, M. Goudeau les a réunies en trois volumes intitulés :* Fleurs du Bitume, Poèmes ironiques, *et* La Revanche des Bêtes. *Elles se distinguent toutes par une saveur originale et une grande franchise d'impression.*

*Ses œuvres ont été éditées par P. Ollendorff et par A. Lemerre.*

A. L.

---

### *LES ROMAINES*

Les voyez-vous passer, les belles affranchies ?
Sur les chemins sablés et les routes blanchies,
Que l'esclave arroseur humecte à longs jets d'eau,
Leurs chars à huit ressorts volent, et le badaud
Lutécien s'écrie : « Oh ! la belle païenne ! »

Elles suivent au trot la voie Élyséenne,
Derrière elles laissant le vieux Palais des rois
Et le Forum couvert où l'on fit tant de lois;
Elles montent, lançant des œillades de Parthe,
Jusqu'à l'Arc Triomphal de César Bonaparte.
O Romains de Paris, regardez-les de loin
Passer dans leur orgueil, le fouet d'ébène au poing.
On dirait qu'à l'appel de ces belles auriges
Sont descendus des vieux bas-reliefs les quadriges
Que sculpta dans le marbre un fèvre Ausonien;
C'est ainsi qu'elle vont au bois Boulonien
Respirer le printemps. La porte Maillotine,
Large, s'ouvre devant leur foule libertine;
Bientôt par les sentiers, sous le grand soleil d'or,
On les voit persiller autour du Lac major.

Parfois, croisant leur char, quelque pubère équestre
Leur envoie un salut amical de la dextre;
Tandis qu'un sénateur, un consulaire, un vieux
Tribun, en tapinois les dévore des yeux.
Oh! Vénus a donné le charme à ses prêtresses!
Dans leurs cheveux, on sent le souffle des caresses
Agiter les grands plis du long voile fuyant;
Leurs yeux sont agrandis par le Kold-Indian;
Comme un couple rival des aurores vermeilles,
Deux perles de l'Assur brillent à leurs oreilles;
Sous le peplum brodé, ces guerrières d'amour
Ont enfermé leurs seins candides; et c'est pour
Couvrir leurs flancs qu'avec des mains endolories
Le Sère de Lyon a tissé des soieries,
Et que le Celto-Belge a cultivé le lin:
Les voyez-vous passer dans leur luxe divin!

Méherculé! pourtant, elles furent esclaves!

Des sabots de noyer leur servirent d'entraves,
Et dans le dur sayon de toile leurs appas
Sirénéens étaient comme s'ils n'étaient pas.
On les voyait, parmi les plaines de la Gaule,
Tenant entre leurs doigts une branche de saule,
Mener paître le long des fossés, pataugeant,
Ou l'ovine famille ou la porcine gent.
Climène, dont raffole une tête à couronne
Princière, au temps défunt, servait une matrone :
Vestale de cuisine, avec son regard bleu
Au fond d'un sous-sol gras elle guettait le feu ;
Cinthia, le plus beau facies de Minerve,
Toute enfant, s'en allait, pauvre mignonne serve,
Percer de son aiguille un tissu Syrien,
Qu'elle achète aujourd'hui pour un peu moins que rien ;
Araminte, une brune, et Lesbie, une blonde,
Portaient jadis son linge à Monsieur Tout-le-Monde ;
Temps funeste ! où Chloé, suppôt de Cupidon,
Pour son père Cerbère a tiré le cordon.

Mais toutes, comme on chasse une bête importune,
Ont oublié le temps de mauvaise fortune,
Et boivent le plaisir à bouche que veux-tu.
Honni soit l'esclavage affreux de la vertu,
Le cachot du devoir, le verrou de la vierge !
Sur l'autel de Vesta laissons fumer le cierge
Et s'éteindre ! Évohé ! d'un bond prodigieux
Elles montent au haut du destin, vers les cieux
Étincelants de la richesse et de la vie,
Où la soif de jouir est enfin assouvie.
Adieu la pauvreté ! les beaux jours sont venus !
Minerve est une sotte, évohé pour Vénus !
Plus de pain bis, de lait tourné, de beurre rance !
Une chaîne, pudeur ! impudeur, délivrance !

Maintenant, tu ne peux les poursuivre, ô Remords !
Elles ont pour te fuir leurs chars à huit ressorts
Et les fougueux coursiers de la grande Bretagne !
La Renommée avec sa trompette accompagne,
Car elles ont soumis les plus lointains préteurs,
Et les patriciens, et les purs dictateurs,
Et jusqu'aux fils de rois des vieilles monarchies...
Les voyez-vous passer, les belles affranchies ?

*(Fleurs du Bitume)*

## LA MARCHE

J'ai mis trop loin, trop haut, le rêve de ma vie,
Vision d'avenir aimée, et poursuivie
A travers de longs jours de deuil.
J'étais parti, joyeux, sans regarder derrière :
Lutteur, je me fiais à ma force guerrière,
Et je n'avais que de l'orgueil.

J'ai compté bien longtemps les bornes de la route,
Et disais : « En marchant de la sorte, sans doute
J'arriverai là-bas ce soir. »
Et les pas succédaient aux pas, les vals aux côtes ;
Mes rêves étaient loin, et mes étoiles hautes ;
Et le ciel bleu devenait noir.

Un trompe-l'œil moqueur raccourcit la distance,
L'objet grandit, le but a pris l'exorbitance
D'une ombre qui viendrait à vous ;

Le clocher se découpe en vigueur sur la lune :
Encore un pas, encor ce bois et cette dune!
Marche plutôt sur tes genoux.

Il semble que ce soit le dernier kilomètre.
Et, sentant son désir et ses forces renaître,
Le passant ne s'arrête point;
Et, quand il a marché pendant bien d'autres lieues,
Dans le prolongement des perspectives bleues,
Le but est encore plus loin.

Désirer! devenir! c'est la loi de nature!
Marche encore et toujours! marche! Si d'aventure
Tu touchais ton but de la main;
Laissant derrière toi l'oasis et la source,
Vers un autre horizon tu reprendrais ta course :
Tu dois mourir sur un chemin.

*(Fleurs du Bitume)*

## LE SENTIER DU SOUVENIR

O sentier, te voilà vêtu de fleurs fanées
Dont les vagues parfums s'exhalent affaiblis;
Les nids, déserts depuis le départ des années,
Dans le creux des buissons dorment ensevelis;

Les collines au loin se dressent, couronnées
De la brume qui roule et s'allonge en leurs plis;
Des ruines sont là, de lierre environnées,
Et, sous mes pieds, des champs que le deuil a remplis.

Paysage d'automne, où règne le silence,
Où dans le brouillard bleu le rêve se balance,
Ce sont les jours passés où je veux revenir !

J'ignore si le temps, ce peintre prismatique,
Sait rendre le lointain des ans plus poétique,
Mais tu me plais toujours, sentier du souvenir !

*(Fleurs du Bitume)*

## ROBERT DE BONNIÈRES

1850

ROBERT DE BONNIÈRES *peut déjà montrer une œuvre considérable. Après avoir étudié Saint-Evremond et Mme Chénier, et s'être trempé dans les lettres pures, il est allé là où le portait son tempérament. Ce qui marque surtout cette vigoureuse nature, c'est un attrait singulier pour la lutte.*

*Dans ses* Mémoires d'aujourd'hui, *où il prend à partie la plupart de ses contemporains littéraires et politiques, M. de Bonnières marche droit sur eux, nous voulons dire sur ses ennemis, — car il est avant tout passionné, — et, les endroits sensibles reconnus d'un coup d'œil sûr, il y plonge fortement son arme de combat. On ne sort de ses mains qu'avec de larges et profondes entailles.*

*Le fer empoisonné apparaît même parfois dans la main de M. de Bonnières romancier.* Les Monach *ne nous présentent-ils pas une collection de personnages réels à qui l'auteur a voulu démontrer toute la vivacité de ses sentiments? Deux autres romans plus récents,* Le Baiser de Maïna, *rapporté de Bénarès, et* Jeanne Avril, *qui nous semble le chef-d'œuvre de M. de Bonnières, témoignent d'un peu d'apaisement dans cet esprit hautain et tourmenté. Il y a de l'indulgence délicate et même des larmes dans* Jeanne Avril. *Mais il est à craindre que cet adoucissement ne soit que passager chez M. de Bonnières, et que bientôt il ne revienne à ses véritables goûts. Lui-même ne considère-t-il pas un peu comme des distractions et des haltes légères les histoires d'amour où il s'est un instant complu et les*

*jolis* Contes dorés *d'où nous tirons les vers suivants d'une forme si précise et d'une fermeté d'acier?*

*Les œuvres en prose de M. de Bonnières ont presque toutes paru chez Paul Ollendorff; ses* Contes Dorés *se publient dans la maison A. Lemerre.*

E. Ledrain.

## *LE ROSIER ENCHANTÉ*

*Comment une gentille fée était retenue dans un rosier, et comment elle offrit son amour à Jeannot.*

Jeannot, un soir, cheminait dans le bois
Et regagnait la maison d'un pied leste,
Lorsqu'une Voix, qui lui parut céleste,
L'arrêta net : — « Jeannot! » disait la Voix.

Qui fut surpris? Dame! ce fut notre homme.
Il ne s'était aucunement douté
Qu'il cheminait dans le Bois Enchanté.
S'il n'avait peur, ma foi! c'était tout comme.

Il demeura tout sot et tout transi.
— « Jeannot, mon bon Jeannot! » redisait-elle.
Il n'était pas, certe, une voix mortelle
Charmante assez pour supplier ainsi.

Or, en ce lieu poussait plus haut qu'un orme
Un Rosier d'or aux roses de rubis.
Le paysan eût eu mille brebis
D'un seul fleuron de ce rosier énorme.

La Voix partait de ces rameaux touffus,
Car il y vit une gentille Fée,
De diamants et de perles coiffée.
Jeannot tira son bonnet, tout confus.

— « Jeannot, je veux te conter ma misère, »
Dit-elle ; « écoute et remets ton bonnet.
« Je te demande une chose qui n'est
« Que trop plaisante à tout amant sincère. »

Le jeune gars écarquillait les yeux,
Comme en extase, et restait tout oreille.
Il n'avait vu jamais beauté pareille,
Ni de fichu d'argent aussi soyeux.

La Fée était belle en beauté parfaite,
Rare, en effet, et mignonne à ravir,
Tant, qu'à jamais, pour l'aimer et servir,
Je n'en voudrais pour moi qu'une ainsi faite !

— « Mon bon Jeannot, aime-moi seulement, »
Reprit la Fée ; « il n'est point de tendresses
« Et de baisers et de bonnes caresses,
« Que je ne fasse à mon fidèle amant.

« Aime-moi bien, puisque je suis jolie,
« Aime-moi bien aussi pour ma bonté.
« Je suis liée à cet arbre enchanté :
« Romps, en m'aimant, le charme qui me lie. »

— « Je ne dis non, » fit l'autre, « et je m'en vais
« Tout droit conter notre cas à ma mère.
« Conseil ne nuit : l'on cueille pomme amère
« Sans que pourtant le pommier soit mauvais. »

Il fut conter la chose toute telle,
Riant, pleurant, amoureux et dispos.
Du coup, sa Mère en laissa choir deux pots
Qu'elle tenait. — « Eh! mon gars, » lui dit-elle,

« Fais à ton gré. Ce nous est grand honneur.
« Va, mon garçon, et pousse l'aventure.
« Nous aurons gens, malgré notre roture,
« Pour nous donner bientôt du Monseigneur! »

Elle rêvait déjà vaisselle plate,
Non plus salé, mais belle venaison,
Vin en tonneaux et le linge à foison,
Cotte de soie et robe d'écarlate.

Jeannot courut. L'aurore jusqu'aux cieux
Avait poussé sa lueur roselée;
La Fée était bel et bien envolée
Et tout le Bois rose et silencieux.

MORALITÉ

Ne tardez pas, quand l'heure heureuse sonne,
Gentils amants. Aimez-vous sans façon.
Le bel Amour n'a besoin de leçon,
Le bel Amour ne consulte personne.

## *LES TROIS PETITES PRINCESSES*

*Comment trois bonnes fées firent trois beaux dons à trois petites princesses.*

TROIS filles d'un Roi sarrazin,
Le même jour, furent priées
Et le même jour mariées
Aux trois fils d'un Prince voisin.

Elles eurent mêmes grossesses :
Au bout de neuf mois mêmement,
Il leur naquit, pareillement,
Trois petites princesses.

Le Roi maure, dit le Conteur,
Fit proclamer leur délivrance
En Inde, en Perse et jusqu'en France,
Et dépêcha son Enchanteur

Auprès de trois gentilles Fées
Qui, dans trois chars tendus d'orfrois,
Se présentèrent toutes trois,
D'aurore et de lune attifées.

Après qu'il fut fait maint salut
Et que luth et lyre eurent cesse,
Chaque Fée à chaque Princesse
Fit le plus beau don qu'il lui plut.

A sa Princesse la Première
Donna pour don qu'elle serait
Faite comme elle, trait pour trait,
Et plus Belle que la lumière.

— « Bien que soit richesse en honneur
« Chez les mortels, dit la Seconde,
« Mon don n'est perle de Golconde,
« Mais belle perle de Bonheur. »

Vint la troisième. — « Il est encore,
« Dit-elle, un don plus précieux ! »
En couvrant l'enfant jusqu'aux yeux
D'un suaire tissé d'aurore.

En faisant ce don, elle était
Si bonne, si douce et si tendre,
Qu'on ne se lassa pas d'attendre
Le grand bien qu'elle promettait.

Grand bien n'est pas ce qu'on présente
Souvent pour tel ; car là, tout beau !
On mit la petite au tombeau,
Qui mourut à l'aube naissante.

MORALITÉ

Mieux que bonheur et beaux appas
Vaut la mort pour ce qu'est la vie :
Ne la plaignez : Qui ne l'envie
Ne vécut et ne m'entend pas.

# CLOVIS HUGUES

1851

CLOVIS HUGUES *est né à Ménerbes (Vaucluse) le 3 novembre 1851.*

*Élevé au petit séminaire de Sainte-Garde, ayant même débuté dans la vie ecclésiastique, mais n'arrivant pas à la soumission nécessaire pour en supporter la discipline, il s'est révolté, et, comme chez tous ceux qui ont subi un joug et l'ont brisé, le sentiment de la révolte est devenu tenace en lui. Ce qui domine dans ses poésies, c'est l'ardeur de la lutte politique et sociale. Aussi a-t-il passé par les diverses phases de la vie militante : un emprisonnement de quatre ans après la Commune, pour un délit de presse, puis, à quelques années de distance, la députation. Il représente aujourd'hui à la Chambre le département des Bouches-du-Rhône.*

*Les trois principales œuvres poétiques de M. Clovis Hugues sont :* Les Soirs de Bataille *(1882),* Les Jours de Combat *(1883),* Les Évocations *(1885). Partout le souffle est vibrant, la langue sonore, le rythme mouvementé et varié. En dehors des actualités sociales, les sujets qu'il préfère par contraste sont les plus doux : l'amour de la femme, la tendresse pour les enfants, et aussi la passion de la nature méridionale ensoleillée sous l'azur.*

*Les poésies de M. Clovis Hugues ont été éditées par A. Lemerre, par E. Dentu et par G. Charpentier.*

A. R.

## LA PETITE COUSINE

Un jour, vint à notre maison
Une petite demoiselle;
C'était au temps de la moisson;
J'étais en vacances comme elle.

Un beau sourire triomphant
Étoilait sa lèvre mutine.
Ma mère me dit : « Mon enfant,
Voilà ta petite cousine! »

J'avais alors douze ans : c'était
L'âge qu'avait aussi Marie,
Et pour nous l'oiseau bleu chantait
Sur la même branche fleurie.

J'avais un esquif de bouleau
Pavoisé d'un brin d'aubépine :
Je courus le lancer sur l'eau
Avec ma petite cousine.

Or, comme nous tendions le cou
Vers l'onde pleine de lumière,
Son pied glissa sur un caillou :
Elle tomba dans la rivière.

Mais sa main ne me quitta pas,
Et sur une berge voisine
Je pus l'emporter dans mes bras,
Ma pauvre petite cousine!

Pendant que le soleil séchait
Sa robe suspendue aux branches,
Notre mère l'endimanchait
Dans mon habit des grands dimanches.

Mon chapeau semblait à dessein
Pencher sur son oreille fine :
Oh! le charmant petit cousin
Qu'était ma petite cousine!

Quand il fallut nous séparer,
Les vacances étant finies,
Nous fûmes une heure à pleurer,
Nos mains tout doucement unies.

Puis, la fleur des vagues amours
Au fond de mon cœur prit racine;
Et dans mes livres, tous les jours,
Passait ma petite cousine.

Un matin que j'étais seulet,
J'embrassais dans ma rêverie
Le chapeau qui me rappelait
Les cheveux mouillés de Marie.

On vient, on m'appelle au parloir...
Hélas! tout est deuil et ruine :
Le soir, j'avais un crêpe noir
Sur le chapeau de ma cousine.

Depuis, j'ai regretté souvent
Les jours heureux de mon enfance,
La rivière où chantait le vent,
L'amour où chantait l'innocence.

Je livre au sort de longs combats,
Et souvent ma tête s'incline...
Heureux qui n'a pas ici-bas
Perdu sa petite cousine!

*(Les Soirs de Bataille)*

## LA CHARRUE

Lourde comme le plomb, dure comme le marbre,
Dans la sérénité des larges cieux ouverts,
La branche s'élançait du tronc noueux de l'arbre
Avec ses deux rameaux pareils à des bras verts.

Un jour, dans la saison hésitante où la brise
Sous les bois dépouillés berce les derniers nids,
L'Homme, rôdeur velu, fit sur la terre grise
Rouler la grande branche aux deux rameaux unis.

Puis, l'ayant emportée au seuil de sa caverne,
Avec un gonflement de veines dans le cou,
Il la laissa trois jours dans l'eau d'une citerne
Pour qu'elle fléchît mieux, tordue à son genou.

Et lorsque, dans l'orgueil bestial de la force,
Les muscles contractés et la sueur au front,
Il eut bien enlevé les feuilles et l'écorce,
Bien poli les rameaux avec un caillou rond,

Il cloua sous la branche une espèce de glaive,
Une lame élargie aux bords lisses et durs;
Et, depuis ce jour-là, je déchire sans trêve
Le sol tout glorieux du poids des épis mûrs.

Car je suis le plus saint des outils, la charrue!
J'ouvre les sillons gras au vol des germes sourds;
La gerbe, grâce à moi, s'entasse, haute et drue:
J'ai ma part de fierté dans l'orgueil des blés lourds.

Je tressaille, je vibre aux étreintes de l'Homme;
Je l'aide à féconder les éternels hymens;
Et, pendant qu'il s'en va, le bras déployé, comme
S'il cueillait dans le ciel l'azur à pleines mains;

Pendant qu'il jette au vent les semences légères,
Le geste lent, les reins tendus, le front baissé,
Broyant sous ses talons les petites fougères
Qui pendillent au bord du sillon commencé,

Moi je mords les cailloux et j'écarte la ronce,
La racine obstinée ou le lierre têtu,
Et sous la terre obscure et froide je m'enfonce,
Dans le déchirement du soc rude et pointu.

Et le soc est pareil à la coquille lisse
Dont la spirale fend le vaste flot amer,
Afin qu'autour de lui le sol soulevé glisse,
Léger comme une vague aux flancs bleus de la mer.

Le matin rit, les monts se dentellent de brume,
L'oiseau chante son chant dans le creux des rochers,
Le brin d'herbe tressaille au vent, le sillon fume
Ainsi qu'un ventre ouvert au seuil noir des bouchers.

Soleil, divin Soleil, père des moissons blondes!
Viens voir l'Homme, vêtu de misère et de chair,
Collaborer, devant l'éternité des mondes,
Avec le bois, avec la bête, avec le fer!

La marche haletante et pénible des couples,
L'effort lent des jarrets dans les sentiers bourbeux
Font sous les poils tordus craquer les muscles souples
Au poitrail des chevaux, aux reins puissants des bœufs.

Au détour des sentiers creusés par les charrettes,
Les gamins font dans l'air claquer des fouets d'osier.
Les vieux chevaux, avec leur bon rire de bêtes,
Montrent leurs longues dents où luit le frein d'acier.

Le paysan bruni, les deux mains sous sa gourde,
Boit par moment un peu de force, à petits coups;
Et les bœufs patients baissent leur tête lourde,
Regardant la nature avec leurs grands yeux doux.

Et je fais mon devoir dans l'énorme mystère,
Dans les profonds sillons de lumière inondés,
Dans le ruissellement des sèves de la terre,
Dans le gonflement sourd des germes fécondés.

Et c'est pourquoi j'ai droit à l'amour des poètes
Qui chantent le ciel bleu, la vigne et messidor;
Et c'est pourquoi, devant les siècles, j'ai mes fêtes
Dans le midi splendide où le soleil est d'or!

Allons, faites sortir les chevaux de l'étable,
Ebranlez l'air sonore au bruit des fouets joyeux,
Crispez vos doigts autour de mes deux bras d'érable,
Mettez le regard dur de l'aigle dans vos yeux;

Et qu'une paysanne encore un peu païenne,
Toute jeune, les seins hors du corset étroit,
Couronne de lauriers et de feuilles de chêne
Celui qui tracera le sillon le plus droit!

Et je frissonnerai, d'aube toute trempée,
Sentant venir les temps promis à l'univers,
Où le dernier tronçon de la dernière épée
Me servira de soc dans les sillons rouverts.

*(Les Évocations)*

## LE GOUTER DES ENFANTS

Quel trésor pour cette famille
De fiers et loyaux travailleurs !
Le garçon a dix ans; la fille
Aura sept ans au mois des fleurs.

Leur mère, étant du peuple, est bonne
Et les aime, sans les gâter;
Mais tous les jours elle leur donne
Le petit sou pour le goûter.

Alors, bambins qu'un rien égaye,
Gazouillant le long du chemin,
Serrant la pièce de monnaie
Dans leur toute mignonne main,

Se tenant tous deux par la manche,
Évitant les coins encombrés,
Ils vont vers les maisons en planche
Où l'on vend des gâteaux dorés.

Un de ces derniers jours, leur mère,
Pensive, les suivit des yeux,
Ayant au cœur quelque chimère,
Quelque trouble mystérieux.

Elle les vit, tournant la tête,
Regardant bien, tendant le cou,
S'approcher de la maisonnette
Sans dépenser leur petit sou.

« La chose n'est pas naturelle.
Quoi ! l'on boude aux goûters sucrés ?
Je saurai tout, murmura-t-elle,
Aussitôt qu'ils seront rentrés. »

Ils rentrèrent. « Que l'on s'explique,
Dit-elle, et qu'on soit diligent !
D'où venez-vous ? — De la boutique.
— Qu'avez-vous fait de votre argent ?

— Nous avons mangé des galettes
Et tout plein de bonbons très doux.
— C'est un mensonge que vous faites :
Allons, allons, expliquez-vous ! »

Les deux enfants, la tête basse,
Dirent à leur mère en pleurant :
« Mère, accorde-nous notre grâce !
Tu sais, le travail n'est pas grand...

« Notre père te l'a fait lire...
Des messieurs en parlaient entre eux...
Nous faisons une tirelire
Pour les ouvriers malheureux. »

*(Les Évocations)*

# PAUL MARROT

1851

PAUL MARROT *est né en 1851, à Poitiers, d'une vieille famille poitevine qui a joué un rôle dans l'Ouest pendant la Révolution. Après avoir pris ses grades à la Faculté de Droit de cette ville, il quitta le barreau pour les lettres et la presse. En 1880 il donna son premier volume,* Le Chemin du Rire, *d'une inspiration pleine de verdeur, avec une teinte de scientifisme pittoresque; puis* Le Paradis moderne *(1883), qui repose sur cette idée qu'il n'est point d'autre paradis que la terre, où chacun se fait de ses rêves et de ses désirs son paradis et ses dieux. Enfin, il a publié, en 1887,* Mystères physiques, *première partie d'un cycle philosophique,* Le Livre des Chaînes.

*Dans les poésies de Paul Marrot, et surtout dans ce dernier livre, se trouvent fondus les éléments d'un tempérament complexe : à côté de vers d'une tonalité parfois âpre, frappés de touches figuratives, s'en déroulent d'autres d'une familiarité ironique ou mélancolique très particulière. Cette poésie pleine de sursauts, nourrie de trouvailles d'expressions, d'observations spécialement physiologiques, éclate parfois en des cris d'humanité pénétrants. Le poète y parle de la nature, de l'homme, des bêtes, avec des accents attendris et sincères dans leur concision robuste.*

*Les œuvres poétiques de Paul Marrot ont été éditées par A. Lemerre.*

MAURICE VAUCAIRE.

## LE CHIEN

Je veux être ardemment aimé : je prendrai donc
L'être glorifié pour l'immense abandon
De lui-même, le chien ! Mon tendre patronage
L'abritera pendant les périls du jeune âge,
Et sa maturité solide aura des crocs
A moi, bien établis, fermes comme les rocs.
Je comprendrai les mots de sa queue expressive,
Tout ce que me dira sa belle âme naïve,
Ses yeux humains, mais si loyaux ! Je l'aimerai
Jusqu'à cet âge où, las, le poil décoloré,
L'œil mort, le museau lourd, sans flair et sans adresse,
Son vieux souffle n'est plus qu'un soupir de tendresse.

Que je meure avant lui, surtout ! Et je me voi
Après ma fin, pendant qu'on règle mon convoi :
Le décent corbillard des personnes à l'aise
Me portera demain vers le Père-Lachaise ;
L'ordonnateur, qui parle avec un geste en rond,
Sur le seuil de la pièce où mes amis seront
Conviera, claque en main, l'assistance marrie,
Suivant toutes les lois de la géométrie
Funéraire. Oh ! le bel enterrement correct !
Déjà mon lit de mort n'a plus mauvais aspect ;
Sur moi l'on a jeté des fleurs, et, dans la chambre,
Des cierges bien placés versent leurs larmes d'ambre ;
Une femme éplorée et prostrée, et les bras
Abandonnés, se tient et rêve, le front bas,
Telles sont dans les parcs les plaintives statues,
Dont l'eau du ciel emplit les paupières battues,

Et comme à son insu, son voile est ajusté
De la façon qui va le mieux à sa beauté.

Ah ! qu'alors, ah ! qu'il entre, ayant rompu l'attache,
Qu'il entre, mon vieux chien, tout boueux, et qu'il tache
Ce deuil-là ! Qu'il renverse et roule les flambeaux
Par terre ; et qu'au milieu des bouquets en lambeaux
Il pousse, en appuyant sa gueule sur ma bouche,
Dans ma barbe roidie un aboiement farouche !

*(Le Livre des Chaînes)*

## L'AGE DE PIERRE

PIERRES, silex taillés, couteaux mystérieux,
Je ne puis sans émoi vous contempler ; vous dûtes,
Dans la férocité primitive des luttes,
Souvent frémir au poing crispé de nos aïeux !

Si l'homme, recouvert de peaux mal ajustées,
N'a pas vagi, rampant, inutile et perclus,
Et, serrant sa femelle entre ses bras velus,
Étouffé dans les flancs les futures portées,

C'est que vous avez bien gardé sa nudité,
O pierres ! Façonnant votre structure rêche,
La hache en main, dans la nature il fit sa brèche,
Et, tout saignant, sortit de l'animalité.

Un choc, et vous donniez l'essor à la lumière ;
Vous avez réchauffé nos membres, ô cailloux !
L'âme du bon soleil était figée en vous,
Elle en sortit avec l'étincelle première.

La curiosité tenace des petits,
Autour du bois flambant qui faisait peur aux bêtes,
Luisait, et, sous les poils broussailleux de ces têtes,
Des forces grandissaient pour tous les appétits.

Mon pauvre aïeul, errant de repaire en repaire,
Oh ! la faim, la noirceur du ciel, les animaux,
L'effroi, la nuit, l'hiver, l'horreur de tous les maux
T'accablaient ! O mon pauvre aïeul, mon pauvre père !

Ivre, les yeux perdus dans les pleurs et le sang,
Ta main ravit, aux flancs affreux de la Nature,
Le roc ; tu fis une arme avec cette ossature
Du sol où tu n'avais marché qu'en te blessant.

Et le cerf franchissant, agile, les espaces,
Tu le frappas ; tu pris l'ours ; tu mis aux abois
Le lourd rhinocéros et le renne aux longs bois ;
Et tu devins l'égal des dents les plus rapaces ;

Puis le vainqueur ! Alors, de ces pierres tu fis,
En délassant tes reins des féroces poursuites,
Chez toi, dans l'apaisante odeur des viandes cuites,
Les ornements d'amour pour la femme et les fils.

... Cependant, est-ce vous, haches, flèches aiguës,
Vieux silex, que je vois, bien soignés et bien clos,
Vous, taillés quand l'horreur gelait au creux des os
Notre famille errante, aux époques perdues ?

Etiquetés dans ces vitrines, vous dormez ;
Et les fauves, nos vieux rivaux, au fond des sables,
Hâves, traînent le cri des faims inapaisables,
Comme un écho de nos longs sanglots d'affamés.

Un jour, dans l'air mourant, la terre nourricière
Se tarira. Nuls cris de douleur! nuls effrois!
Et l'eau ne vivra plus. Dans l'infini, les froids
Hérissés frapperont une immense glacière.

Alors, les pieux de bois durcis ne seront plus,
Et les rouilles auront dévoré les épées
Aux rigides vigueurs des rivières trempées,
Et les canons aussi, monstres pour toujours tus.

Seuls, les silex, que rien n'entame et ne pénètre,
Sous leur forme vivront, armes des primitifs,
Et, sur la terre en proie aux gels définitifs,
Seuls marqueront la place et l'empreinte du Maître.

Le globe, monde éteint, roulera dépouillé
De sa joie exultante et veuf de ses colères;
Rien n'en redira plus les combats séculaires,
Tout s'étant effacé, dissous, perdu, rouillé,

Rien, sinon vous, silex taillés, rien qui ressorte,
Sinon vous, qui serez, sur le globe navrant,
Le témoignage amer de l'essor déchirant
Que prit vers l'avenir l'espèce à jamais morte.

*(Le Livre des Chaînes)*

## *CE QUI RESTE DES MORTS*

I

PAUVRE âne, mon vieil âne, à qui l'on prit la peau
Pour tendre le tambour retentissant au large,
Où donc es-tu? Voici la flamme du drapeau,
Palpitante et claquante aux souffles de la charge;

Ton cuir est noir de coups, et le beau régiment
Glorifié s'avance en rythmant ses pas lestes;
Et cependant, pauvre âne, où sont tes humbles restes?
Dans quel charnier profond gis-tu confusément?

Chat maigre, chat nerveux, à qui l'on prit la fibre
Pour doter d'un soupir l'âme inerte du bois,
Je sens courir le long de l'instrument qui vibre
Un frisson de ta vie intense au bord des toits.
J'entends se lamenter le doux violoncelle,
Et, charmé dolemment, je pense à toi: je dis
Que tu nous as laissé ta part de paradis
En te mêlant à la poussière universelle.

Et toi, première aimée, ô chère! où donc es-tu?
Es-tu l'épouse unique ou la fille qui passe?
Dans le troupeau banal ton corps est descendu;
Mon cerveau garde seul ta jeunesse et ta grâce.
Il reste au souvenir des fragments de beauté,
Un teint chaud, des cheveux, des yeux pleins de folie,
Et ce reste des morts, longtemps, longtemps nous lie
Par des vibrations de sensibilité.

*(Le Livre des Chaînes)*

## FREDÉRIC PLESSIS

1851

Frédéric Plessis, *né à Brest le 3 février 1851, s'est acquis une réputation de latiniste par de belles études critiques sur Properce, par un essai fort estimé sur Calvus et par de nombreux articles de philologie publiés dans plusieurs Revues savantes. Il est aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.*

*Doué d'un véritable tempérament de poète, M. Plessis a réuni en 1886 dans un volume ayant pour titre* La Lampe d'Argile, *et que l'Académie française a couronné, les vers de sa première jeunesse et ceux d'un âge plus mûr. A une connaissance approfondie de l'antiquité romaine il joint un sentiment très prononcé de la nature, et il a rencontré d'heureuses inspirations aussi bien en parlant des animaux qu'en étudiant les caractères et les passions de l'humanité. Quoique d'une allure simple, ses poésies sont à la fois énergiques et colorées, vives et harmonieuses. Nous en détachons plusieurs pièces d'une note émue et bien personnelle.*

La Lampe d'Argile *a été éditée par A. Lemerre.*

A. L.

---

### *SEPTIME SÉVÈRE*

C'est dans Eboracum, où le ciel froid du Nord
D'un brouillard éternel baigne les murs de brique :
Le soldat basané de la côte d'Afrique,
Sévère, est venu loin pour rencontrer la mort.

Méditant sous son front coupé de plis moroses
Le lot inespéré que le sort lui donna,
L'ambitieux époux de Julia Domna
Découvre jusqu'au fond la vanité des choses.

Lui, l'enfant de Leptis, au prix de durs travaux,
Il a pu parvenir à la grandeur unique;
Par la force romaine ou la ruse punique,
Il a pu terrasser tour à tour ses rivaux.

Il a donné pâture à ses vieilles colères,
Assuré par le sang la paix du lendemain,
Et sur les trois autels immolé de sa main
Les trois noires brebis dans les jeux séculaires.

Et du jour qu'à cheval, en habit de combat,
Suivi des légions il entra dans la Ville,
Tous ont rivalisé d'empressement servile,
Tous, la plèbe grondante et le louche Sénat.

O triomphe ! Avait-il le bras tremblant et frêle
Lui qui put dix-huit ans les courber de terreur,
Et faire ainsi revivre en un même empereur
Le robuste Commode et l'équitable Aurèle ?

C'est pour le bien de tous qu'il a semé l'effroi !
Et le cavalier Parthe a fui devant ses aigles,
Cependant qu'au Forum, armé de justes règles,
Ulpien redressait les lignes de la loi.

Mais aujourd'hui Sévère est caduc et malade.
Ce monde, par son bras étayé lentement,
Craque de toute part, ainsi qu'un monument
Trop vieux et qu'une lèpre incessante dégrade.

Pour attrister sa fin quelle ombre fait défaut?
La discorde a couvé dans sa famille même:
Le vieillard a connu cette honte suprême
De voir son fils courir sur lui, le glaive haut.

La mort de Plautien n'était qu'un premier crime!
C'est lui-même qui met trop longtemps à mourir.
Et Sévère pourtant n'a point osé férir
Comme l'osa Brutus, le consul magnanime.

Est-ce donc pour cela que par monts et forêts
Il chevaucha, saignant de plus d'une blessure?
Qu'il a dormi jadis tout armé sur la dure
Et dans son casque bu l'eau trouble des marais?

Ce fils, ce Bassien cher aux légionnaires
(Car il aime auprès d'eux à manier l'outil,
La truelle, ou le pic, ou la hache), qu'est-il?
Un bouffon aux instincts charnels et sanguinaires.

Il le voit, dès demain, ivre d'égorgement,
Dissiper en plaisirs l'épargne paternelle,
Et de son œuvre, à lui, qu'il rêvait éternelle,
Par des vices nouveaux hâter l'effondrement.

Mais le César sémite à la barbe de neige
Oppose, malgré l'âge et les infirmités,
L'invincible rempart des fortes volontés
Au dégoût, au remords peut-être qui l'assiège.

Il meurt, farouche et seul, de la mort des lions;
Et lorsque le tribun de garde se présente,
Rouvrant avec effort sa lèvre agonisante,
Il donne pour dernier mot d'ordre : Travaillons.

A l'heure où la plus lente illusion s'envole,
Où la blême clarté que projette la mort
Nous montre le néant au terme de l'effort,
Vieillard désabusé ! telle fut ta parole.

A l'heure où nous voyons le but s'évanouir,
Tel fut ton jugement sur l'homme et sur la vie :
Une loi de travail tient la terre asservie,
Et le lâche, lui seul, refuse d'obéir.

La vie est pour nous tous une guerre sans trêve ;
Tant qu'on se bat encor, fût-il couvert de sang,
Nul soldat n'a le droit d'abandonner son rang
Et de jeter, pour fuir, sa cuirasse et son glaive.

## *LA RACE*

Ma mère me l'a dit parfois dans mon enfance :
Sa famille en Bretagne arriva de Provence.
C'est pourquoi, né parmi les barbares du Nord
Sous leur ciel gris hanté par le Dieu de la mort,
J'aime de tant d'amour la vie et la lumière !
Et je retiens en moi, d'une souche première,
Une sève inconnue aux lieux où j'ai grandi,
La sève qui fermente au soleil du Midi.
Je suis resté ton fils, ô Province romaine !
Et le vieux sang latin bleuit encor ma veine.
Ami, voilà comment je n'ai jamais été
Qu'un poète païen épris de la Beauté,

Comment de longs yeux noirs, une bouche de rose
Ont ému de désir mon âme à peine éclose,
Et comment je n'ai pu me convaincre, un seul jour,
Que tout autre bonheur vaille un baiser d'amour !

## MYSTICISME

En vain du dernier culte on dévoile la feinte.
Par un instinct rebelle aux plus hautains discours,
D'un monde où l'âme habite et revit pour toujours,
Tu nourris en ton cœur l'espérance ou la crainte.

Les uns veulent surprendre en cette éternité,
Comme en un sanctuaire aux portes longtemps closes,
L'âme de la nature et le secret des choses ;
Mais tu n'es pas séduit par tant de vanité.

D'autres se laissent prendre au désir de connaître
Le Dieu mystérieux qui créa sans remord
La mort, et la douleur plus sombre que la mort :
Mais ta raison plutôt s'étonne d'un tel maître.

Tu verrais sans effroi le noir tombeau s'ouvrir
Et se clore à jamais sur ta triste pensée,
Sur ton esprit plus las que ta chair n'est lassée...
Mais ton cœur ! c'est ton cœur qui ne veut pas mourir.

La vierge que ton rêve a toujours poursuivie
Et qui, sans le savoir, a changé ton destin,
Tu veux l'aimer encore en ce monde incertain
Où la voix des aïeux vaguement nous convie.

Et c'est l'amour humain que tu veux immortel !
Lui que ton mysticisme à son insu contemple;
C'est lui seul que, dans l'air religieux du temple,
Aspire encor ton âme, indifférente au ciel.

## DE PLOUESCAT A BRIGNOGAN

De Saint-Pol de Léon partis avec l'aurore,
Nous eûmes sous les yeux quelque verdure encore;
Mais le pays bientôt devint aride et gris.
Nous regardions, roulant dans la vieille calèche,
Surgir, de loin en loin, une église et sa flèche
Du milieu d'un bouquet de chênes rabougris.

Le sable et le soleil fatiguaient les paupières.
Plus d'une fois, faisant dégringoler les pierres,
Une vache au pied maigre enjambait un talus,
Ou quelque autre, au fossé, s'interrompait de boire,
Et de petits moutons à laine courte et noire
S'enfuyaient devant nous jusqu'à n'en pouvoir plus.

Mais dans ces régions graves et désolées,
Sans ombrage, sans fleur, où les brises salées
N'apportent que des cris plaintifs d'oiseaux de mer,
Bien-aimée ! avec toi j'avançais sans tristesse,
Car le chant de ta voix, la fleur de ta jeunesse
Enchantait, fleurissait le paysage amer.

# AMÉDÉE PIGEON

1851

Amédée Pigeon, *né en 1851 à Paris, est l'auteur d'un volume de vers intitulé :* Les deux Amours.

*Dans son intéressante étude sur* Nos Poètes *d'aujourd'hui, M. Jules Tellier s'exprime ainsi au sujet de ce recueil : « Le livre, à la fois très pur et très maladif, où M. Pigeon a dit toutes les grandes douleurs des petites âmes nous apparaît comme un « document » unique sur une certaine crise d'adolescence. Il est vraiment le livre de la quinzième année. Qui l'a lu enfant ne l'oubliera plus. Et il gardera à travers la vie sa piété pour le poète qui fut le confident de sa première tristesse. »*

*Comme prosateur, M. Amédée Pigeon a écrit deux romans,* La Confession de Madame de Weyre *(1886) et* Une Femme jalouse *(1888). Il a, en outre, publié dans la Gazette des Beaux-Arts une série d'études sur l'art allemand et l'art anglais.*

*Ses poésies ont été éditées par A. Lemerre.*

A. L.

## *FATALISME*

Dans ce monde où tout est fatal et nécessaire,
L'homme qui vit les yeux attachés à la terre
Se complaît dans le rêve et la crédulité,
Et pendant quelques jours croit à la liberté.

Mais son esprit, mûri bientôt par les années,
Voit les causes sans fin l'une à l'autre enchaînées,
Et partout, et toujours, dans l'immense univers
Les mêmes lois réglant les faits les plus divers.
Son rêve se dissipe; il voit sa destinée
Sans lui par une main invisible menée
Vers un but qu'il pressent, mais qu'il ne connaît pas.
Il sait bien qu'il n'est pas le maître de ses pas,
Qu'une force en dehors de lui-même placée
Dirige tout, ses yeux, son geste, sa pensée,
L'entraîne vers le bien, le pousse vers le mal,
Qu'il diffère bien peu du plus vil animal,
Qu'il ne mérite pas l'éloge ni le blâme,
Et qu'enfin il n'est point le maître de son âme.
Dès lors, avant d'avoir vécu, désabusé,
Indifférent aux biens dont il n'a pas usé,
De toute chose humaine il se désintéresse.
Il vit sans passions, sans amis, sans maîtresse;
Pour lui le monde est fait de mobiles décors
Où pendant quelques jours il promène son corps.
Sa gaîté, s'il sourit parfois, n'est qu'apparente;
Son âme à tout plaisir demeure indifférente,
Et, voyant tout le mal qu'on fait sans s'étonner,
Il vit pour se soumettre et pour s'abandonner.

---

## BROUILLARD SUR LA PLAINE

Il est nuit; le brouillard se lève
De l'herbe humide des fossés
Et s'étend, vague comme un rêve,
Sur les horizons effacés.

On croirait voir sur des épaules
Flotter de larges voiles blancs
Lorsqu'autour du tronc blanc des saules
Il s'enroule en épais rubans.

Tout semble avoir changé de place,
Tout se confond étrangement;
Parfois une vapeur qui passe
Semble le pli d'un vêtement.

Tremblotante et mystérieuse,
Au milieu de ce ciel changeant
Une étoile silencieuse
Met une étincelle d'argent.

Les fauvettes dorment couchées:
Pas un bruit, pas un chant d'oiseaux,
Les rainettes chantent cachées
Dans les glaïeuls et les roseaux.

On voit à peine les prairies
Sous l'immense et molle vapeur;
Sous le toit chaud des bergeries
Et bergers et troupeaux ont peur.

Au milieu de ce grand silence
Facilement on entendrait
Le vent chuchotant qui balance
Les feuillages de la forêt.

Parfois le souffle frais qui lutte
Avec les pâles fleurs des eaux
Fait soupirer comme une flûte
Les tiges sèches des roseaux.

Je sens tomber sur ma paupière
Un sommeil plein d'illusions;
Je mets mon front sur une pierre,
Je m'abandonne aux visions.

Et je vois un peuple de fées,
Peuple né dans les nuits d'été,
Qui se sont follement coiffées
Des brins du muguet argenté.

Elles passent; je les appelle;
Elles s'abattent près de moi;
Se penchant vers la plus belle,
La reine me dit: « Sois mon roi! »

La reine blonde au teint de neige
Fixe sur moi ses yeux hautains:
« Vois, me dit-elle, mon cortège
D'elfes pâles et de lutins.

« Avec des brindilles de vigne
Mon char rapide est attelé;
Battant l'air de son aile, un cygne
Me transporte au ciel étoilé.

« Rêveur, ne veux-tu pas me suivre
Dans mon magique et blanc palais,
Au royaume des fleurs de givre,
Où vit le peuple des follets? »

Dois-je croire à tous ces mensonges?
J'hésite, et réponds oui tout bas,
Et je pars au pays des songes,
Cachant ma tête entre ses bras.

*
* *

Les hommes sont bien fous de vivre sans s'aimer,
Car ils n'ont ici-bas qu'une heure pour semer
Du blé dans les sillons, de l'amour dans les âmes.
Les grands yeux des enfants, les sourires des femmes,
Les couples que l'on voit passer sur le chemin
Serrés l'un près de l'autre, et se tenant la main,
La vierge qui rougit en dépit de ses voiles,
Tout, jusqu'aux feux changeants des lointaines étoiles,
Tout, jusqu'aux vents avec leurs souffles embaumés,
Tout nous dit : « Aimez-vous ; le temps s'écoule ; aimez ! »

# TABLE

*Achevé d'imprimer*

LE VINGT-TROIS JUILLET MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-HUIT

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*